

GERARD DE VILLIERS

Présente

L'AVENTURIER

DES

ETOILES

SF

L'ŒIL
DU ZODIAQUE



PRESSES DE LA CITÉ

E.C. TUBB



LES INTROUVABLES

AMIRAL BENBOW'S PRODUCTION



E.C. Tubb

L'ŒIL DU ZODIAQUE

L'Aventurier des Étoiles – 13

Titre original : EYE OF THE ZODIAC

1975

illustration : penichoux

ABP numérise des livres, des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

Relecture et nombreuses corrections par Buldo

SÉRIE L'AVENTURIER DES ÉTOILES

- N° 1 – LES VENTS DE GATH
- N° 2 – LA PLANÈTE DE LA MORT
- N° 3 – L'HOMME-JOUET
- N° 4 – LA SORCIÈRE DE L'ESPACE
- N° 5 – LE BOUFFON DE BALAFRE
- N° 6 – MAUSOLÉE GALACTIQUE
- N° 7 – COMLOT SUR TECHNOS
- N° 8 – LE VAISSEAU DU PASSÉ
- N° 9 – LES PRISONNIERS DU MIRAGE
- N° 10 – LA CITÉ DES ASSASSINS
- N° 11 – LA MAISON DU SERPENT
- N° 12 – LA PROIE DU CYCLAN

E.C. TUBB



L'ŒIL DU ZODIAQUE

Traduit de l'anglais par
E. C. L. MEISTERMANN



PRESSES DE LA CITÉ PARIS

Titre original : EYE OF THE ZODIAC

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1975 by E. C. Tubb

© Presses de la Cité/GECEP, 1988

ISBN : 2-258-02291-6

ISSN : 0985-438X

CHAPITRE PREMIER

La nuit, on eût dit le feulement d'un monstre, d'une bête sauvage, qui montait vers les cieux, emporté par le vent, un grognement de faim entrecoupé d'explosions saccadées qui emplissaient l'air et le chargeaient d'une odeur de corruption âcre. Le jour, le monstre s'avérait être une combinaison d'hommes et de machines qui perçaient le flanc d'une montagne, plongeant profondément, attaquant la pierre millénaire et pulvérisant la roche pour y trouver le métal qu'elle contenait.

Le chantier s'autofinçait : le métal permettait en effet de payer le percement du tunnel qui reliait les secteurs habités, liaison qui réduirait les transports maritimes et aériens coûteux et dangereux.

Il serait un jour achevé... mais Dumarest n'avait aucune intention d'attendre cet instant. Il était déjà resté trop longtemps sur Mercatum.

Il se tenait près de la porte de la baraque qui abritait cinquante hommes et regardait dans la direction de l'ouest pour contempler le splendide spectacle du coucher de soleil. Des bandes rouges et orange, roses et or, des flammes pourpres et émeraude étaient capturées et reflétées par la brume de nuages qui galopait dans le ciel. Il avait l'impression de lever les yeux vers la surface d'un incroyable océan.

Ce spectacle le détendait, apaisait la fatigue née de huit heures de travail continu. Une nuit de garde l'attendait maintenant. Un travail pénible, mais son salaire serait plus conséquent et il ne tarderait pas à disposer de la somme qu'il lui fallait.

— Earl ? (Il se retourna.) Tu es dehors, Earl ?

Léon Harvey : jeune, maigre, le visage vieilli avant l'âge. Il sortit de la baraque en clignant des yeux, une serviette sur le bras. Son visage s'éclaira lorsqu'il aperçut Dumarest.

— Tu aurais dû me réveiller, se plaignit-il. Tu connais Nyther : si on arrive une fois en retard, on perd la place.

— Ce ne serait peut-être pas un mal.

— Pourquoi ? (Piqué au vif, blessé dans sa fierté, le jeune homme se rebiffa.) Tu crois que je ne tiendrai pas le coup ?

— Et toi ?

— Bien sûr que oui. Je suis fatigué, c'est vrai, mais ça passera. Il faut que je m'habitue. De toute façon, j'ai besoin de cet argent.

Il le voulait mais n'en avait pas besoin, différence que savait faire Dumarest si l'autre en était, lui, incapable. Il n'émit aucun commentaire et s'avança vers un bac rangé sous un alignement de robinets, puis se déshabilla et se plaça sous l'un d'entre eux, l'eau lui ruisselant sur la tête et le corps tandis qu'il ajustait le débit.

Cette eau provenait d'un torrent ; glaciale, engourdissante mais rafraîchissante, elle lui donna la chair de poule et accentua la pâleur des cicatrices qui lui barraient le torse.

Frissonnant, les lèvres bleues, Léon s'essuya rapidement.

— Tu es dur à cuire, Earl, fit-il sur un ton envieux. Cette eau est presque de la glace.

Dumarest tendit la main vers sa serviette. De bien des manières, Léon l'ennuyait, mais il voyait bien ce dont avait besoin le jeune homme et s'amusait presque de ses prétentions à leur affinité. Lui aussi avait voyagé, quelques balades vers des mondes voisins, mais il y avait des limites à sa tolérance. Le gamin avait la folie des étoiles, il était avide d'aventures, incapable de reconnaître la crasse et la misère. Un jour, peut-être, il finirait par apprendre...

— Earl...

— Tu bavardes trop.

— Comment apprendre, autrement ?

Léon regarda Dumarest se rhabiller, enfiler son pantalon, ses robustes bottes qui lui montaient jusqu'aux genoux et sa tunique à manches longues dont le col lui serrait la gorge. Le plastique gris était éraflé en plus d'un endroit, révélant l'éclat de la cotte de maille qui le protégeait contre les poignards ou les griffes. Le soleil couchant se refléta sur la lame longue de vingt centimètres que Dumarest essuya soigneusement avant de la glisser dans sa botte droite.

— Earl !

— Qu'y a-t-il encore ?

— Quand on aura l'argent... quand je l'aurai... est-ce que je pourrai t'accompagner ?

— Non.

— Pourquoi ? On pourrait voyager ensemble. Je pourrais te rendre service et... pourquoi pas, Earl ?

Les raisons étaient nombreuses et le jeune homme ne pouvait les comprendre. Son désir même de compagnie trahissait son incapacité à suivre la voie qu'il s'était tracée. On voyage plus vite seul. Il est plus facile de trouver une couchette que deux. Et deux hommes se repèrent plus facilement qu'un seul.

— N'y pense plus, Léon.

— Pourquoi ? Quelqu'un te poursuit ? C'est ça, Earl ? Tu es en danger ?

Une supposition... ou un commentaire un peu trop rusé à son goût. Et assurément trop proche de la vérité. Dumarest considéra le jeune visage et y lut une fatigue extrême. La médecine avait pu lui donner une apparence plus juvénile, une formation spéciale lui apprendre un certain rôle, et les promesses de récompense avaient fait le reste. Il pouvait y en avoir mille comme lui dispersés sur les planètes de ce secteur, placés là où un voyageur à court de liquidités devait chercher du travail, en attente, n'intervenant pas avant d'avoir fait leur rapport à leurs maîtres.

Léon Harvey était-il un agent du Cyclan ?

— Earl ?

— Ce n'est rien. Je réfléchissais. Où se trouve ta planète natale ?

— Ternov. Elle n'est pas loin d'ici. Je...

— Ternov ?

— Oui. Earl, qu'est-ce qu'il y a ? Ton visage...

Dumarest se força à se détendre. Ce ne pouvait être qu'une coïncidence. La ressemblance était frappante : Terre, Ternov, simple accident, assurément. Pourtant, l'espoir, toujours vivace, réagit devant ce son familier. Un appât, peut-être ? Si Léon était un agent du Cyclan, il n'aurait pu trouver d'amorce plus parfaite.

— La Terre. Tu as dit la Terre.

— La Terre ? (Léon sourit.) Earl, est-ce que tu es dingo ? Qui diable donnerait un tel nom à une planète ? Non, j'ai dit Ternov. C'est un monde tranquille, trop tranquille pour moi, je m'en suis enfui dès que j'en ai eu la possibilité. Et je vais continuer à fuir. Dès que j'aurai l'argent nécessaire pour un nouveau passage, je repartirai. Vers le Centre. Tu y es allé, Earl ?

— Oui.

— Et tu m'accompagneras ?

— Avant d'aller où que ce soit, il nous faut l'argent.

*

**

Ils avaient tous besoin d'argent, les hommes qui travaillaient sur l'immense chantier, esclaves

sous contrat qui se tuaient à la tâche pour rembourser leurs dettes toujours croissantes. Ils avaient accepté une avance, dépensé l'argent pour s'acheter des vêtements, des boissons et des aliments raffinés. Ils avaient tenté de se refaire au jeu et ils avaient perdu. Ils se tenaient au milieu de la baraque et observaient d'un œil envieux ceux qui avaient eu davantage de chance ou de bon sens et jouaient ce qu'ils possédaient encore.

L'attrait de l'argent facile, un coup de chance qui pourrait leur permettre de rembourser tout ce qu'ils devaient, d'accumuler un peu plus, de battre le système. Certains y parvenaient, la majorité échouaient. Ils travailleraient jusqu'à la mort, victimes de risques croissants d'erreurs de plus en plus nombreuses dues à la hâte. Des idiots qui étaient entrés dans une souricière.

Elg Sonef n'était pas du nombre. C'était un homme imposant, trapu, le visage couturé, les phalanges des deux mains couvertes de cicatrices, les doigts en spatule étonnamment habiles lorsqu'il manipulait le jeu de cartes. Dans chaque baraque il s'en trouvait un de sa sorte, un homme qui menait le jeu, qui utilisait ses poings et ses pieds pour récupérer son dû et conserver son monopole.

— Plus vous misez, plus vous encaissez, entonna-t-il.

Sa voix était dure, sèche, ne tenait aucun compte des hommes épuisés qui essayaient de dormir dans les lits superposés.

— Allez, les gars, pourquoi hésiter ? La cantine vient de recevoir une nouvelle cargaison d'alcool et la paye est dans deux jours. Un peu de chance et vous pourrez choisir ce qui vous plaira au boxon. Le luxe vous attend. (Ses doigts froissèrent les cartes.) Placez vos paris. Un compte rond pour chacun.

Ils jouaient à l'homme-entre-deux. Les règles étaient très simples. Un tapis sur la table, divisé en trois sections, chacune possédant trois parties. Une carte était posée à l'endroit devant chacune des sections et les joueurs pariaient sur celle qui serait la plus forte, la plus faible ou entre les deux. Les égalités annulaient celle du milieu. Si les valeurs étaient toutes égales, ils remportaient le maximum.

Sonef jouait à sa façon, ignorait les chances relatives et s'assurait que, toutes les sections couvertes, il ait l'avantage maximum. Avantage accru par la manière habile dont il distribuait les cartes.

Dumarest le regarda, un peu amusé, et se demanda comment les joueurs pouvaient être aussi crédules. À son côté, Léon, appâté, proposa :

— Earl, on pourrait doubler notre mise en quelques minutes avec un peu de chance.

— De la chance ?

— Tu penses qu'il triche ?

Dumarest en était sûr, mais il s'en fichait. Il se détourna du petit groupe de joueurs, se dirigea vers sa couchette et ouvrit le petit coffre placé à sa tête. La serviette était encore humide, mais s'il la laissait à l'air libre, on la lui volerait. Il la jeta dans le coffre qu'il referma brutalement. Seule l'empreinte de son pouce pourrait le rouvrir.

— Il se fait tard, Léon. Mangeons.

La cantine était une baraque grossière pleine de tables et de bancs ; le service était fait par des vieillards, des invalides et quelques Hyeads. Dumarest s'écarta lorsque l'un d'eux se dirigea sur lui avec un balai. C'était un personnage maigre et courbé, vêtu de robes crasseuses serrées à la taille par une corde à nœuds. Il avait un visage ravagé et des yeux en amande comme ceux d'un bouc. Des cornes courtes et émoussées s'élevaient au-dessus de l'enchevêtrement de cheveux gris tachés de roux. Les mains qui tenaient le balai étaient des griffes à quatre doigts.

Méprisés, dégénérés, produits de mutations folles, découverts vivant en liberté dans les montagnes comme des animaux par les premiers colons, ils étaient désormais utilisés comme

domestiques.

Une main-d'œuvre bon marché qui travaillait pour quelques vêtements usés et des bribes de nourriture, recevait jurons et coups de pied et était ignorée par des hommes devenus eux-mêmes guère plus que des bêtes sauvages.

Dumarest se dirigea le premier vers le comptoir et choisit soigneusement sa nourriture, riche en protéine et de volume réduit. Choix coûteux, mais dont la valeur nutritive était bien supérieure à celle du brouet fumant acheté par la majorité.

Durant leur repas, Léon demanda :

— Earl, comment as-tu deviné que Sonef trichait ?

— Ai-je dit cela ?

— Non, mais était-ce le cas ?

— Tu as vu la façon dont il distribuait les cartes découvertes sans rotation régulière. Il manipulait les paris, laissant gagner les plus bas et emportant les plus élevés. Une fois qu'on sait distribuer par le dessous, c'est facile.

— Tu pourrais faire ça ?

Dumarest feignit d'ignorer sa question.

— Parle-moi de Ternov.

— C'est un trou.

— Et ?

— Ce n'est qu'un monde, Earl. Un bled. Des fermes, essentiellement, aucune industrie, pas de vraie grande ville. Les vaisseaux sont rares. Ils ne viennent que chercher des fourrures et des pierres précieuses et livrer des outils et des instruments. Personne de sensé ne voudrait y aller.

— Et tu t'es enfui, fit paisiblement Dumarest. Pour quelle raison ?

— Et toi ? lui rétorqua Léon. Qu'est-ce qui t'a fait partir de chez toi ? (Il regretta immédiatement son éclat.) Pardon. Je crois que ça ne me regarde pas. Disons que je m'ennuyais.

— Tu étais très jeune. Tu avais une famille, un foyer ?

— Si c'est le nom qu'on peut leur donner, oui. (Léon fixa son assiette, puis parut se décider.) Je faisais partie d'une communauté, Earl. Elle était située en plein dans les collines, aussi isolée que possible. Peut-être que je suis une espèce d'anormal, mais je n'ai pas pu accepter ce qu'ils avaient prévu pour moi. Les épreuves, les rites, le mariage arrangé d'avance, les obligations. (Il eut un petit rire amer.) Mes obligations. Tu ne devineras jamais ce que j'aurais dû faire. Garder un tas de vieux documents. Vigile du Sanctuaire. Au bout de vingt ans, peut-être, je serais devenu Garde-adjoint. Au bout de cinquante, j'aurais même pu accéder au poste de Chef de la Garde. Cinquante années d'époussetage, de méditation, d'adoration... je n'ai pas pu le supporter et j'ai dû m'enfuir.

— Comment ?

— Je... cela est-il important ?

Un gamin torturé, instable selon les critères des siens, un rebelle, un raté. Quelqu'un qui aurait fait des plans pour voler, le moment venu, quelque chose de valeur susceptible d'être échangé contre l'argent nécessaire à son passage... L'histoire était éculée. Seul le nom avait une connotation inhabituelle. Ternov.

— Tu as parlé de documents. De quoi s'agissait-il ?

— Des livres, des papiers, je ne sais pas. (Léon haussa les épaules devant l'expression de Dumarest.)

Un tas de superstitions, bien entendu. Une fois par an, il y avait une cérémonie où tout le monde se rassemblait pour chanter et faire des bêtises. Bien content d'avoir quitté tout ça.

Coïncidence ou calcul ? Dans ce dernier cas, le gamin était bon acteur. La question devait trouver rapidement une réponse. Il lui fallait prendre très vite une décision... et s'il se trompait, sa vie serait en danger.

Dumarest se laissa aller en arrière pour étudier son visage juvénile et ses yeux. Le Cyclan serait-il aussi maladroit ? Ce nom, cette histoire de vieux documents, un secret à percer, une réponse à obtenir peut-être. La réponse qu'il recherchait depuis si longtemps.

Ternov... Terre-Neuve... Terre : il devait y avoir une relation.

— Earl ? (Léon s'était rendu compte qu'il le dévisageait). Quelque chose ne va pas ?

— Non. (Dumarest se leva.) On ferait bien de partir. Je te rejoins à la baraque.

— Pourquoi ne pas y aller ensemble ?

Dumarest ne répondit pas, s'approcha d'un distributeur automatique et attendit que l'autre fût parti pour se remplir les poches de tablettes de sucreries.

*

**

Comme d'habitude, Nyther était d'une humeur exécrationnelle. Il se tenait derrière son bureau dans la baraque de garde ; c'était un homme solide au visage rocailleux et dur, au regard inflexible. Ses épaules forçaient sur le tissu de son uniforme et il avait un lourd laser à la ceinture. Il hocha la tête lorsque Dumarest entra et s'avança vers une table pour prendre son équipement.

— Toi, mon gars, tu m'as l'air crevé, dit-il à Léon. Je ne suis pas sûr que tu sois capable de faire ce boulot.

— Je me débrouillerai.

— Peut-être, mais tu seras sous les ordres de Nygas. Si tu veux abandonner, c'est maintenant ou jamais.

Une menace et un avertissement. Nygas était connu pour sa férocité. Ceux qui s'endormaient sous ses ordres se réveillaient en hurlant, les os fracassés.

— Je ne laisse pas tomber.

— Alors, sors d'ici.

Il s'exécuta et Nyther dit à Dumarest :

— Tu patrouilleras seul, Earl. Secteur sud-est. Ce qui signifie que tu auras droit à une augmentation et une double prime si tu attrapes un voleur. Il y a pas mal de coulage et il faut que ça cesse.

— Ça irait mieux avec des lampes supplémentaires.

— Des lampes, des hommes et de l'équipement, acquiesça Nyther sur un ton sinistre. Avec de l'argent, on trouve toujours une solution. Mais nous n'avons pas d'argent, alors inutile de rêver. Reste sur le qui-vive, multiplie les patrouilles, demande de l'aide si tu penses en avoir besoin et pense à la prime.

À l'extérieur, la nuit était tombée, le secteur était éclairé par des projecteurs installés sur des pylônes, bandes de lumière coupées de sentiers d'ombres, le front de taille formant une tache éblouissante. Des hommes allaient et venaient comme des fourmis, des engins palpitaient : des haveuses, des chargeuses et des camions qui grognaient sans cesse.

Dumarest se tourna et se dirigea vers son poste, restant dans l'ombre et notant tout ce qu'il voyait.

Un groupe d'hommes en train de discuter, prêts à se battre à coups de poing et de pied.

Une grue, conduite maladroitement, et dont la charge oscillait dangereusement.

Un contremaître qui hurlait, battant des bras pour insister sur l'importance de ses ordres.

Partout, des signes de hâte et d'excitation, marques de la pauvreté et du manque d'égards.

Pour les hommes, jamais pour les machines. Le Combinat Zur-Sekulich prenait soin de ce qui lui appartenait.

Le grondement du tunnel mourut quelque peu, devenant un susurrement irritant lorsque Dumarest atteignit la limite d'un chantier de construction. Les matériaux étaient soigneusement alignés, d'immenses piles de caisses, fermées par des soudures au laser, grimpaient vers le ciel. Le sol était irrégulier, plein de pierres, de fissures qui pouvaient facilement coincer un pied et briser une cheville. Les pylônes étaient aussi plus rares et l'obscurité presque totale.

Dumarest dépassa les dernières caisses et s'arrêta, sa silhouette se découpait en ombre chinoise devant la lumière. Il était bien visible pour quiconque l'observait dans l'ombre environnante ; il fit alors un pas de côté et s'appuya le dos contre une caisse.

Il existait mille et une façons de garder un dépôt et le Zur-Sekulich avait choisi la plus inefficace. Il aurait dû y avoir un cercle ininterrompu de détecteurs infrarouges autour du secteur, des hommes bien équipés pour la vision nocturne montant continuellement la garde, des chaloupes dotées de radars pour repérer le moindre mouvement dans l'obscurité. Il aurait dû y avoir une clôture en grillage à mailles serrées haute de six mètres et des enclos spéciaux pour les stocks.

Tout cela coûtait de l'argent. Les hommes et l'équipement nécessaires étaient non productifs, donc indésirables. Il revenait moins cher d'utiliser des types qu'on envoyait se débrouiller tout seuls et, s'ils se faisaient tuer, la perte n'était pas considérable.

Dumarest n'avait nullement l'intention de se faire tuer. Il avait trouvé mieux.

Il attendit un moment, puis se remit en pleine lumière et reprit sa position première. Sur le côté, quelque chose remua.

— Homme Dumarest ?

La voix était aiguë, simple chuchotement, les paroles bredouillées, davantage un signe de reconnaissance qu'une question. Les Hyeads avaient une excellente vision nocturne.

— Tiens. (Dumarest sortit de sa poche une tablette de chocolat.) Émazel ?

— Abanact. L'autre n'a pu venir.

— Il va bien ?

— L'autre est mort. Des chasseurs dans la montagne... on le pleurera.

Sûrement des idiots à la gâchette facile qui avaient tiré sur une forme indistincte et devaient maintenant se vanter de leur gibier. Dumarest lança la tablette au personnage à peine visible qui se leva du sol pour l'attraper au vol et avaler goulûment cette nourriture de luxe si rare mais dont les Hyeads étaient très friands probablement parce que le sucre était nécessaire à leur métabolisme.

— Quelles nouvelles ?

— On chuchote que des hommes vont venir prendre ce qui n'est pas à eux.

— Quand ?

— Au milieu de la nuit. À un endroit où les lampes sont peu nombreuses et les marchandises très hautes. À trois cents pas de l'endroit où l'autre t'a rencontré la dernière fois.

Le dépôt du bas. Dumarest prit une nouvelle tablette qu'il lui donna en guise de récompense pour l'information. Il agita celles qui lui restait.

— Autre chose ? Des nouvelles de la ville ? A-t-on vu des hommes en écarlate quitter l'astroport ?

— Nous n'en avons pas vus.

— Et d'autres ?

— Nous ne l'avons pas entendu dire.

Les Hyeads se déplaçaient comme des spectres dans la ville, travaillaient à l'astroport et

écoutaient les bavardages de ceux qui les considéraient comme inférieurs aux animaux domestiques. Si un cyber avait débarqué, ils l'auraient su. Dumarest lui passa le reste des sucreries.

— Si vous entendez parler d'hommes en écarlate, avertissez-moi à la cantine. La récompense sera importante.

— J'ai compris.

Et il n'y eut plus que les ténèbres, l'obscurité et un vent âpre qui agitait la cime de la végétation sèche, produisant un son spectral qui ressemblait à une lamentation de femmes.

CHAPITRE II

Du côté du dépôt inférieur, l'obscurité était épaisse ; quelques rares projecteurs jetaient une lueur blême à peine plus forte que le scintillement des étoiles fantomatiques. Les taches de ténèbres pouvaient déjà dissimuler le danger... Sur Mercatum comme sur tous les mondes, les prédateurs adoptaient de nombreuses formes, la plus dangereuse étant l'homme.

Dumarest ralentit, la main gauche sur la lampe-torche accrochée à sa ceinture, la droite serrée sur la matraque qu'on lui avait fournie. C'était un bout de bois lesté d'un mètre de long, doté à une extrémité d'une poignée de cuir et dont l'autre bout était arrondi. Dure, robuste, elle était capable de fracasser les os et de réduire la chair en purée.

Il avait vérifié le secteur à deux reprises et maintenant, si son information était bonne, les voleurs devaient être à l'œuvre. Il s'arrêta et plongea le regard entre les piles de caisses dont le sommet était à peine visible. Le chapardage était monnaie courante, les hommes affamés récupérant des coulées et des composants dans l'espoir d'en tirer le maximum d'argent qui leur permettrait de se nourrir. On trouvait toujours des acheteurs qui ne prenaient aucun risque mais faisaient de gros bénéfices.

— Brad ! (La voix était un chuchotement pressant.) Quelle caisse ?

— N'importe laquelle.

— L'emballage est solide. On aurait dû amener une scie.

— Arrête de bavarder, travaille !

Deux hommes au moins, et il se pouvait qu'il y en eût d'autres. L'un posté en hauteur pour faire le guet, peut-être. Une précaution élémentaire en tout cas. Un autre encore pouvait être tapi quelque part pour repérer une silhouette qui se déplacerait devant la lumière du tunnel. Dumarest avait effectué un large détour pour s'approcher en suivant les zones d'obscurité. Il regarda encore vers le haut des caisses mais n'aperçut rien. S'il utilisait sa torche et qu'il y eût quelqu'un là-haut, il constituerait une cible parfaite.

— Shen ?

— Rien. La voie est libre.

Dumarest s'approcha lorsqu'il entendit le craquement du métal contre le bois. Il se dirigea du côté d'où provenait cette troisième voix. Sur le sol, une tache sombre, un homme, qui sursauta lorsque Dumarest se laissa tomber sur lui, lui plaqua la main sur la bouche tandis que les doigts de l'autre main serraient la carotide et interrompaient l'alimentation sanguine du cerveau. L'inconscience survint rapidement.

— Shen ?

Le premier homme qui avait parlé grogna en sortant quelque chose de lourd de la caisse enfin ouverte.

— Aide-moi un peu.

Dumarest se releva et se précipita sur lui. L'homme nommé Brad devait faire face au chantier. Ils étaient trois et travaillaient rapidement pour battre en retraite à toute vitesse. À l'aube, ils auraient presque rejoint la ville, trop loin pour être pourchassés et leur butin serait caché au premier signe de chaloupe ou de poursuivants.

— Shen ? (Dumarest vit un visage fou.) Qu'est-ce que...

L'homme était rapide. Il recula, une main levée, armée d'une barre se terminant par un crochet, la bouche ouverte pour crier. Dumarest plongea vers lui, la matraque tendue, la pointe visant la gorge et la touchant, puis forçant l'homme à se plier en deux avec des haut-le-cœur. Un mouvement brutal et Brad fut face à lui, un pistolet à la main.

— Laisse tomber ! lança-t-il. La matraque, lâche-la ! (Il soupira bruyamment lorsque le bois

claqua à terre.) Un cri et tu es mort. Elvach ! Descends ici ! Vite !

Quatre hommes : l'équipe était de taille, et l'un d'eux au moins avait un pistolet. Une arme primitive qui ferait beaucoup de bruit, mais tuerait tout de même. L'homme hésiterait à l'utiliser, car il ne voudrait pas donner l'alarme. Le dernier de la bande devait donc arriver par-derrière avec un instrument de mort plus silencieux. Une matraque, ou un poignard, ou une corde pour l'étrangler.

Dumarest savait qu'ils n'avaient pas l'intention de le laisser en vie.

— Elvach ! Dépêche, bon sang !

Il se produisit au-dessus d'eux un raclement et un glissement tandis que le guetteur descendait de son perchoir.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où est Shen ? Qu'est-ce qu'il a, Sley ?

Elvach était un petit homme souple et très inquiet. Il avait le visage crispé et des yeux à peine visibles entre des joues rondouillardes.

— Peu importe, lâcha Brad. Occupe-toi de ce garde. Grouille !

— Je le tue ?

— Tu veux te faire passer au laser à l'aube ? (Brad leva son pistolet.) Avec cette arme, on se fera tous tuer, si on nous attrape. Maintenant, vas-y.

— Attendez une minute, dit Dumarest. On pourrait passer un marché. J'ai de l'argent.

Il porta la main à sa botte et toucha le manche de son poignard, le releva et le lança par en dessous en direction du visage derrière le pistolet. La pointe plongea dans un œil jusqu'au cerveau. Tandis que Brad s'écroulait, Dumarest se retourna. D'un coup le tranchant de sa main heurta le côté du cou d'Elvach et l'envoya s'affaler dans la poussière.

— Quelle rapidité ! s'exclama Sley qui haletait, essayant de reprendre son souffle. Il avait son arme pointée sur toi, le doigt sur la détente, et tu l'as tué avant qu'il ait pu appuyer dessus. Tu l'as tué...

— Tu veux le suivre ?

— Non, m'sieur, pas du tout.

— Alors, ne bouge pas. Sinon je te coupe en morceaux.

Dumarest dégagea son poignard, l'essuya sur les vêtements du mort et le rangea dans sa botte. Il prit le pistolet et partit en quête de Shen. Elvach leva les yeux lorsque Dumarest fit tomber l'homme à côté de lui.

— Mort ?

— Inconscient. Il y en a d'autres ?

— Non.

— La vérité, lui cracha Dumarest. Qui a organisé tout ça ?

— Brad. (Elvach s'assit et se frotta le côté du cou.) Ça devait être facile, qu'il disait. On devait se dépêcher de piquer deux ou trois trucs et c'était bon. Un qui travaillait et trois qui surveillaient, ça ne pouvait pas foirer. (Il paraissait amer.) Tu parles !

— Qui aurait acheté ça ?

— Je ne sais pas. Brad avait tout arrangé. Lui et son foutu pistolet. (Sa voix changea et devint un gémissement.) Écoutez m'sieur, si vous nous laissiez partir ? Vous avez eu Brad. J'ai une femme malade et deux gosses presque morts de faim. J'ai commis une erreur, c'est vrai, mais je ne savais pas qu'il y avait ce pistolet.

— Tu m'aurais tué, dit platement Dumarest.

— Non. Je vous aurais peut-être assommé, mais pas tué. À quoi bon ?

Pour gagner du temps, pour éviter d'être reconnu par la suite, pour assurer leur fuite. Ils l'auraient

tué.

D'une voix morne, Sley demanda :

— Et maintenant, m'sieur ? Je suppose que vous allez nous livrer.

— Exactement.

— Nous livrer et ramasser la prime, puis nous voir passer au laser à l'aube. Le pistolet en sera la cause. Un truc qui nous a bien eus. Brad aurait dû tirer et au diable la perte du butin. Il était avide. Comme nous tous, bien sûr.

Avide et bête. Capturés sans cette arme, ils auraient été un peu bousculés, interrogés, puis mis à l'amende et au travail jusqu'à la fin du chantier. Ils auraient été de véritables esclaves, mais ils seraient restés en vie.

Dumarest prit son sifflet et lança trois coups rapides.

— Et voilà, fit Sley d'une voix sinistre. Le bout de la route. J'espère que vous dormirez bien, m'sieur. J'espère que vous n'aurez jamais la faim au ventre.

— Le travail ne vous tuera pas.

— Le travail ? Avec ce pistolet ?

— Un pistolet ? (Dumarest regarda l'arme et, d'un geste soudain, la jeta au loin dans les ténèbres.) Quel pistolet ?

*

**

Pour une fois, Nyther était de bonne humeur. — Beau boulot, Earl. Quatre de cette racaille capturés d'un seul coup. Dommage que tu aies dû en tuer un, mais ça servira d'exemple. Tu y as été forcé ?

— Ils étaient quatre. Je n'avais pas envie de courir un risque.

— Tu avais une matraque. Tu aurais pu lui casser le crâne et peut-être le genou.

— Il tenait une barre. Je l'ai prise pour un pistolet.

— Erreur bien naturelle, admit Nyther. La lumière était faible et tu ne pouvais pas savoir. Je ne t'en veux pas, tu sais, mais ce type pourrait avoir des amis qui voudraient le venger. Tu comprends ?

Dumarest hocha la tête et se laissa aller en arrière dans sa chaise, conscient de sa fatigue. C'était le matin, l'intérieur de la baraque de garde était plein d'air vicié et l'édifice vibrait sous le grondement incessant des machines.

— Vous avez pu en tirer quelque chose ?

— Non.

Nyther ouvrit un tiroir de son bureau et sortit une bouteille et des verres. Il en tendit un rempli à Dumarest.

— Tu aurais une idée ?

— Quatre hommes qui savaient parfaitement ce qu'ils voulaient.

— Ça, tu peux le dire. Ces caisses contiennent des composants en cristalliage. Vendus là où il faut, ils peuvent rapporter gros. Même démontés, la shammatite qu'ils contiennent vaut le dérangement.

Ayant toujours travaillé dans les organismes de sécurité, il devina ce que voulait dire Dumarest.

— Une combine. Ces types travaillaient pour un gros bonnet. C'est ça ?

— Peut-être.

— Alors, pourquoi n'avaient-ils pas d'armes à feu ? (Nyther répondit à sa propre question.) Ils ne devaient pas en avoir besoin. Trois hommes pour le guet auraient dû pouvoir se charger d'un garde normal. Et une fois que la racaille commencera à utiliser des pistolets, je pourrai exiger des

gardes en plus. Tu as eu de la chance, Earl, et sous plus d'un rapport.

Dumarest but lentement sans piper mot.

— Quatre primes. Tu pourras les toucher tout de suite. Et une possibilité de promotion. Intéressé ?

— Possible.

— Je t'ai suivi, Earl. Tu perds ton temps sur le chantier. N'importe quel imbécile peut conduire un engin, mais il faut quelqu'un de spécial pour faire un bon officier de sécurité. Il faut un certain instinct. Tu l'as. Je t'ai envoyé au bon endroit au bon moment. J'ai besoin d'hommes comme toi.

— Et alors ?

— Que dirais-tu de devenir garde à plein temps ? Tu serais chef de secteur. Tu gagnerais deux fois plus, logé et nourri. Marché conclu ?

L'offre était tentante et c'eût été une erreur que de la refuser trop rapidement. Un signe de sentiment de culpabilité, peut-être. Sur le chantier, on n'hésitait pas à gagner plus.

— Bien entendu, il faudra que j'en fasse part au Bureau Central, mais ce n'est qu'une formalité. Il suffit que tu sois entré dans l'ordinateur. Le toubib pourra noter tes caractéristiques physiques et le reste. Une injection dans l'épaule... pas grand-chose, en fait.

Dumarest déposa son verre vide et le regarda remplir.

— Une particule radioactive ?

— Bien sûr, par précaution. Si tu t'en vas sans crier gare, on saura te retrouver.

Le Zur-Sekulich et d'autres qui pouvaient s'intéresser à lui. Une fois marqué, il ressortirait au milieu de la foule la plus dense, les détecteurs le repéreraient n'importe où.

— Rendez-vous à midi. J'avertirai ton contremaître de te laisser partir. Ce soir, tu seras prêt pour travailler sous mes ordres. À ta santé, Earl !

Dumarest répondit à son toast. Sans le savoir, le chef de la garde venait de le forcer à se décider. À midi, il lui faudrait être parti.

Il fit d'une voix nonchalante :

— Je vous en sais gré, chef. Peut-être que je pourrais faire quelque chose pour vous. Êtes-vous prêt à mettre une nouvelle prime en jeu ?

— Un marché ? Merde, Earl, maintenant que tu travailleras pour moi...

— Je ne travaille pas encore pour vous, chef. Et il est normal d'essayer de gagner le maximum, non ? (Dumarest n'attendit pas la réponse.) Pour une prime supplémentaire, je vais vous dire comment isoler complètement le coin. Et ça ne vous coûtera que quelques boîtes de sucreries par jour.

Nyther n'était pas bête.

— Les Hyeads ?

— La prime ?

— Je te la donne, merde ! Prends-moi pour un idiot et tu me rembourseras le double. (Nyther fronça les sourcils tandis que Dumarest expliquait sa combine.) Est-ce qu'ils ont assez d'intelligence pour ça ? On peut compter sur eux ?

— Pas besoin de beaucoup d'intelligence pour surveiller et écouter, et les sucreries assureront leur fidélité. Arrangez une rencontre avec celui qui s'appelle Abanact... si vous voulez, je m'en charge. Pour le toubib, on fera ça demain.

Un jour de gagné si l'autre acceptait. Nyther hocha la tête et Dumarest continua.

— Il me faudra un peu de sucreries et des sifflets supersoniques. On pourra trouver un code pour qu'ils vous avertissent sans alerter les voleurs. Une fois que ça marchera, il vous sera possible de

réduire le nombre de gardes et d'organiser des patrouilles plus régulières.

— Et si ça ne marche pas ?

— Vous aurez droit à votre remboursement de prime multipliée par deux.

Nyther tendit la main vers la bouteille.

— Pourquoi diable n'y ai-je pas songé ? Les Hyead : bon marché et présents partout. Tu marques un point, Earl.

Normal, car l'habitude lui avait dissimulé cette solution évidente.

— La prime, lui rappela Dumarest. Je la prends tout de suite.

Il prit tout l'argent liquide, pièces épaisses qui pesaient dans sa poche, et quitta le regard songeur le bureau du caissier. Le moment était venu de disparaître, de repartir avant qu'il ne soit trop tard.

Il pourrait se faire prendre par un véhicule, pour aller en ville, avec l'espoir de trouver un passage bon marché, mais se cacherait s'il lui fallait attendre. Pour un homme seul, c'était simple. Nyther serait irrité, mais il en avait eu pour son argent et il ne tarderait pas à l'oublier. Un ouvrier comme les autres qui avait refusé un bon boulot ; pourquoi s'en faire alors qu'il y en avait tout prêts à prendre sa place ? Et s'il avait le bon sens de contracter les Hyeads, ses soucis de sécurité seraient résolus.

Le problème, c'était le gamin. Dumarest songea à lui en se dirigeant vers la baraque. La prudence lui dictait de partir sur-le-champ, d'aller jusqu'à la route, de faire du stop et, si nécessaire, de payer un chauffeur.

Mais le gamin n'avait-il pas menti ? Ternov... ce nom était un appât. Une chance qu'il ne pouvait risquer de rater. Même si cette planète ne lui offrait qu'un indice mineur. Il lui fallait y aller. Pour trouver l'emplacement de sa planète natale. La Terre !

Et pour trouver Ternov il lui fallait le gamin. Le nom était trop ressemblant. Quelqu'un, quelque part, devait en avoir entendu parler, et pourtant il n'apparaissait dans aucune des annales qu'il avait étudiées. Le mystère restait entier.

Il sentit la tension au moment où il entra dans la baraque. Une foule était amassée autour de la table, des hommes qui auraient dû dormir et qui étaient encore éveillés, réagissant à la surexcitation, au désespoir croissant. Signe certain qu'on misait gros, que quelqu'un s'était laissé aller.

Un homme se retourna lorsque Dumarest lui toucha l'épaule. Il avait le visage empourpré, irrité.

— Earl, Dieu merci tu es là. Le gamin a des ennuis.

— Léon ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi a-t-il joué ?

— Nygas l'a surpris endormi pendant la garde. Il lui a cassé deux côtes, je pense. De toute façon, il l'a fichu dehors. On l'a bandé, mais il ne peut plus travailler. Je crois qu'il espérait gagner gros. (L'homme se rembrunit.) Contre Elg Sonef, ce serait un miracle. Il n'a pas une chance.

Léon était assis devant la table et transpirait, le visage tendu, les yeux angoissés fixant le petit tas de pièces qui lui restait. La voix de Sonef était un ronronnement âpre.

— Encore perdu, fiston. Dommage. Ça va aller mieux. Qu'est-ce que tu prends ? Fort, faible ou l'homme entre deux ?

— Je... (Léon s'arrêta au moment où Dumarest tendit la main pour recouvrir ses quelques piécettes.) Earl !

— Tu veux jouer ?

Sonef ne se laissait pas démonter. Sa taille et la violence qui l'habitait le rendaient imperméable à la peur.

— Toi ! fit-il à l'adresse d'un des autres joueurs. Déménage ! Laisse la place à un homme

véritable. Montre le fric, Earl. En route !

Il tenait les cartes, prêt à les distribuer.

— Non.

— Tu ne veux pas jouer ?

— Pas à ça. C'est pour les gosses. Essayons quelque chose d'autre. Le poker.

— La banque sert ?

— J'ai l'air d'un idiot ? (Dumarest affronta le regard de l'autre homme.) On distribue à tour de rôle, pas de limite, cinq cartes.

Sonef prononça d'une voix menaçante :

— Serais-tu en train de dire que le jeu est truqué ?

— Moi ? Jamais de la vie. (Dumarest haussa les épaules.) Mais si tu as peur...

— Tu parles si j'ai peur ! Allez, on joue à ce que tu veux. Sonef comprit qu'il s'était fait piéger, mais il ne pouvait plus reculer. Il avait beau être costaud, il savait que les mauvais perdants risquaient toujours de lui glisser facilement une lame de couteau entre les côtes quand il était endormi. Il gémit lorsque Dumarest s'assit en posant devant lui ses piles de pièces, l'argent de toutes ses primes.

— Quelqu'un d'autre ?

Deux hommes acceptèrent l'invitation, suivis par un troisième, un individu pâle aux mains fines qui jouait rarement. Dumarest lui jeta un coup d'œil, comprit ce qu'il était et en prit note mentalement. Ils allaient jouer entre eux et manipuler les cartes. Contre eux, un joueur normal n'aurait aucune chance.

Dumarest n'était pas un joueur normal. Le nombre de fois qu'il avait pu jouer durant les longs voyages en Haut, notamment en compagnie de vrais professionnels, lui avait permis d'apprendre toutes les astuces.

Mais il fallait tout de même du temps. Il devait marquer légèrement le dos de certaines cartes du bout de l'ongle, un procédé qui devait rester ignoré des autres.

Les deux autres hommes ne tardèrent pas à abandonner ; seuls demeuraient Dumarest, Sonef et le dangereux Lekard. Mais il restait toujours sur la défensive.

Sonef grogna lorsqu'ils furent seuls devant la table.

— Maintenant, on peut commencer. Distribue, Lekard.

C'était donc le moment, Dumarest en était sûr. Il regarda tomber les cartes, prit sa main et la regarda. Trois as, un neuf et un deux.

— J'ouvre.

Sonef était à sa gauche.

— Je double, Earl. Lekard ?

— Même chose pour moi.

Le jeu était calme pour l'instant. Dumarest relança donc. Sonef doubla, Lekard mit encore la même chose, Dumarest relança de nouveau et Sonef relança aussi. Lekard passa.

C'était entre eux deux et Dumarest savait exactement ce qui était prévu. Il fronça les sourcils en regardant ses cartes, apparemment hésitant.

— Earl ?

Dumarest regarda son argent.

— Je relance, dit-il. Le tout. Pas de limite, n'est-ce pas ?

— Exact, Earl. C'est ce qu'on avait prévu.

Dans le cercle des spectateurs, quelqu'un commenta :

— Merde, Sonef, tu n'es jamais rassasié ? Tu essaies d'acheter le pot, ou quoi ?

Car celui qui avait beaucoup d'argent gagnait toujours, puisqu'il pouvait sans cesse relancer. Un risque qu'avait couru Dumarest, amoindri par le fait que Lekard avait abandonné. Il pouvait égaler la mise de l'autre, mais ensuite ? Il savait ce qui allait se passer.

— Voyons, fit un autre homme. On ne peut pas taper sur le crâne de quelqu'un comme ça. Allons, montre ton jeu, Sonef.

— C'est pas toi qui joues, lança celui-ci. Alors, tu la fermes. Earl, si tu veux, j'accepte une reconnaissance de dette. Ça te va ?

Au taux usuraire et enregistré auprès du caissier de la Compagnie : ainsi Dumarest travaillerait jusqu'à ce qu'il ait payé sa dette. Il feignit encore d'hésiter.

— Quelle somme ?

— Celle que tu voudras. Et en liquide. (Sonef, certain de gagner, pouvait se permettre d'être généreux.) Merde, Earl, mets ce que tu veux, je mise la même chose et je te montre mon jeu. D'ac ?

Dumarest hocha la tête, attendit que l'argent soit placé et considéra de nouveau sa main. Trois as. Un joueur normal aurait tiré deux autres cartes dans l'espoir de tomber sur une paire ou un quatrième as.

— Montre ton jeu, Lekard.

— Quoi ?

— Je veux le voir.

L'éclair de la lame de Dumarest jaillit lorsqu'il planta son poignard dans la table. Il ordonna à l'homme debout à côté de lui :

— Donne-les en prenant celles du dessus. Je ne veux ni celles du dessous, ni celles du milieu... distribue-les simplement au fur et à mesure.

L'homme hésita.

— Elg ?

— Vas-y (Sonef était confiant.) Fais ce qu'il te dit. Combien en veux-tu, Earl ?

Dumarest laissa tomber le neuf, le deux et l'un des as.

— J'en prendrai trois.

Il entendit le souffle émis par celui qui se tenait derrière lui et avait vu sa main ; il vit le visage de Sonef se durcir soudain, la pâleur de Lekard augmenter encore.

Il n'avait pas besoin de regarder ses cartes. Il les connaissait déjà. Un as suivi de deux cartes de la même suite, qui pouvaient faire un flush avec celles de Sonef. S'il n'avait pris qu'une ou deux cartes, il aurait eu quatre as au lieu des cartes maîtresses.

Il annonça platement :

— Je mise cent. Tu veux relancer. Non ? Alors j'ai gagné.

Il se leva, lâcha ses cartes retournées et ramassa l'argent qu'il fourra dans ses poches. Il s'adressa à Léon :

— Prends tes affaires. Il est temps de partir.

CHAPITRE III

Ils atteignirent la ville en milieu d'après-midi ; ils descendirent de la chaloupe qui les avait transportés, le chauffeur leur lança un grand salut nonchalant en redémarrant. Le secteur était sinistre, une masse d'entrepôts et de terrains accidentés, de baraques et de bureaux trahissant une construction à la va-vite. Un tentacule de la vieille ville nichée dans un creux d'une péninsule.

L'astroport s'étendait en arrière sur un terrain aplani, cerné par une haute clôture éclairée par des projecteurs. Sur Mercatum, les autorités contrôlaient tous les départs et arrivées, politique appliquée par le Zur-Sekulich en guise de précaution contre les ouvriers sous contrat à durée déterminée qui voulaient partir avant la date prévue.

— Et maintenant, Earl ? demanda Léon.

— On va trouver un endroit où loger. Puis on mangera et j'irai jeter un coup d'œil.

— Je peux t'accompagner ?

— Non. Avec tes côtes dans cet état, il vaut mieux que tu te reposes.

— Nygas ! Quelle brute. Il n'avait pas le droit...

— On t'avait averti. Tu savais à quoi t'attendre.

Dumarest considéra le ciel. S'ils continuaient à pied, ils économiseraient de l'argent, mais ils perdraient du temps. Il héla un pédicar. L'homme était mince, avec des cuisses grotesquement développées. Léon soupira de soulagement en s'affalant sur le siège. Son visage était hâve, il avait les narines livides et une ombre sous les yeux. Il serrait un petit sac, la totalité de ses biens, petit objet en tissu souillé posé sur ses genoux. Dumarest avait sur lui tout ce qu'il possédait.

— Vous venez du chantier ? fit l'homme. Je vous demande ça parce que je voudrais aller y travailler. Un ami à moi, le cousin germain de ma sœur, il pense qu'on peut se faire plein de fric. Vous croyez que ça vaut le coup que je tente ma chance ?

— Pas de mal à ça.

— Je saurais conduire un engin. Et j'accepte qu'on me donne des ordres... Merde, dans ce boulot-ci, ça n'arrête pas. Dites, vous cherchez des émotions fortes ?

— À quoi vous pensez ? lui demanda sèchement Dumarest.

— Il y a une nouvelle boîte qui a ouvert sur l'avenue Condor. Des filles jeunes, des sensibandes, des analogues, à boire à gogo et tous les jeux possibles et imaginables. Et des combats aussi, si ça vous intéresse. Pas du chiqué, des lames nues et jusqu'au bout. Ça vous dit ?

Ils venaient du chantier. Après de longues heures de dur labeur, ils étaient censés être intéressés.

— Avenue Condor, dit Dumarest. Comment s'appelle cette boîte ?

— L'Effulvium. C'est Crelk Sucri le propriétaire. Si vous voulez, m'sieur, je peux vous y conduire tout droit. Pourquoi perdre du temps ? (Il eut un gloussement entendu.) Autant y aller avant que les fruits soient pourris, hein ?

— On ira après.

— Tenez. (Il leur tendit une carte.) Donnez ça en arrivant. Vous aurez droit à un verre gratuit. Un grand, et vous n'aurez pas à payer de droit d'entrée. N'oubliez pas.

Dumarest prit le bout de bristol. Il devait assurer sa commission à leur chauffeur.

— Vous connaissez un bon hôtel ? Quelque chose de pas trop cher avec un service complet.

— Service complet ? (L'homme tourna la tête en souriant largement.) Pigé. Madame Brandt a un hôtel propre et intéressant. Ne faites pas trop de bruit et tout ira comme sur des roulettes. Vous voulez que je vous y conduise ?

— Amenez-nous à proximité. Vous avez une carte à lui remettre ? Merci...

Léon tituba un peu en sortant du pédicar et s'appuya sur Dumarest lorsque le véhicule s'éloigna et

que le chauffeur fit un signe pour désigner une maison aux volets clos et à la façade pleine de couleurs voyantes.

Dumarest le regarda démarrer puis se tourna avant de partir dans l'autre direction.

— On ne va pas là, Earl ?

— Non.

— Mais je pensais... (Léon fronça les sourcils.) Il croit que c'est là qu'on va loger.

— C'est pour ça qu'on n'ira pas. (Dumarest fixa le visage blême.) Tu pourras tenir le coup jusqu'à ce qu'on ait trouvé un autre hôtel ?

— Il faudra bien, répondit-il en faisant un effort pour se redresser.

Dumarest se décida pour un petit hôtel dans une rue tranquille dirigé par une femme qui n'était plus de première jeunesse. Il y avait deux lits dans la chambre, un bassin et un robinet, un tapis fané sur le plancher, des rideaux effrangés à la fenêtre à barreaux qui donnait sur une ruelle étroite. Les murs étaient fissurés et le plafond taché. Un bruit de toux rauque leur parvenait d'une chambre un peu plus loin dans le couloir.

— Chell Arlept, expliqua la femme. Il travaillait avec mon mari au chantier. Ils se sont fait prendre dans une explosion. Chell a eu les poumons déglingués. Mon mari...

Elle s'arrêta et déglutit avec peine.

— Ça arrive, fit Dumarest. Je vous plains, croyez-moi.

— Ils l'ont laissé sur place comme un chien. Ils ont mis de la terre là où il est tombé. Je n'ai même pas touché une prime.

Dumarest resta coi.

— Pardon. Je ne voulais pas vous en parler, mais Chell vous intriguait. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Je vous avertirai. Il y a une salle de bains au bout du couloir ? Parfait.

Il regarda la porte avec une insistance évidente. Quand la femme fut sortie, il dit au gamin :

— Déshabille-toi. Je veux jeter un coup d'œil à ces côtes.

Nygas n'y était pas allé de main morte, ou alors il avait mal jugé sa victime. Léon grimaça lorsque les doigts de Dumarest lui sondèrent le flanc, une fois que les bandages placés à la hâte eurent été ôtés. Une côte était cassée, d'autres étaient fêlées et la chair était une masse hideuse d'ecchymoses.

— C'est grave, Earl ?

— Assez.

Dumarest prit les pansements, les trempa dans l'eau sous le robinet et les serra autour du torse mince.

— Allonge-toi et dors un peu. Ne bouge pas inutilement et de toute façon ne te courbe pas. Tu as faim ?

— Je mangerais volontiers.

— Je vais demander à la patronne de te préparer quelque chose. Si elle veut te donner elle-même à manger, ne discute pas.

— Tu pars, Earl ?

Dumarest sourit devant son expression inquiète.

— Ne t'en fais pas, Léon. Je vais revenir.

*

**

Dumarest avait perdu du temps à chercher l'hôtel et s'occuper du gamin. Il faisait nuit lorsqu'il

s'approcha du cœur de la ville et de la place du marché. Derrière, s'étendaient les quais d'où partaient les barques pour pêcher dans les eaux agitées. Tout autour, le long des avenues, on trouvait les palais du plaisir, les casinos, les bordels, les lieux où les hommes pouvaient satisfaire leurs désirs les plus bas. Des établissements pour les riches ou ceux qui voulaient dépenser ce qu'ils possédaient. Le marché, lui, était pour les pauvres.

Des mendiants à profusion, infirmes au visage couturé, anciens combattants de guerres mercenaires. Ils bousculaient les femmes qui vendaient des plaisirs douteux, ou proposaient des talismans, des fioles d'aphrodisiaques, des gousses de narcotiques. Au marché proprement dit, les commerçants exposaient leurs marchandises sur des étals éclairés par des lanternes colorées qui luttaienent contre les ténèbres envahissantes avec des flaques de rouge et de vert, de jaune et d'ambre, de bleu pâle et de blanc nacré.

Dans cet éclat kaléidoscopique, les tas de bijoux clinquants, de tissus voyants et de parures bon marché ressemblaient à un trésor précieux volé dans quelque temple mythique.

Une vieille sorcière interpella Dumarest qui passait devant sa table couverte de symboles cabalistiques.

— La bonne aventure, monseigneur ? Dite grâce à une tradition héritée d'une race antique retransmise sur dix-sept générations. Apprenez les dangers qui se trouvent sur votre route, les périls que vous pourrez éviter.

Une autre balançait un petit sac au bout d'une chaîne dorée, protection totale, selon elle, contre les maladies d'amour, les eaux empoisonnées et les radiations errantes.

Un homme était assis comme une idole méditative au-dessus d'un assemblage de bagues contenant des aiguilles vibrantes à la pointe empoisonnée, des ongles artificiels en acier acéré, des broches qui lâchaient un gaz étourdissant ; des mécanismes subtils destinés à donner la mort et la douleur, très souvent utilisés par les catins qui avaient besoin de ce genre de protections.

Dumarest s'arrêta dans une échoppe d'où montaient des odeurs captivantes et acheta une brochette de viande et de légumes cuits à la flamme. C'était très épicé et craquant sous la dent. La femme qui le servait était grande et d'une beauté sombre, le décolleté de son corsage ne faisant rien pour dissimuler le gonflement de ses seins.

Elle le regarda manger avec la délicatesse d'un chat. Son regard apprécia le visage de son client ainsi que son corps, et nota sa rudesse et sa prudence instinctive. Un homme qui avait appris à survivre dans des conditions difficiles, décida-t-elle. Il ne devait bénéficier de la protection d'aucune Guilde, Maison ou Organisation. Son visage était sombre, les traits révélant une détermination marquée et la bouche était presque cruelle. Dumarest rencontra son regard en laissant tomber la broche sur un plateau.

— Ça vous a plu ?

— C'était bon, admit-il. Comment vont les affaires ?

— C'est encore tôt. (Elle se retourna pour surveiller le Hyead qui travaillait dans l'arrière-boutique.) Il faudrait préparer une nouvelle fournée, Kiasong.

Laisse-les mariner. (Puis elle s'adressa à Dumarest :) Il est courageux, mais il faut le surveiller.

— Et il ne coûte pas cher ?

Elle haussa les épaules et ses seins ballottèrent joliment sous le mince tissu de son corsage.

— Je le nourris et je le loge. J'avais un homme, avant, mais il voulait plus que je n'étais prête à lui donner. Maintenant, je travaille seule. Peut-être que s'il vous avait ressemblé, ça se serait passé différemment, ajouta-t-elle doucement après avoir marqué une pause.

Dumarest sourit sous le compliment.

— Enfin, c'est la vie. Vous cherchez quelque chose ?

— Un guérisseur.

— Vous êtes malade ? (Elle haussa les épaules en voyant qu'il ne répondait pas.) Essayez Bic Wan, deux rangées à droite, la troisième boutique. Il n'est pas très bon marché, mais sa marchandise est correcte. Dites-lui que c'est Ayantel qui vous envoie et il vous traitera équitablement.

Bic Wan était un petit homme ratatiné aux yeux semblables à des pierres précieuses incrustées dans les plis entrecroisés de son visage. Il avait un chapeau rond collé sur le crâne et des mains maigres aux longs doigts dotés d'ongles pointus. Il était assis derrière un étalage de fioles et de boîtes de pilules. Un peu partout pendaient des tresses d'herbes sèches, des grappes de graines, des fruits, des lianes de varech séchées par le soleil. Un dessin complexe décorait un crâne dont les orbites regardaient fixement la foule. Des clochettes métalliques produisaient de petits tintements dans la brise de plus en plus forte.

— Ayantel. Une belle femme à l'esprit vif et au regard pénétrant. Elle vous a bien orienté. De quoi avez-vous besoin ? (Il cligna les yeux devant la réponse de Dumarest.) Le baume, je peux vous le fournir, ainsi que la colle pour les os, ainsi qu'une seringue. Mais quant au reste, mon ami, ce que vous demandez là n'est pas aisé.

Dumarest sortit des pièces et les transféra d'une main dans l'autre.

— Une composition qui efface les barrières entre la vérité et le mensonge... combien de maris ont pu me demander ça ? Des gens jaloux, soupçonneux, désireux d'apaiser leurs peurs ou de dévoiler leur rival. Si je possédais quelque chose de semblable, ma fortune serait faite.

— Vous ne pouvez donc m'aider ?

— Mon ami, je serai honnête. Je pourrais vous donner un produit qui ressemble à ce que vous désirez, mais le babil que vous obtiendrez sera absurde, résultat d'hallucinations. Vous voulez un bon conseil ?

— On a toujours à apprendre.

— Sage et humble ! Je vois, c'est parfait. Nombreux sont ceux qui se mettraient en colère. Durant la période qui suit l'endormissement artificiel, on peut poser des questions et recevoir des réponses. Ça ne dure pas longtemps et la drogue n'est pas réutilisable. Les méthodes plus efficaces sont la prérogative des autorités. Je ne suis qu'un pauvre apothicaire, que pourrais-je savoir de ce genre de choses ?

Son haussement d'épaules et le geste qu'il fit étaient intemporels.

— Donnez-moi ce que vous pouvez, dit Dumarest.

Il se détourna pour observer la place pendant que le vieillard s'affairait sous son comptoir. La foule augmentait, des vagabonds, des ouvriers en goguette, des bourgeois et bourgeoises vêtus gaiement venus se distraire. De l'autre côté de la place, une troupe de danseuses, accompagnées par une flûte et un tambour, virevoltaient en tous sens, Révélant leur chair séduisante lorsqu'elles se penchaient pour ramasser les pièces qu'on leur lançait.

Une vie robuste et joyeuse régnait sur le marché. Elle atteindrait son apogée à midi, lorsque les étals seraient repliés et que tout le monde rentrerait chez soi ou vers des occupations plus décadentes.

Au milieu de tout ce décor le moine se dressait comme une statue décolorée dans sa bure brune.

*

**

Il se tenait devant la bourse de commerce, bâtisse ornementée face au square, où se faisaient et se défaisaient des fortunes, les marchands misant sur les cargaisons qui devaient arriver. Il était grand et maigre. Le visage abrité par la capuche était émacié par les privations. Un mendiant sans orgueil et

sans grande réussite. La sébile de plastique ébréchée était vide dans sa main. Les sandales étaient éraflées et une lanière brisée avait été reprise. Sa voix était un murmure monotone.

— La charité, mes frères, n'oubliez pas les pauvres.

Rares étaient ceux qui le regardaient, plus rares encore ceux qui s'attardaient et aucun ne jetait d'argent dans la sébile. Un gros marchand aux mains couvertes de bagues, le visage luisant de bonne chair, éclata de rire en jetant une pièce à une catin.

— Voilà pour ton sourire, Mayelle. Aujourd'hui, j'ai fait un gros bénéfice. Qui sait ce qu'apportera demain ?

— Merci, monseigneur. (La pièce fut habilement glissée dans une fente de vêtement qui révéla un aperçu de galbe.) Si un sourire mérite autant, que produirait un baiser ?

— Ne me tente pas, mon petit. Je n'ai pas le temps.

On peut faire une fortune dans le temps que nous perdons à parler.

— Mon frère, dit le moine, n'oubliez pas les pauvres.

— Ça c'est votre boulot, fit l'homme rondouillard d'une voix indifférente. Moi, je suis trop occupé pour ça.

Frère Saïre n'émit aucun commentaire, n'éprouva aucune colère devant ce cynisme. Il eût alors frôlé le péché d'orgueil et eût réfuté ce qu'il était et ce qu'il représentait. Prêter attention à ses sentiments et à l'orgueil n'avait pas cours dans l'Église de la Fraternité Universelle. Chaque moine rejetait tout cela lorsqu'il endossait la bure, prenait la sébile de plastique et acceptait les privations qui seraient son lot quotidien.

Une vie rude, mais ceux qui entraient dans la Fraternité n'attendaient rien d'autre. Mendier, aider ceux qui en avaient besoin, toujours reconforter. Suivre la foi de l'Église, distribuer l'enseignement qui seul mettrait fin à toute blessure, toute douleur et tout désespoir. Nui n'est une île. Tous appartiennent au corpus humanitatis. L'angoisse de l'un est le tourment de tous. Si tous les hommes pouvaient être amenés à accepter cette vérité fondamentale : *Je vais en ce lieu par la grâce de Dieu*, le Millénium adviendrait.

— Par charité, mon frère, n'oubliez pas les pauvres.

Dumarest s'arrêta devant le moine et dit :

— Mon frère, j'ai besoin de ton aide.

— Es-tu dans la détresse ?

— Non.

Dumarest plaça quelques pièces dans la sébile. Il était généreux, mais tous deux savaient qu'il ne s'agissait pas d'un pot-de-vin déguisé.

— Il est des lieux où l'on peut trouver des réponses.

Des tavernes, des échoppes, des agences, l'astroport lui-même, les annales, le complexe qui vendait des heures d'ordinateur, des hommes qui faisaient uniquement commerce de cela. Mais chaque question laisserait une trace, éveillerait la curiosité, centrerait sur lui une attention indue.

— Il est un jeune homme, dit Dumarest. Un gamin. Léon Hervey. Je me demandais si vous en aviez entendu parler.

— Appartient-il à l'Église ?

— Je l'ignore. Peut-être.

— Un fidèle occasionnel ?

C'était possible. Il était en fuite et il se pouvait que l'Église l'eût réconforté. Comme tous ceux qui se soumettaient à la lumière bienfaisante, hypnotisés, leur âme soumise à une pénitence subjective. Nombreux étaient ceux qui faisaient la queue pour s'y abriter en échange d'une hostie nourrissante qui, en contrepartie, les empêchait de tuer. Raison pour laquelle Dumarest ne l'avait jamais prise.

— Léon est un fugueur. Il a pu faire appel à votre aide.

— Un gamin entre tous, comment le connaissons-nous ?

— Tu le sais, mon frère. Nous savons tous deux de quelle manière.

Grâce à l'hyper-radio incorporée dans chaque lampe de bénédiction. Les moines étaient partout, tolérés et protégés par des personnes en hauts lieux, en contact permanent avec le grand séminaire d'Espoir. Un parent désespéré avait pu chercher leur aide ou confier son cœur à des oreilles attentives. L'espoir était ténu, mais il fallait s'y attacher.

Dumarest ne fut pas déçu lorsque, au bout d'un instant, le moine hocha la tête.

— Il ne nous a pas été demandé de chercher quelqu'un de ce nom. D'où est-il originaire ?

— De Ternov. Tu connais ?

— Quel nom bizarre... Non, je n'ai pas connaissance d'un tel monde. Il se peut, bien entendu, qu'il ait menti. As-tu pris cette possibilité en considération ?

— Oui.

— Et tu t'appelles comment ?

Dumarest lui donna son nom et ajouta :

— Je ne suis pas inconnu de l'Église. Si frère Jérôme était encore en vie, il se porterait garant de moi, mais tu peux vérifier dans les dossiers.

— C'est inutile. (Le regard du moine était direct.) Comme tu l'as dit, nous te connaissons. Si je pouvais t'aider, je le ferais, mais cela ne semble pas possible. Toutefois, il est un détail que tu devrais peut-être connaître. Le cyber Hsi est arrivé sur Mercutum.

CHAPITRE IV

Le directeur Loh Nordkyn était troublé. Ses rapports avaient toujours été remis en temps voulu, l'avancement des travaux n'avait pris aucun retard et les autorités qui présidaient le Zur-Sekulich n'avaient aucune raison d'insatisfaction. Pourtant, elles venaient d'envoyer un cyber sur Mercatum.

Il était logé dans un appartement en haut du bâtiment de la Compagnie. Des fenêtres, on avait une belle vue sur la ville et l'astroport, vue qui ne signifiait rien pour Hsi, qui était assis à son bureau et étudiait la masse de données fournies par les assistants du directeur.

Il était grand, maigre et portait la même robe que les moines de la Fraternité Universelle, mais là s'arrêtait la similarité. Il ne s'agissait pas de bure grossière, mais d'un tissu écarlate finement tissé et le Sceau du Cyclan resplendissait sur sa poitrine. Il avait le crâne rasé, ce qui accentuait l'apparence cadavérique que lui donnaient ses yeux enfoncés dans leur orbite et la peau tendue sur les os. Une machine vivante de chair, d'os et de sang, ayant subi dès le plus jeune âge une éradication de toutes ses capacités d'émotion, son seul plaisir demeurant celui des réalisations intellectuelles.

C'était une créature froide et logique qui, à partir de quelques faits, pouvait déduire une suite logique d'événements culminant en une prédiction inéluctable.

Il leva les yeux lorsque la porte s'ouvrit et se carra dans son fauteuil, le regard attentif.

— Directeur Nordkyn. (L'inclination de tête était une pure formalité.) Il est tard. Je ne vous attendais pas avant demain.

— Simple curiosité, admit le directeur. Je serai franc, je ne comprends pas pourquoi la Compagnie a voulu faire appel aux services du Cyclan. Nous avons nos propres ordinateurs et l'avance des travaux est conforme.

— Pour l'instant.

Une tendance contraire ? (Nordkyn fronça les sourcils.) J'ai élaboré une série complète d'analogues et n'ai rien trouvé qui puisse poser de problème sérieux.

— Et peut-être n'en surviendra-t-il aucun.

Hsi toucha les feuilles devant lui, les liasses de données, d'incidents, de rapports, le tout comprimé en langage symbolique.

— Je note toutefois que votre avance par homme/heure a chuté.

— Une veine de roche adamantine a ralenti notre avance, répondit rapidement Nordkyn. Cela était prévu et, maintenant que nous l'avons pénétrée, le temps perdu sera rattrapé.

— Les accidents de travail me semblent nombreux.

— Cela est dû à la main-d'œuvre peu qualifiée. Vous savez que notre marge est réduite. De toute façon, les hommes ne coûtent pas cher.

Il ajouta, l'air incrédule :

— Assurément, le Zur-Sekulich ne s'inquiète pas de la disparition de quelques vagabonds ?

— Non.

— Avec tout le respect qui vous est dû, je ne puis donc voir ce que vous pourriez faire de mieux.

— Vous doutez de l'efficacité du Cyclan ?

La voix de Hsi était monotone, dépourvue de tout facteur irritant dans ses modulations, mais Nordkyn ne tarda pas à réagir.

— Non ! Bien sûr que non !

— Mais vous ne parvenez pas à discerner ce que mes conseils peuvent apporter. (Hsi toucha de nouveau les feuilles et en choisit une.) Je vais vous donner un exemple. Du fait de l'augmentation du prix des aliments de base, la valeur nutritive de la nourriture servie à la cantine a baissé de quinze pour cent durant les huit dernières semaines. Il en est résulté une perte d'énergie physique, d'où une

chute de la productivité des ouvriers. Mais il y a plus grave. Si cela continue, le nombre d'accidents et de décès va s'accroître. Ainsi que celui des maladies. Si vous ne procédez à aucun changement, je prédis que dans deux mois vous aurez trois jours et demi de retard sur votre programme. La probabilité est de l'ordre de 89,6 pour 100.

— Je vois, fit Nordkyn, songeur. Dans ce cas, vous suggérez...

— Je ne suggère rien. Je ne donne aucun ordre et n'exige aucun changement. Je vous dis simplement quel sera l'aboutissement le plus probable d'une série d'événements. Les mesures que vous prendrez ne dépendent que de vous.

Et s'il échouait, sa carrière serait terminée. Nordkyn n'avait pas besoin qu'on lui fasse de dessin. Le Zur-Sekulich n'avait pas le temps de subir d'échecs.

— Je vais ordonner immédiatement que l'on améliore la nourriture. Le coût en sera élevé, mais je me débrouillerai. (Il hésita et ajouta) : Autre chose ?

— Pas pour l'instant.

— Je vous laisse donc, Cyber Hsi.

Il sortit en transpirant, heureux de quitter l'appartement.

Hsi se replongea dans ses papiers. Les choses allaient comme prévu. Le directeur était un imbécile qui ne s'inquiétait que de son travail immédiat. Le Zur-Sekulich ne valait guère mieux et ne songeait qu'aux bénéfices à court terme, à la richesse du métal récupéré, aux subsides obtenus des autorités de Mereatum.

Par la suite, il rendrait visite au Conseil de Mereatum, entrerait en contact avec les autorités les plus influentes, sèmerait l'insatisfaction dans l'esprit des plus gros propriétaires, qui possédaient actuellement les transports aériens et maritimes.

Face à la ruine, ils coopéreraient, formant une cabale prête à prendre le pouvoir en s'appuyant sur le Cyclan. Une fois en place, il serait possible d'introduire parmi eux des instruments du Cyclan, des chefs qui avaient besoin d'être guidés.

Et une planète supplémentaire tomberait sous la domination de l'organisation à laquelle il appartenait.

La puissance cachée du Cyclan s'étendait déjà d'un bout à l'autre de la galaxie, des mondes secrètement manipulés par les cybers résidents qui n'étaient tous que des extensions de l'Intelligence Centrale, tous travaillant à une fin unique : la domination totale et absolue de toute l'humanité et en tout lieu.

Hsi tourna une page, la parcourut, son cerveau absorbant, jugeant, collationnant les informations. Une masse de détails banals dont chacun pouvait s'insérer dans une série conduisant à des événements plus importants.

— Maître ! (Son acolyte entra dans la pièce à l'appel d'une cloche.) À vos ordres !

— Contacte le chef Nyther au tunnel. Il a fait un rapport sur une bande de voleurs capturée. L'un d'eux a été tué par un poignard. Découvre qui a fait ça.

L'ordre fut exécuté en quelques instants.

— Maître, l'homme en question était Earl Dumarest. Il...

— Dumarest !

Hsi se leva et entra dans sa chambre privée. Elle était dotée d'un luxe inhabituel, notamment d'une couche couverte de soie dont le matelas était semblable à un nuage.

— Isolation complète. Je ne dois être dérangé sous aucun prétexte.

La porte se referma derrière lui et il toucha le bracelet qui lui enserrait le poignet gauche. Il en sortit un champ invisible qui s'assurait qu'aucun œil ni oreille électronique ne pût se fixer sur son

voisinage. Une précaution, rien de plus, car il eût fallu un génie de l'électronique pour percer le talent qu'il possédait.

Il se détendit sur le lit, ferma les yeux et se concentra sur les formules Samatchazi. Petit à petit, il perdit toute perception sensorielle, tous ses sens furent dissous. S'il avait ouvert les yeux, il eût été aveugle. Enfermé dans son crâne, son cerveau cessait d'être excité par les stimuli extérieurs. Il n'était plus qu'un objet à l'intellect sans contrainte. Ce n'était qu'alors que les éléments Homochon qui lui avaient été greffés devenaient actifs.

Le rapport était établi. Hsi devenait véritablement vivant. C'était une expérience différente pour chaque cyber. Lui avait l'impression de dériver dans une infinité de bulles scintillantes qui explosaient pour l'arroser d'un rayonnement incroyable. Des sphères qui se touchaient pour se combiner, se séparer, diverger, se retrouver suivant un schéma toujours changeant. Et il faisait partie intégrante de ce complexe, baignait dans ce rayonnement et, ce faisant, en devenait à la fois le tout et la partie.

Les sphères qui miroitaient sans fin formèrent un dessin mouvant au cœur duquel reposait le quartier général du Cyclan.

L'Intelligence Centrale le toucha, absorba ses informations comme une éponge boit l'eau d'une flaque. Une communication mentale d'une rapidité incroyable.

— *Dumarest ?*

Acquiescement.

— *Probabilité d'erreur ? Très peu de chance qu'il se trouve sur Mercatum. Base de cette supposition ?*

Explication.

— *Probabilité très élevée. Le facteur variable des mouvements aléatoires annule les prédictions précédentes. Prenez toutes mesures pour vous assurer que Dumarest soit appréhendé. Priorité absolue. Il est d'une urgence extrême qu'il ne puisse s'échapper. Toutes mesures de protection à employer à tout moment.*

Compris.

— *Un aboutissement positif entraînera un avancement. Toutes les instructions préalables sont annulées. Trouvez et capturez Dumarest.*

Le reste n'était qu'intoxication mentale. Il fallait un certain temps pour que les éléments Homochon retombent dans le sommeil. La machinerie physique commença à se réaligner sur l'affinité mentale, mais l'esprit était assailli par des impacts incontrôlables. Hsi flottait dans un vide d'ébène, abordait des souvenirs étrangers et des situations inconnues... des fragments de débordement d'autres esprits, rebuts de l'intelligence commune. Remous du formidable complexe cybernétique qui constituait le cœur du Cyclan.

Un jour, il en serait partie intégrante. Son corps s'affaiblirait, mais son esprit demeurerait actif. On prendrait alors son cerveau qui serait immergé dans une cuve nutritive et raccordé en série au réseau d'encéphales innombrables qui formaient l'Intelligence Centrale.

Là, il travaillerait à résoudre tous les problèmes de l'univers. Telle était la conception que se faisait chaque cyber du paradis ultime. S'il trouvait et capturait Dumarest, son but serait atteint.

Léon s'agita, en sueur.

— Earl ! Ça fait mal !

— Plus longtemps.

Le baume était une pâte collante qui disparaissait dans la peau sous les doigts de Dumarest. Un composé engourdissant qui sentait la poix et contenait du jus de diverses herbes. Un analgésique destiné à apaiser la douleur des égratignures et diminuer la souffrance taraudante de la côte fracturée.

— Ne bouge plus.

— Earl ?

— Ne bouge pas... sinon tu casseras l'aiguille.

Un pistolet hypodermique eût été plus efficace en injectant avec force sa charge à travers la peau et la chair, mais il lui fallait se contenter de la seringue. Dumarest posa les mains sur le flanc du gamin, palpa les bords de la côte fracturée, écouta la soudaine aspiration, le cri péniblement réprimé. Il réduisit rapidement la fracture, leva la seringue et enfonça l'aiguille. Léon se convulsa lorsque la pointe toucha l'os.

— Ne bouge pas, merde !

Des paroles dures, mais qui produisirent leur effet. L'orgueil maintint le gosse immobile tandis que Dumarest injectait le produit riche en hormone dans la région qui entourait la côte brisée. Il allait la tenir, la ressouder et favoriser sa guérison rapide. Cela fait, Dumarest jeta la seringue vide et rebanda le torse mince.

— Tu ne bougeras pas pendant trois jours, dit-il platement. Tu resteras allongé, tu mangeras et tu dormiras, c'est tout. Compris ?

Léon leva une main et essuya la transpiration qu'il avait sur les yeux. À la lumière chiche de l'ampoule unique, il paraissait sinistrement pâle.

— Et toi ?

— T'occupe... c'est de toi qu'on parle. Cette côte ne guérira jamais toute seule. Essaie de faire le héros et tu te lacéreras un poumon et tu mourras ou tu finiras à l'hôpital.

Dumarest prit le troisième ingrédient que lui avait donné Bic Wan. Une gousse ratatinée qui émettrait ses spores lorsqu'il l'écraserait. Une pulvérisation narcotique qui le conduirait au sommeil et, espérait-il, lui délierait la langue.

— Earl, on va voyager ensemble, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

Le mensonge était vague. Quand il repartirait, Dumarest avait bien l'intention d'être seul. Il traversa la chambre et alla regarder par la fenêtre. La ruelle était plongée dans l'obscurité, des rayons vagabonds de lumière touchaient les murs, les volets d'une fenêtre, une poubelle. De l'autre bout du corridor retentit un bruit de toux : Chell Arlept qui attendait la panacée du sommeil. Avec un peu d'argent, il aurait pu guérir, on lui aurait fait pousser des poumons neufs, mais il était totalement démuné.

— Earl ?

— Ta planète natale, dit lentement Dumarest. Qu'est-ce qui t'a fait dire que c'est Ternov ?

— Mais c'est la vérité.

— Tu sais comment y retourner ?

— Je ne veux pas y retourner. (Léon se redressa sur le lit.) Je ne veux plus la revoir. Je suis arrivé à la quitter et je ne veux pas y rentrer.

— Dis-moi. Possède-t-elle une grosse lune argentée ? Le ciel est-il bleu le jour et éclairé par de rares étoiles la nuit ?

— Oui, elle a une lune. Et le ciel est bien bleu. Les étoiles sont également peu nombreuses, mais c'est parce qu'elle est située loin du Centre. Comme ici. Pourquoi, Earl ? Pourquoi cet intérêt ?

— Rallonge-toi. Mets-toi à l'aise. Ferme les yeux, voilà. Maintenant, respire profondément, très bien.

Il prit la gousse et l'écrasa, souffla la fine poussière dans la bouche du gamin et vit les spores minuscules entrer dans les narines et se faire absorber par les membranes internes.

En quelques secondes, Léon fut endormi.

— Léon, écoute-moi. (Dumarest se mit à genoux à côté du lit étroit.) Réponds-moi honnêtement : as-tu jamais entendu parler du Cyclan ?

— Non.

— Quelqu'un t'a-t-il demandé de me parler, de mentionner Ternov ?

— Non.

— Ce monde existe-t-il ou bien as-tu inventé ce nom parce que tu avais peur de quelque chose ?

— Ternov, murmura le gamin. Non ! Je ne veux pas !

— Du calme ! (Il s'apaisa sous la main de Dumarest.) Qu'est-ce qui t'a fait t'enfuir ?

— Je... ils... non ! Non, je ne veux pas !

— Tu ne veux pas quoi ? Réponds-moi, Léon : quoi ?

Le jeune homme remua sur le lit. La sueur brilla sur son visage et sa voix se fit plus grave, adoptant un rythme de tambour.

— De terreur, ils s'enfuirent, pour trouver des lieux nouveaux où expier leurs péchés. Ce n'est que lavée que la race de l'Homme pourra être réunie.

La profession de foi du Peuple Originel. Dumarest se leva et baissa fixement les yeux sur le lit et la silhouette allongée. Un gamin, trop jeune pour savoir ce qu'il disait, à moins que ce ne fût quelqu'un qui avait été formé dans cette éventualité. La drogue qu'il avait utilisée était primitive : le premier biotechnicien venu aurait pu créer un conditionnement contre celle-ci, enseigner au jeune homme des réponses intrigantes aux questions prévues.

Les informations données seraient alors sans valeur, et il était déjà convaincu que Léon avait menti.

On frappa à la porte et il fit volte-face lorsque celle-ci s'ouvrit.

— Qu'est-ce...

La femme était d'âge moyen, peu élégante, le visage ridé, embelli uniquement par la luminosité de ses yeux. Écarquillés en ce moment où elle fixait le visage de Dumarest et l'éclat du poignard qu'il tenait à la main.

Il parla avant qu'elle eût pu hurler.

— Que voulez-vous ?

— Le gamin... j'ai entendu dire qu'il était malade. Je me suis demandé si je ne pouvais pas faire quelque chose pour lui.

— Vous êtes infirmière ?

Dumarest rengaina son arme.

— Oui, d'une certaine manière. Je travaille à l'hôpital et j'essaie de porter assistance à autrui durant mes loisirs. Chell Arlept, vous le connaissez ?

— Le mourant ? Oui.

— Je lui rends visite, de temps à autre. Je ne peux pas faire grand-chose, mais je peux quand

même l'aider à dormir. Je me demandais...

— Ce que je faisais avec un poignard à la main ? (Dumarest sourit, très à l'aise). Vous m'avez surpris, c'est tout.

— Et le petit jeune homme ?

— Il a été soigné, rassurez-vous. Il ne lui faut plus que du repos. Peut-être pourriez-vous venir demain ?

— Je ne suis pas pressée.

Elle se dirigea vers le lit et repoussa doucement les cheveux qui étaient tombés sur le visage blême.

— Je peux rester un moment à son chevet. Je suis sûre que vous avez d'autres choses à faire, ajouta-t-elle d'une voix entendue.

Descendre donner de l'argent à l'hôtesse pour l'hébergement de Léon et en laisser aussi pour celui-ci quand il se réveillerait. Le prix d'un passage en Bas. Dumarest ne pouvait se laisser en rade.

*

**

Il y avait un problème à l'astroport. Dumarest le sentit en approchant du portail et ralentit en étudiant les hommes qui se tenaient autour de lui. Ils étaient trop nombreux et beaucoup n'avaient manifestement rien à faire. Des hommes rudes au visage impavide qui n'avaient pas besoin d'uniformes pour révéler leur profession : des gardes et des inspecteurs, aux aguets, sur le qui-vive.

Ils se tenaient dans la pénombre, bougeant à peine, raidis par la patience qui faisait partie de leur métier. Deux d'entre eux s'avancèrent lorsqu'un individu approcha du portail. Un personnage de haute taille vêtu de gris, le tissu froissé, le pas hésitant.

— Vous, là !

L'un des gardes fourra une lampe-torche sous le visage rougi et surpris.

— Votre nom ?

— Connors. Pourquoi ?

— Contentez-vous de répondre. Vous venez du chantier ?

— Dites donc, de quoi s'agit-il ?

— Répondez. Rawf ?

— Possible, dit son compagnon. Il correspond assez à la description. Monsieur, vous feriez mieux de nous accompagner.

— Moi ? Pour quoi faire ? Vous rêvez ?

— Comme vous voudrez, fit le premier. Vous faites le dur, on va vous traiter en dur. Rawf !

La matraque émit un bruit sourd en s'abattant sur la tempe du malheureux qui s'écroula mollement.

Dumarest changea prudemment de direction. L'astroport était bouclé, un cyber venait d'arriver... Il sentit les mâchoires du piège qui se refermaient. Les hôpitaux ne tarderaient pas à être vérifiés, ainsi que les médecins ; il ne faudrait pas longtemps à la créature du Cyclan pour relier certains incidents isolés. Puis il extrapolerait et prédirait précisément à quel endroit il se trouvait. Et, sur Mercatum, rares étaient les endroits où l'on pouvait se cacher. La ville, le chantier, la région derrière les montagnes qui ne pouvait être atteinte à pied. Même les Hyeads ne pouvaient vivre sans provision entre les montagnes et la mer. Et toute tentative de location d'un moyen de locomotion laisserait une trace.

L'astroport... Il devait se concentrer dessus et sur le premier vaisseau en partance. Mais c'était déjà trop tard.

— Homme Dumarest !

La voix provenait de l'obscurité, d'une petite silhouette qui formait une tache plus sombre dans les ténèbres. Une forme rabougrie, dotée de cornes, et qui tendit la main pour recevoir des sucreries.

— Un mot, Homme Dumarest. Un être écarlate a atterri. Vous aviez promis une récompense importante.

À une créature près du chantier. Une nouvelle preuve des capacités télépathiques rudimentaires que Dumarest avait soupçonnées chez les Hyeads.

— Vous m'avertissez bien tard, dit-il doucement. Mais vous aurez une récompense. Pouvez-vous m'aider davantage ?

— Comment, Homme Dumarest ?

— Je veux pénétrer dans l'astroport sans être vu. Est-ce possible ?

— Grâce à nous, non.

— Et par d'autres gens ?

— C'est possible. Celui qui s'appelle Kiasong pourrait vous aider. Vous le trouverez...

— Merci. Je sais où le trouver.

Ayantel était en train de fermer boutique lorsqu'il arriva. Elle ne dit rien lorsque Dumarest lui prit des mains les lourds volets et le regarda les mettre en place. L'intérieur de l'échoppe était très chaud, l'air parfumé d'épices et de viandes rôties. Une lampe unique projetait un cône de lumière sur le comptoir et les appareils de cuisson, les ombres se tapissant dans les coins. Le Hyead était occupé à nettoyer, frottait les broches, rangeait la nourriture cuite et empilait le reste dans des récipients remplis de liquide miroitant.

— Je suis heureuse que vous soyez venu, dit-elle lorsque l'échoppe fut bouclée. Vous connaissez mon nom ; quel est le vôtre ?

Il le lui dit en surveillant son regard. Si elle le reconnut, elle ne le manifesta nullement.

— Earl ! fit-elle, méditative. Earl Dumarest. Ça me plaît, ça sonne bien. Je suis heureuse que vous n'ayez pas menti.

— L'auriez-vous su ?

— Je savais que vous viendriez. (Sa main se leva et elle indiqua le Hyead). Kiasong me l'a dit. Ne me demandez pas comment il l'a appris... J'ai parfois l'impression qu'ils captent des voix dans le vent. Il a dit que vous aviez besoin d'aide. Est-ce exact ?

— Oui. Je...

— Plus tard. (Elle se tourna.) Kiasong, ce sera tout pour aujourd'hui. Emporte ce qui reste de cuit et donnes-en la moitié au moine. Tu as la clé ?

— Oui, Femme Ayantel.

— Alors, vas-y.

— Attends. (Dumarest tendit une pièce à la créature.) Pour acheter des sucreries... et ton silence.

— Cela est compris, Homme Dumarest.

— Bizarre, dit-elle comme Kiasong s'éloignait. Ils rôdent comme des spectres, travaillent pour une bouchée de pain et parfois ils me donnent l'impression de n'être qu'une sauvage ignorante. Pourquoi cela, Earl ?

— Deux cultures différentes, Ayantel. Des valeurs différentes. En ce qui nous concerne, ils n'ont aucune ambition. Ils vivent pour l'instant présent... à moins que ce ne soit dans le passé. Ou alors ils ne considèrent cette vie que comme une simple étape.

— Peut-être ont-ils simplement du bon sens. Nous devons tous mourir, alors pourquoi lutter contre l'inévitable ? Pourquoi s'épuiser à essayer d'être riche alors que ce sont les vers qui finiront

par être les vainqueurs.

— Vous êtes philosophe.

— Non, simplement une femme qui réfléchit un peu trop, de temps en temps.

— Et généreuse.

— Parce que je donne à Kiasong quelques rogatons et un endroit où dormir ? Non, j'ai l'esprit pratique. La nourriture est destinée à pourrir et s'il dort ici j'ai un gardien bon marché. (Elle haussa les épaules.) Au diable tout cela. Parlons de vous. Vous avez besoin d'aide... Des ennuis ?

— Oui.

— C'est bien l'impression que j'avais. Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez tué quelqu'un ?

— Un voleur nommé Brad. J'ignore son patronyme, mais il a des amis.

— Brad. (Elle fronça les sourcils.) Vous étiez obligé de le tuer ?

— Il avait un pistolet. C'était lui ou moi.

— Un pistolet ? Muld Evron arme ses hommes. Brad, répéta-t-elle. Taille moyenne, cheveux noirs, une balafre sur la joue ? Il travaille avec un rat nommé Elvach ? (Elle pinça les lèvres lorsqu'il hocha la tête.) C'est l'un des gars d'Evron. Vous avez été bien avisé de tirer votre épingle du jeu. Vous le seriez encore plus en filant de la planète avant qu'ils ne vous attrapent. C'est cela que vous voulez faire ?

Dumarest hocha encore la tête et la laissa réfléchir.

— Je peux payer. Si vous pouvez arranger ça, je peux payer.

— C'est une bonne chose. Mais il faudra du temps. En attendant, vous avez intérêt à rester hors de vue. Vous avez un endroit où loger ?

— Je peux en trouver un.

— Et tomber sur l'un des rapaces à Evron ? Non, Earl, j'ai une meilleure idée. Vous pouvez rester chez moi.

Elle s'avança vers lui, les yeux brillants, la lumière miroitant sur ses cheveux. Sa chair avec un capiteux parfum d'épice et de féminité. Elle leva les bras jusqu'à ses épaules, consciente du mouvement de ses seins, de la tentation qu'ils représentaient.

— Des objections ?

— Non. Aucune objection.

CHAPITRE V

La chambre était petite, intime, chaude, pleine de babioles et de tapis et tissus divers : un animal empaillé aux yeux vitreux, un bouquet de fleurs fanées, une petite boîte qui chantait quand on l'ouvrait. Le lit était une oasis à volants de confort hédoniste, les oreillers bordés de dentelle, les draps parfumés de fragrances florales. Une idole branlait du chef au-dessus d'un plumet d'encens, une horloge dorée égrenait les heures.

Dumarest s'étira en se rappelant la nuit qu'il venait de passer, la chaleur exigeante de la femme, l'intensité presque sauvage de son étreinte. Le produit d'un besoin et non de l'affection, bien qu'il soupçonnât que l'affection pourrait suivre et se transformer en amour. De sa part à elle, pas de la sienne. Il ne pouvait se laisser entraver.

— Earl, déjà réveillé ?

Elle sortit de la salle de bains en souriant, radieuse. Le mince tissu de la robe qu'elle portait ne dissimulait rien de la courbe de ses hanches et de ses cuisses, du mouvement fluide de ses seins. Elle se pencha et l'embrassa, ses lèvres s'attardèrent et il sentit son propre corps réagir à cette proximité. Une faim aussi pressante que celle de la femme, un besoin aussi intense.

Plus tard, allongés côte à côte, ils bavardèrent.

— Tu es gentil, dit-elle. Gentil. Un tas de types s'imaginent qu'ils doivent être brutaux. Je crois qu'ils ont besoin de prouver quelque chose, mais pas toi. (Le bout de son doigt suivit le tracé des cicatrices sur sa poitrine.) Poignards ?

— Oui.

— Sur le ring ? (Elle n'attendit pas qu'il eût hoché la tête.) Un lutteur. C'est bien ce que je pensais. Tu en as l'apparence, la démarche. Pourquoi les hommes font-ils ça, Earl ? Pour s'exciter ? Pour l'argent. Ils viennent donner des coups de couteau à quelqu'un au risque de se faire taillader la peau, de se faire mutiler ou tuer. Et dans quel but ?

Pour exciter les sens blasés d'une foule d'hommes et de femmes assoiffés de sang et de souffrance, se vautrant dans le danger par procuration. Allongé parmi les oreillers parfumés, Dumarest les revoyait comme il le faisait si souvent. Un cercle de visages plus bestiaux qu'humains, penchés en avant sur les gradins de l'arène, se pressant contre le carré du ring, criant, hurlant, emplissant l'air d'une senteur d'animaux.

Et, comme toujours, cette peur qui se mêlait à l'odeur de sueur, d'huile et de sang. Une glissade, la moindre erreur, une simple hésitation et la mort arrivait sur une lame acérée.

— Pourquoi, Earl ? insista-t-elle. Pourquoi te bats-tu ?

— Pour gagner de l'argent.

— Rien que ça ? (Son doigt courut sur son corps nu, dérivant sur la peau tout en la caressant.) Un homme tel que toi peut en trouver autrement. Une femme riche qui a besoin d'un jouet, un richard qui veut un garde. Non ?

— Non.

— Pourquoi pas, Earl ? Tu ne veux pas vivre sur le dos d'une femme, exact ? Et garder quelqu'un, c'est recevoir des ordres. Je ne crois pas que cela te plaise, de recevoir des ordres, hein ? Mais si tu avais la chance d'être ton propre patron ? De posséder un commerce ?

Il répondit sèchement :

— Tel qu'une échoppe au marché ?

— On gagne bien sa vie.

— Très peu pour moi, merci.

— Vraiment ? Ça n'est pas assez bon pour toi ? (Sa voix se durcit légèrement.) L'échoppe et moi,

peut-être ? C'est ça, Earl ?

— Tu crois cela ?

— Détrompe-moi, alors. Dis-moi ce que tu penses !

— Une échoppe et toute une vie à vendre des plats succulents, dit-il lugubrement. La même chose, sans cesse... peux-tu imaginer ce que cela représente pour un voyageur ? J'ai connu des gens qui mangeaient des insectes pour rester en vie, de l'herbe, de la vase, de la fiente d'oiseaux. Et une femme comme toi... tu serais un don du ciel pour n'importe quel homme sous n'importe quel soleil.

— Mais pas pour toi, Earl. (Elle tendit la main et posa les doigts sur ses lèvres.) Ne discute pas, je le sais, il faut que tu continues de voyager, de passer d'un monde à l'autre, dérivant toujours, sans jamais t'établir. Pourquoi, Earl ? Qu'est-ce qui te conduit à faire ça ?

— Je cherche quelque chose. Une planète qui s'appelle la Terre.

— La Terre ?

Il entendit son inspiration sèche, sentit la note d'incrédulité lorsqu'elle reprit :

— Tu dois plaisanter. Aucun monde n'a un tel nom.

— Il en existe un.

— Mais... la Terre ?

— C'est un monde ancien, dit-il, le regard fixé sur le plafond et ses fissures. Sa surface est couverte de cicatrices et déchirée par des guerres antiques. Une grosse lune est accrochée au ciel et les étoiles sont rares la nuit. C'est un endroit réel, malgré ce que dit la légende. Je le sais, car j'y suis né.

— Et tu veux y retourner ?

— Oui.

— Alors, pourquoi n'y arrives-tu pas ? Si tu l'as quitté, tu dois sûrement savoir où il se trouve.

— J'étais jeune. J'étais apeuré et affamé. Je me suis embarqué clandestinement à bord d'un vaisseau et j'ai eu plus de chance que je ne le méritais. Le capitaine aurait pu m'éjecter. Il a préféré me laisser travailler pour payer mon passage. Je suis resté avec lui jusqu'à sa mort, puis j'ai repris ma route.

D'un vaisseau à l'autre, un voyage après l'autre, chacun le conduisant plus près du Centre, où les étoiles étaient proches et les mondes habitables très nombreux. Jusqu'à ce que le nom même de la Terre eût été oublié et ses coordonnées effacées, inconnues.

Puis la quête, la recherche interminable, la chasse aux indices. La Terre existait, il le savait. Un jour, avec l'aide de la chance, il la retrouverait. Un jour.

— Earl.

Ses mains furent douces lorsqu'elles lui touchèrent le front, la joue. La caresse d'une mère à son enfant, apaisante, réconfortante.

— Ne te fais plus de soucis, chéri.

Elle pensait qu'il se trompait, qu'il était peut-être un peu dérangé ou qu'il suivait un rêve creux. Impression qu'il aimait à laisser.

— Quand vas-tu t'arranger pour que je puisse entrer dans l'astroport ?

— Après.

Elle s'étira à côté de lui. Ses muscles se bandèrent, arrondissant les contours de ses cuisses, gonflant sa poitrine et rétrécissant sa taille.

— Earl ?

L'idole branla du chef en souriant tandis que l'horloge continuait de tictaquer, tuant les heures au passage.

Le rendez-vous était prévu pour la nuit près des quais, dans une petite baraque pleine d'odeurs de poisson pourri, de saumure, de filets secs. Dumarest s'approcha avec prudence. La femme avait pu jouer franc-jeu, mais qu'en était-il de son contact ? Il inspecta les environs à deux reprises, puis, sûr de ne pas avoir été suivi, il passa sous la porte étroite. Il se jeta immédiatement de côté, les yeux écarquillés pour sonder les ténèbres.

— Tu es Dumarest ?

La voix provenait de l'autre côté, dure, faisant écho sous la charpente métallique. Dumarest répondit et une lumière apparut, pour baisser aussitôt. Une lampe à huile rance qui fumait et ajoutait une nouvelle odeur dans le local. Il put alors distinguer un homme maigre et de haute taille aux yeux étrécis et à la bouche relevée par une cicatrice en un ricanement perpétuel.

— Elmar Shem. Nous avons un ami commun, exact ?

— Peut-être.

— Tu es prudent, ça me plaît. Eh bien, si le prix est convenable, nous pourrions faire affaire. Que me proposes-tu pour pénétrer dans l'astroport ?

— Sans me faire voir ?

— C'est entendu. Combien ?

— Cinquante.

— Dommage, quelqu'un a voulu me faire perdre mon temps.

— Et cinquante encore quand nous nous séparerons.

Dumarest s'avança vers la lampe et la table sur laquelle elle était posée.

— Cent en tout. C'est bien payer un petit boulot facile.

Shem inspira bruyamment. Il portait un uniforme fané aux brandebourgs ternis. Un contrôleur de l'astroport qui avait une dette envers la femme et à qui, selon elle, on pouvait se fier. Dumarest n'en était pas aussi sûr.

— Eh bien ?

— C'est peu, se plaignit Shem. Ils ont vraiment bouclé l'astroport. Tout le monde et chaque vaisseau est fouillé. Dieu sait pourquoi on te recherche, mais ça doit être grave.

— Moi ? C'est moi qu'on cherche ?

— Tu corresponds au portrait. (Shem hésita.) On parle même de récompense pour qui te livrera.

— Offerte par qui ? Evron ?

— Eh bien...

— Tu mens, lança Dumarest. Et même si ce n'est pas le cas, je m'en fiche. Evron me cherche. Il pourrait surveiller le portail et je n'ai pas envie de me faire abattre quand je le franchirai. Bon, on fait affaire ou non ?

— Cent ?

— C'est ce que j'ai dit.

— Alors ça sera ça. (Shem sortit une bouteille, remplit deux verres et en tendit un à Dumarest.)

Nous buvons à notre accord ?

Dumarest leva le verre et le porta à ses lèvres closes en surveillant les yeux de Shem. Ceux-ci se levèrent, clignèrent, puis se baissèrent.

— Combien y a-t-il d'appareils sur le terrain ?

— Cinq... tu veux les caractéristiques ?

— Non. Il y en a d'autres d'attendus ?

— Deux devraient arriver à l'aube, trois autres avant la nuit. On a beaucoup à faire en ce moment.

Excellente nouvelle, si des vaisseaux devaient arriver et d'autres étaient prêts à partir. Les cargos transportaient des métaux affinés, d'autres vaisseaux devaient amener des ouvriers sous contrat à durée déterminée et d'autres encore avec des produits de première nécessité. Le chantier exigeait sans cesse des hommes et des pièces de remplacement, des explosifs, des outils... tout ce qu'il fallait aller chercher sur des mondes voisins.

Dumarest demanda :

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— Je suis responsable d'un groupe d'ouvriers. Je vais te procurer des bleus, tu te joindras à eux et tu entreras avec nous. Je me porterai garant de toi et je me débrouillerai pour qu'un gars tombe malade, afin que tu puisses le remplacer. Ça ne sera pas facile, mais c'est faisable si on calcule le bon moment. J'ai besoin de l'avance.

— J'ai vu le portail, dit nonchalamment Dumarest. Chaque individu est contrôlé. Comment vas-tu éviter cela ?

— Je t'ai dit qu'ils ont confiance en moi. Merde, mon vieux, tu veux que je t'aide ou non ?

— Je vais y réfléchir. On se revoit ici demain à la même heure ?

— Merde, non ! (Shem leva la voix.) Evron !

Dumarest renversa la lampe. Elle tomba sur un tas de filets et explosa, projetant des langues enflammées sur les fils huilés. Un trait de feu jaillit du toit, une détonation assourdie retentit en une toux méchante, des échardes volèrent en tous sens lorsque le plomb heurta la table. Shem lâcha un cri et tomba en arrière, victime d'une balle perdue. Dumarest s'accroupit, l'épaule contre un mur, l'encadrement pâle de la porte situé à sa gauche. Des filets en train de brûler s'élevait un épais nuage de fumée âcre.

— Muld ! Au feu ! On va griller !

— Ferme-la, surveille la porte et tire s'il essaie de s'échapper. (La voix était un ronronnement de bête sauvage.) Crell, Van, avancez en suivant les murs. Exécution !

Un piège parfaitement organisé. Seule sa prudence instinctive avait fait éviter à Dumarest les mâchoires qui s'étaient refermées. Mais il lui restait encore à s'en sortir.

Dumarest se tendit, appuyé contre les planches, et sentit quelque chose céder un peu. Il tendit la main et sentit un objet dur et rond. Un flotteur pour filet... Il le lança de l'autre côté de la baraque, se leva au même moment et projeta tout son poids contre la paroi au moment où il atterrissait.

Le bois se fendit, les clous cédèrent en grinçant et la fumée le suivit dans l'ouverture lorsqu'il plongea à travers celle-ci. Un objet lui déchira la joue au passage et un maillet de géant lui martela le talon gauche.

Il se releva et se mit à courir, se baissa lorsqu'une silhouette apparut devant lui, un bras levé le visant d'un lourd pistolet.

La main tranchée tomba sous son poignard, la silhouette tituba en hurlant, essayant de stopper le flot de sang qui jaillissait du moignon du poignet.

Dumarest se pencha, récupéra l'arme à terre, arracha de la crosse la main tranchée, leva le pistolet et referma le doigt sur la détente. Trois balles basses en éventail. Trois balles un peu plus haut. La deuxième fut suivie d'un cri et du bruit d'un corps qui tombe.

La voix furieuse d'Evron s'éleva :

— Reculez, espèces d'idiote ! Il est armé !

Dumarest se retourna. L'homme à la main tranchée était appuyé contre un canon d'amarrage, le visage horrible, une mare écarlate à ses pieds. Des hommes arrivaient au pas de course, des pêcheurs

venus sauver leurs filets, avec des gaffes et des crochets à la main. Pas le genre à faire preuve de délicatesse. Derrière la baraque, un sentier étroit conduisait à une butte où passait une route.

Dumarest se remit à courir, faillit tomber, reprit son équilibre au moment où des balles s'enfonçaient dans la terre à quelques centimètres de ses pieds. Il vida rapidement son pistolet dans la direction de la baraque en flammes et le jeta avant de repartir vers la route. Un fossé courait de l'autre côté et il plongea dedans pour se cacher parmi la végétation qui remplissait presque tout l'étroit boyau.

Au-dessus de lui s'éleva un bruit de pas de course et un souffle haletant.

— Le coup était bien monté, fit la voix amère. Crell est mort et Van a perdu une main. Shem...

— Au diable Shem ! (Le ronronnement était toujours aussi sauvage.) Il aurait dû s'y prendre différemment. Il a dû éveiller ses soupçons. Prends la chaloupe. Il ne doit pas être loin. Vite !

— Pour quoi faire ? (La troisième voix était cynique.) Il va retourner voir la femme. Nous n'avons qu'à arriver chez elle les premiers et l'attendre.

— La femme. (Evron gloussa.) Bien sûr, j'aurais dû y penser. Bien vu, Latush. On se retrouve là-bas et on fait la fête.

Ils étaient trois, tout près, perdus dans leur désir de luxure et de bestialité. Dans quelques instants, ils se seraient envolés. Dumarest pouvait attendre leur départ, aller tout seul jusqu'à l'astroport et se débrouiller pour tromper les surveillants.

Mais la femme avait été bonne avec lui. Il se leva et s'avança en silence, ombre parmi les ombres, aperçut les trois silhouettes qui se découpaient indistinctement sur le ciel ; Deux face à face et la troisième qui s'éloignait, certainement pour aller chercher la chaloupe. Il baissa la main et la releva pour poignarder un dos. Tandis que l'homme tombait, il bondit sur la route et plongea en avant, les mains raidies, telles des haches émoussées qui se levèrent et retombèrent.

Latush mourut le premier, les cervicales brisées, et s'affala les yeux vitreux. Evron eut plus de chance. Avec un instinct de rat, il se baissa, une main à la ceinture, et sa bouche s'ouvrit pour crier ou implorer.

Dumarest le frappa et l'os craqua sous le couperet. La main tendue quitta la ceinture. Il frappa de nouveau et le sang jaillit du nez réduit en bouillie.

— Pour l'amour de Dieu ! (Evron reculait, le bras cassé se balançant, l'autre levé en signe de prière.) Vous ne pouvez pas me tuer, mon vieux ! Non !

— Une fête, fit Dumarest d'une voix rauque. Amuse-toi bien, espèce de porc... mais en enfer !

La pointe des doigts s'enfonça dans le larynx, puis, comme Evron se pliait en deux, le tranchant s'abattit sur la nuque.

Comme un crapaud écrasé, l'homme s'affala mollement et mourut en vomissant du sang.

— Hé ! (Une voix à côté de la baraque qui finissait de se consumer.) Il y a un mort, ici. Bon Dieu, regardez-moi ce sang !

— Et là, un autre, tué d'une balle. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le meurtre, la violence et une mort soudaine. Une exécution sommaire et méritée. Une menace éliminée et un nouvel avantage pour lui. De l'argent et une chaloupe, toute la richesse qu'ils avaient sur eux et le véhicule garé à proximité. Voilà qui pouvait servir à Dumarest.

*

**

— Earl !

Ayantel le regardait fixement dans l'entrée avec une expression de profonde stupéfaction dans les yeux.

— Mon Dieu, mais tu es dans un de ces états !

Le sang avait séché en formant des traînées hideuses, auxquelles s'ajoutaient la terre et la boue qui maculaient ses vêtements et ses bottes ainsi que la crasse sur ses mains et ses cheveux entremêlés. Il aurait pu se laver dans la mer, mais cela lui aurait fait perdre du temps. Il avait préféré voler en altitude avec la chaloupe, puis avait atterri sur le toit de l'appartement. Il était descendu jusqu'à une fenêtre, puis au porche, le tout après avoir solidement amarré l'appareil.

— Laisse-moi entrer, dit-il rapidement.

— Tu es blessé ?

Elle avait parlé d'une voix tendue en refermant la porte derrière lui.

— Non, mais un bon bain ne me ferait pas de mal.

— Un bon bain et un bon verre, apparemment... Qu'est-ce qui s'est passé ? (Elle serra les dents en l'apprenant.) Shem, le salaud ! Il t'a trahi. Moi aussi. Earl, si Evron...

— Aucun danger.

— Mais...

— Evron est mort. Je l'ai largué dans la mer avec deux de ses acolytes.

Dumarest déposa le sac qu'il portait en bandoulière autour du cou.

— Ne t'inquiète pas, Ayantel. C'est inutile, désormais. Alors, où est ce verre ?

La boisson était agréable et il s'en délecta avant d'entrer tout habillé sous la douche. Il lava la terre et le sang collant à ses vêtements et à ses bottes. Puis il se déshabilla et prit un bain tandis que la femme séchait ses habits. À part l'éraflure sur son crâne, il était indemne. La balle qui avait heurté sa botte n'avait fait que percer le talon.

Une fois propre, il se sécha avec une serviette-éponge et rejoignit la femme pour se servir un nouveau verre.

— Shem t'a donc vendu, dit-elle. Je suis navrée, Earl. Je croyais pouvoir lui faire confiance.

— Est-ce que je te fais des reproches ?

— Non, mais tu en aurais le droit.

Elle tenait le poignard en équilibre et se rappelait les traces de sang qu'il avait portées.

— Combien d'hommes ?

— C'est important ?

— Je veux le savoir, Earl. (Sa main se serra autour du manche tandis qu'il lui racontait comment les choses s'étaient passées.) Tu as eu de la chance. Non, tu es malin. Tu as deviné qu'ils te piégeraient. Qu'est-ce qui t'a mis la puce à l'oreille ?

— Shem m'a offert à boire et n'a rien bu. La boisson était droguée. Et il ne pouvait détacher les yeux du toit. Quand je l'ai interrogé, il m'a donné les réponses qu'il ne fallait pas. Quant au reste, n'y pensons plus, c'est fini.

— Facile à dire, mais pas aussi facile à faire. Tu aurais pu te faire tuer. Une nuit de perdue, tout ça pour rien.

— Non, la reprit-il. Pas pour rien.

Le sac n'avait pas bougé de l'endroit où il l'avait laissé. Il l'ouvrit et révéla les portefeuilles, les bagues et les chronomètres à bracelet pesant : le butin dont il avait dépouillé les morts. Il le tria rapidement. Evron, comme presque tous ceux de sa race, aimait avoir sur lui de grosses liasses.

— Voilà pour toi. (Il lui tendit la plus grosse des liasses.) Je prendrai les bijoux... tu ne voudrais pas qu'on en trouve l'origine.

— Non. (Elle hocha la tête en fixant l'argent.) Non, Earl, je ne l'ai pas mérité. Je ne l'ai pas gagné.

— Tu te trompes complètement. Tu vas le mériter de toute façon. Est-ce que tu sais piloter une chaloupe ?

— Oui. Pourquoi ?

— J'en ai une sur le toit. Alors, écoute, voilà ce que je veux que tu fasses.

Elle fronça les sourcils tandis qu'il lui donnait des explications.

— Maintenant ?

— Maintenant.

Avant que l'alerte pût être donnée, que les autorités lancent une enquête. Et avant que le cyber, installé comme une maigre araignée rouge au milieu de sa toile, eût pu élaborer une prédiction pour que le Cyclan obtînt ce qu'il désirait par-dessus tout.

Le secret qui avait été volé dans l'un de ses laboratoires secrets. La séquence correcte suivant laquelle les quinze unités moléculaires devaient être rassemblées afin de créer le jumeau affin.

Kalin le lui avait retransmis, la fille aux cheveux de feu qu'Earl n'oublierait jamais. Brasque l'avait volé, avait détruit les dossiers et était mort pour ne pas le révéler. Quinze unités biomoléculaires, les dernières inversées pour déterminer les caractéristiques dominantes ou récessives.

Un symbiote artificiel qui, une fois injecté dans le sang, se nichait à la base du cortex et prenait le contrôle de l'ensemble des systèmes nerveux et sensoriels. Le cerveau qui contenait la moitié dominante s'emparait du corps de l'hôte. Le moindre mouvement, le moindre son, regard et goût, tout cela serait transmis. En fait, cela donnait à un vieillard le pouvoir de redevenir jeune dans un nouveau corps robuste. Un corps qu'il garderait jusqu'à ce qu'il fût détruit, ou que le sien mourût.

Ce qui permettrait au Cyclan de faire de la galaxie son jouet.

L'esprit d'un cyber résiderait dans le moindre dirigeant et la plus petite personne influente. Ils ne seraient plus que des marionnettes impuissantes obéissant aux ordres de leurs maîtres. Les esclaves de ceux qui portaient la robe écarlate.

Ils connaissaient ce secret et, avec le temps, finiraient par le découvrir. Mais le temps manquait, les combinaisons possibles s'élevaient à des millions et il fallait les essayer une à une. Même à la vitesse d'une par seconde, cela prendrait quatre mille ans.

Dumarest pouvait réduire ce délai à quelques heures. Une fois qu'ils l'auraient capturé, ils pourraient sonder son esprit, apprendre ce qu'il leur fallait et étendre leur domination comme une tache rouge parmi les étoiles.

— Earl ?

Dumarest cligna des yeux, conscient qu'il était tombé dans une demi-rêverie, en équilibre entre l'éveil et le sommeil. Il se leva et regarda la femme. Elle portait une robe simple, une fleur dans les cheveux et beaucoup trop de maquillage. Son parfum était entêtant.

— Est-ce bien ce que tu désirais, Earl ?

— Oui. (Il la prit par les épaules et plongea son regard dans ses yeux.) Ne commets pas d'erreur, ma petite. Ma vie est désormais entre tes mains. Tu sais ce que tu dois faire ?

— Oui.

— Parfait.

Il se tourna, prit la bouteille d'eau-de-vie et en répandit le contenu sur les cheveux, les épaules et la robe de la jeune femme.

— Alors, allons-y.

Il était tard et Dach Lang était fatigué. Il y avait cinq heures qu'il montait la garde. C'était maintenant son tour de faire sa ronde du périmètre intérieur de la clôture. Un long parcours inutile. Le haut du grillage était équipé d'alarmes. Si quiconque tentait de passer par-dessus, il serait paralysé et capturé. Pourtant, les ordres étaient clairs.

— Dach !

La silhouette qui approchait était emmitouflée, le visage dans l'ombre de la casquette, le col relevé très haut. Haw Falla craignait le froid.

— Une sale nuit, grommela-t-il. Et il reste encore plusieurs heures avant l'aube. C'est le genre de truc qui te fait rêver de ton lit.

— Tu es en retard.

— J'avais des trucs à faire. (Falla rejeta l'accusation d'un haussement d'épaules.) On a tous certains besoins.

Trop nombreux et trop fréquents en ce qui concernait Falla, mais c'était son problème. Dach jeta un coup d'œil à sa montre, prit une note sur son calepin qu'il fourra dans sa poche. Trois minutes de retard. Avec un peu de chance, ils pourraient rattraper ça, mais de toute façon il était couvert. Les ordres disaient une ronde à deux et ce serait une ronde à deux.

— Mettons-nous en route.

Il faisait de plus en plus froid. Le vent de la mer apportait des rafales de pluie, des étincelles se collait au grillage de la clôture, scintillant comme des gemmes minuscules sous l'éclat des projecteurs. Très esthétique, mais ni l'un ni l'autre n'étaient là pour l'apprécier. Ils gardaient le regard collé au soi, cherchant d'éventuels trous percés par des resquilleurs.

Leur tâche n'avait rien de facile. Les vaisseaux étaient trop proches et les hommes d'équipage très affairés formaient une file irrégulière de leurs appareils jusqu'au portail. Accoutumés à la liberté de l'espace, ils n'appréciaient pas ces nouvelles restrictions, ni les contrôles et les questions au portail. Il y avait eu du remue-ménage, deux ou trois bagarres, des crânes fracturés.

Mais au diable tout ça, Dach avait ses propres problèmes. Il rumina dessus tandis que Falla passait le premier. Sulen était maintenant grande et commençait à faire la rebelle. Mari ne l'aidait guère, avec ses habitudes dispendieuses. Une femme devrait s'occuper de sa fille, s'intéresser davantage à ce qu'elle faisait. Et voilà qu'elle dépensait un argent durement gagné à acheter des vêtements et des produits de maquillage qui la faisaient ressembler à une créature sorti d'un boxon. Quelle honte pour un homme honnête qui travaillait dur. Et il y avait des chances pour qu'elle soit sortie ou en galante compagnie s'il venait à rentrer chez lui.

— Dach ! (Falla s'arrêta en regardant le ciel.) Qu'est-ce qui... regarde, une chaloupe !

L'engin descendit en rase-mottes et toucha presque le haut de la clôture, puis obliqua vers le terrain et déclencha les alarmes du portail. Il en sortait un bruit de chant et un rire aigu de femme.

— L'idiote ! (Falla se mit à courir en agitant tes bras.) Hé, vous, là-haut ! Vous êtes folle, ou quoi ?

Démence ou saoule, c'était la seule explication raisonnable. Personne n'allait voler au-dessus d'un astroport, le risque était trop grand. Le déplacement d'air des vaisseaux qui décollaient et atterrissaient sans cesse était extrêmement dangereux pour les petits véhicules. Fait que connaissait Dumarest, et un risque qu'il avait couru en connaissance de cause.

Il était allongé au fond de la chaloupe, invisible du sol et rendu nerveux par les secousses produites par le pilotage inexpérimenté d'Ayantel. Celle-ci jouait bien son rôle. Un peu trop bien même. Ce ne fut qu'au prix d'un effort fabuleux qu'elle parvint à éviter de passer par-dessus bord.

— Attention !

— Je me débrouille, chuchota-t-elle. (Puis, à voix haute :) Hé, vous en bas ! Vous voulez boire un coup ? Vous voulez faire aussi la fête ? Si on faisait ça ensemble ?

— Folle, dit Dach. Complètement paf. Attention !

Il se baissa au moment où la chaloupe lui frôlait la tête pour aller disparaître derrière un vaisseau, avant de remonter immédiatement pour revenir vers eux et finir par atterrir brutalement.

— Ouah !

Ayantel s'éventa, puis prit une bouteille.

— Quelle manœuvre ! Tenez, les amis, servez-vous !

Une garce gâtée, produit d'un luxe décadent, à demi nue, puant l'alcool, en folle goguette. Elle devait être riche ou posséder des amis fortunés, car sur Mercatum les chaloupes étaient coûteuses, surtout les appareils particuliers.

Dach ralentit lorsque Falla lui saisit le bras.

— Tout doux. Ne la maltraite pas.

— Il faut la mettre au trou !

— Bien sûr, mais où ça nous mènera ?

Doué d'une ruse animale liée à son instinct de survie, Falla s'approcha de la chaloupe et de la femme qu'elle contenait.

— Voyons, madame, dit-il d'une voix apaisante. Vous ne devriez pas être ici. Il faut que je m'occupe de vous. Si vous voulez bien descendre de l'appareil...

— Allez vous faire voir !

— C'est pour votre propre sécurité. Je vais appeler des amis à vous qui vous ramèneront. Vous ne voudriez pas risquer votre jolie peau dans un tel endroit ?

— Attrapez !

Falla évita une bouteille lancée en direction de sa tête. Tandis qu'elle atterrissait avec un bruit de verre fracassé, la chaloupe redécolla.

— Salut, les gars... achetez-vous un verre à ma santé !

Une pluie de billets se déversa sur eux et atterrit au moment où la chaloupe franchissait la clôture. Trop haut pour qu'ils puissent l'arrêter, et tirer dessus ne pouvait que leur attirer des ennuis.

— Falla, elle...

— Prends l'argent, idiot ! (Falla manifestait son sens pratique.) On ne peut plus l'arrêter maintenant.

Nul ne pourrait l'arrêter. Dans quelques instants, elle atterrissait, se changerait et disparaîtrait dans la nuit. Ils avaient pris pour une catin la femme qui vendait de la viande au marché.

Dumarest se releva de l'endroit où il venait de sauter, derrière le vaisseau, pour que les gardes ne puissent le voir. Le sas de chargement était ouvert, un manœuvre considérait d'un œil intéressé les deux hommes en train de courir derrière l'argent dispersé.

— Vous partez quand ?

— Quoi ? (Il se retourna et découvrit Dumarest.) Pas avant midi.

— Il y en a qui doivent partir plus tôt ?

— Le *Hamanara* est chargé et paré à appareiller. Et il y a le *Golquin* à votre droite. Dites, vous avez vu la nana dans cette chaloupe ?

— Un sacré morceau.

— Ça, vous pouvez le dire. (Le manœuvre soupira, envieux.) Et riche, avec ça. Vous avez vu tout

le pognon qu'elle a balancé ? Merde, il y en a qui ont toutes les chances. Vous voulez partir ?

— Ça ou un emploi.

— Alors essayez le *Golquin*. Leur steward s'est bagarré au portail et s'est fait casser le crâne. Avec un peu de chance...

*

**

C'était un astronef qui avait connu des jours meilleurs. Les plaques étaient piquetées, rayées, des raccords rompant le dessin fluide d'origine. La rampe était usée, les lampes rares derrière le sas ouvert, l'air empli d'un remugle dû au non-renouvellement des filtres et à une climatisation déficiente. Et le capitaine était assorti à son vaisseau...

Il se tenait d'un air menaçant à l'entrée du couloir conduisant au cœur de l'appareil. C'était un homme trapu au regard soupçonneux, aux sourcils épais se rejoignant pour former une barre rouquine et à la barbe courte cachant une bouche qui ressemblait à un piège.

— Un emploi ?

— Si vous en avez, capitaine.

Dumarest ajouta nonchalamment :

— J'ai entendu dire que votre steward a eu des petits problèmes.

— Il était ivre, cet idiot. Vous avez déjà fait ce travail ?

— Oui.

— Si vous mentez, vous le regretterez.

Le capitaine Shwarb se balançait sur ses talons, tout en réfléchissant.

— Le portail, fit-il. Vous avez eu des difficultés à le franchir ?

— Non... et qu'y a-t-il donc, au fait ?

— Que je sois pendu si je le sais ou si je m'en soucie. Vous savez vous occuper d'une table ? (Shwarb grommela devant le hochement de tête de Dumarest.) Parfait. Eh bien, voilà le contrat : pas de salaire, un travail sérieux et la moitié des pourboires pour moi. Si ça ne vous plaît pas, au revoir.

Le marché était raide, mais Dumarest n'était pas en position de discuter.

— J'accepte, capitaine. Quand partons-nous ?

— Dans trente minutes. Vous partagez la cabine d'Arishall. On part pour Mailarette. Au fait, un petit avertissement, ajouta-t-il d'une voix sinistre, vous avez l'air correct, mais peut-être que vous êtes détraqué. Si je vous prends à utiliser des analogues, je vous éjecte. Compris ?

Arishall était le mécanicien, assez âgé et peu qualifié. Un homme paisible à la peau mouchetée et aux yeux bleu pâle. Il se leva de sa couchette lorsque Dumarest entra dans la cabine et se présenta.

— Nouveau steward, hein ? (Arishall indiqua un placard.) C'est à toi. Urian est à peu près de ta taille et son uniforme devrait t'aller. Tu veux un conseil ?

— Tel que ?

— Pas de défonce. Le capitaine...

— Je sais. Il me l'a dit.

— Ne va pas croire que ce ne sont que des paroles. Il a perdu sa femme à cause d'un type qui se prenait pour un gorille. Depuis ce temps-là, il ne supporte plus les gens qui utilisent les analogues. Je ne peux pas dire que je lui en veux. Un homme est un homme, pourquoi chercher à adopter les caractéristiques d'une bête, ça je ne pige pas. Tu bois ?

— De temps en temps.

— Chez moi, c'est un médicament. (Arishall sortit une bouteille et but à la régolade.) Ça doit rester entre nous, d'accord ?

Dumarest hochâ la tête, ouvrit le placard et sortit l'uniforme qu'il contenait. Il était propre, les couleurs vives ; il se déshabilla et l'endossa. Une boîte contenait un pistolet hypodermique et un récipient de drogues, l'accélérateur temporel et le neutralisant. Dumarest vérifia l'instrument et le chargea à l'aide des ampoules.

— Combien d'hommes d'équipage ?

— Moi, Sharb, Dinok le navigateur.

— Pas de manœuvre ?

— C'est moi, et tu m'aides si nécessaire. (Le mécanicien but encore.)

Le *Golquin* est un libre négociant... tu ne savais pas ?

L'état du vaisseau le lui avait indiqué, l'équipage minimum le rendait évident. Il fonctionnait à partir d'un budget réduit, faisant des bénéfices chaque fois que possible et là où il le pouvait, l'équipage payé en fonction de ce qui restait après le règlement des charges. Certains libres négociants se débrouillaient mieux que d'autres... et le *Golquin* était l'un des pires.

— Si, je le savais.

— Et ça ne te dérange pas ?

— Travailler pour payer son passage vaut mieux que payer.

— Et tu as déjà travaillé à bord de plusieurs libres négociants, exact ? (Arishall pinça les lèvres comme Dumarest branlait du chef.) Parfait. C'est une bonne chose. Travaille comme il faut et peut-être que Shwarb t'offrira un emploi définitif. Il est dur mais juste. (Il but une dernière gorgée.) Eh bien, il faut y aller. À tout à l'heure, Earl.

L'alarme résonna vingt minutes plus tard. Dumarest procéda à la vérification du sas et se rendit à la salle des commandes. Deux minutes après, il sentait la vibration du propulseur et la montée du vaisseau tandis que s'établissait le champ Erhaft emportant l'appareil vers les étoiles. Un projectile créé par l'homme, qui se déplaçait à une vitesse par rapport à laquelle celle de la lumière n'était qu'une reptation.

Il prit le pistolet hypodermique et se rendit dans le salon. Cinq passagers voyageaient en Haut : un ingénieur des mines grisonnant, un affairiste suave, un commerçant et deux femmes d'un certain âge qui, avant de se retrouver au quatrième dessous, avaient pris leur retraite après avoir pratiqué le plus vieux métier du monde. L'une d'elles sourit lorsqu'il s'approcha.

— Et en prime, on a droit à un steward qui ressemble à un homme véritable. Vous pouvez donner à une fille le moyen de se délasser si elle n'arrive pas à dormir, m'sieur ?

— Arrête un peu, Hilma, lui dit sa compagne d'une voix lasse. Si tu espères trouver un mari sur Mailarette, tu as intérêt à surveiller tes paroles.

— Vieille habitude, Chi. (La femme haussa les épaules.) Mais sans doute que tu as raison. Eh bien, mon ami, où allez-vous me piquer ?

— Dans le cou.

Dumarest leva le pistolet tandis que la femme inclinait la tête et lui injecta la charge de drogue dans le sang. La réaction fut immédiate. Elle parut pétrifiée et devint une statue tandis que son métabolisme ralentissait. Le moindre mouvement, un clignement d'yeux, un souffle, un doigt qui se

levait, tout cela prenait quarante fois plus de temps que de normal.

Au bout de quelques secondes, les autres passagers avaient été également traités. Dumarest se détourna et remarqua alors un homme debout qui le regardait à l'entrée du salon.

— Tu es donc Dumarest. Je suis Dinok, le navigateur.

Son uniforme était impeccable, le tissu avait le brillant du neuf, brandebourgs et insigne parfaitement polis. Petit homme soucieux de son apparence, Dinok avait les cheveux courts, le visage glabre en dehors d'une fine moustache. Ses mains étaient lisses, les ongles courts bien limés.

— Beau travail, dit-il sur un ton approbateur en considérant les passagers. Tu les as piqués juste là où il faut. J'aime voir un homme qui connaît son boulot.

— C'est Shwarb qui t'a envoyé vérifier ?

— Ça t'intéresse de le savoir ? (Dinok haussa les épaules sans attendre la réponse.) Maintenant, tu peux aller nettoyer les cabines, préparer le basique, remplir les magasins d'alimentation de cartes, puis t'occuper de la table.

Il jeta un coup d'œil aux cartes et aux dés placés sur le feutre vert.

— Si tu as l'habitude de tricher, ne te fais pas prendre.

Dumarest leva le pistolet hypodermique.

— Quand le voudras-tu ?

— Le capitaine et moi nous en chargeons. Fais une injection à Arishall quand tu auras terminé tes corvées... je suppose que tu connais le système. (Dinok pinça les lèvres en fixant les passagers.) De la racaille, fit-il. Mais nous n'avons pas pu trouver mieux. S'ils te donnent des pourboires, tu auras de la chance.

Dumarest avait remarqué la note de dédain dans la voix du navigateur et il en devina la cause. Dinok avait connu des jours meilleurs, lui aussi. Peut-être avait-il travaillé sur un vaisseau de luxe, auquel cas il avait dû avoir, parmi ses attributions, le privilège de participer aux festivités. Un emploi agréable pour quelqu'un à qui cela plaisait... et qu'il n'avait pas dû aimer perdre.

— Pourquoi se sont-ils embarqués sur ce rafiote ? demanda-t-il nonchalamment.

— C'est l'agence de voyages qui nous les a envoyés. Certains ont dû attendre des semaines. Mais toi ? Qu'est-ce qui t'a amené à monter à bord du *Golquin* ?

— J'avais besoin de travailler.

— N'est-ce pas le cas de nous tous ?

Dinok se renfroigna, il était prisonnier d'un piège qu'il s'était fabriqué. La boisson, ou la drogue, ou une alliance avec la femme qu'il ne fallait pas à un moment inopportun. Quelque chose l'avait envoyé sur cette voie de garage dont il n'avait pas encore vu le bout. Cela arriverait lorsqu'il prendrait moins soin de son apparence et se mettrait à négliger son travail. Il serait alors fichu dehors et pourrirait sur un monde isolé.

— Eh bien, Earl, je te laisse. Mais attention à l'affairiste... je n'aime pas ce genre de type.

*

**

Ren Dhal était un beau parleur, habile avec les dés et malin avec les cartes. C'était un homme qui avait établi un petit commerce sur Mercatum et avait vendu son affaire quand la concurrence s'était un peu trop fait sentir. Il partait maintenant en quête d'occasions intéressantes.

— Il y en a partout, dit-il en s'asseyant à la table. Mais il faut être malin pour les distinguer. Sur Heiglet, par exemple, j'ai remarqué trois tavernes qui se faisaient concurrence. J'ai arrangé une

fusion, j'ai augmenté les prix et j'ai empoché un beau bénéfice.

Dumarest distribuait les cartes et jouait sans s'y intéresser véritablement, car cela faisait simplement partie de son travail. Comme toujours au cours des voyages, la vie avait pris son train-train habituel. Le jeu et le bavardage faisaient passer le temps. Le travail un peu plus, quand, une fois neutralisé l'accélérateur temporel dans son sang, il vaquait à ses occupations obligatoires.

En quête d'un signe révélant que les passagers n'étaient pas exactement ce qu'ils prétendaient, il avait fouillé les cabines, contrôlé des bagages. Il n'avait rien trouvé de suspect.

— C'est l'heure du repas, annonça-t-il en se levant pour aller faire couler les rations de basique.

Un aliment de base, un liquide chargé de protéines, rendu épais par le glucose, plein de vitamines et d'éléments essentiels. Une tasse fournissait suffisamment d'énergie pour une journée.

Le commerçant grogna en acceptant sa ration. C'était un homme sombre qui passait de longues heures à étudier des listes de chiffres, à calculer ses marges bénéficiaires. Il parlait rarement et semblait en vouloir à l'ingénieur grisonnant qui s'était lié à l'une des femmes sans tenir compte de son passé.

— De la nourriture. (Chi fit une grimace.) Vous osez donner un tel nom à ça ? Hilma, il se peut que nous commettions une erreur. Sur Mercatum, nous avons au moins quelque chose de correct à manger.

— Nous connaissons cela de nouveau.

Hilma coula un regard à l'ingénieur. Il était âgé, mais il avait de l'argent et c'était le mieux qu'elle pût espérer. Elle sourit et dit :

— À l'avenir, Gramon, et qu'il puisse être agréable.

— À l'avenir. (Il sirota, rayonnant.) Je serai content de m'établir. J'en ai assez de voyager, et j'ai dans les poumons assez de poussière comme ça. Dis, Chi, j'ai un ami qui pourrait s'intéresser à toi. Un fermier... ça ne te ferait rien de vivre dans une ferme ?

Pour elle, c'était presque l'enfer, mais on peut changer un homme et, si celui-ci possédait des terres, il devait être pris en considération.

— Sa propre ferme ?

— Bien entendu. Warsh et moi avons grandi ensemble. Sa femme est morte il y a dix ans et j'imagine qu'il est temps qu'il en prenne une autre. Tiens, je vais tout arranger dès qu'on sera arrivés. Vous dînez ensemble et vous pourrez discuter tranquillement. Entendu ?

Ils parlaient trop et ignoraient ce qui se passait sur la table. Dumarest battit les cartes.

— Que préférez-vous, les amis ? Brûlétoile, olkay, neuf-dodo, spectre ?

Ils n'étaient pas intéressés. Heureusement que le voyage serait bientôt terminé.

Ils atterrirent à l'aube, au moment où la ligne terminatrice traversait l'astroport, le brouillard matinal dissimulant les détails. Dumarest se tint en haut de la rampe, ainsi que l'exigeaient ses fonctions. Dinok avait eu raison : aucun pourboire.

— Avec ceux-là, on peut s'estimer heureux quand on en tire un sourire, grommela Arishall. Qu'est-ce que tu as fait à la table de jeu ?

— Pas grand-chose.

— Mauvaise nouvelle pour le capitaine. (Arishall haussa les épaules.) Mais il n'aura rien à dire. Dans ce domaine, ça va, ça vient. Earl, j'ai besoin de ton aide.

Dumarest considéra le terrain, la brume. C'était le moment idéal pour partir.

— Ça ne prendra pas longtemps, dit le mécanicien. Il y a un pauvre type qui n'a pas tenu le coup dans la cale. Il faut s'en débarrasser.

Il paraissait tout petit, allongé dans le sarcophage destiné au transport du bétail, mais dans lequel

pouvaient tenir des hommes, drogués, congelés et morts à quatre-vingt-dix pour cent. Voyager en Bas impliquait l'acceptation du risque du taux de mortalité de quinze pour cent en échange d'un tarif réduit. Un pari qu'il avait accepté une fois de trop.

— Un gamin, dit Arishall. Je ne voulais pas le prendre, mais c'est Shwab qui a insisté.

Dumarest n'émit aucun commentaire et regarda le plafond où quelqu'un de doté d'un peu d'imagination avait peint un visage souriant. Une figure de femme aux yeux brillants et à la bouche douce et séduisante, aux cheveux enroulés en une masse de boucles dorées au-dessus d'un front lisse. Sa gorge accentuait l'inclinaison des épaules et les courbes supérieures des seins ébauchés se perdaient dans une vapeur qui encadrait tout le portrait de sa toison laiteuse. La dernière chose qu'avait dû voir Léon Harvey.

— Un gamin, répéta Arishall. J'ai deviné qu'il ne tiendrait pas le coup. Il était trop maigre, pas assez costaud. Il aurait dû attendre, prendre un peu de poids... et puis, merde ! Ça fait partie du boulot.

— Quelque chose ne va pas ?

Dinok pénétra dans la cale et fronça les sourcils en regardant le jeune homme mort.

— Merde, je le connais.

— D'où ? (Dumarest était sec.) Ternov ?

— Ternov ? Non, Shajok. C'était son premier voyage.

— Tu en es sûr ?

Dinok haussa les épaules.

— Je le parierais volontiers, Earl. Tu sais comment ils sont, la première fois ? Ils ont beau faire de leur mieux pour le cacher, ça se voit. Le gamin était vert. Il n'en savait pas assez pour discuter quand Shwab l'a volé. Il transpirait, il était impatient de partir. Connaissant Shajok, je le comprends.

— Arishall ?

— Je me rappelle Shajok, mais pas le gamin, dit le mécanicien. C'est Urian qui a tout fait. J'étais occupé à trouver une pièce pour le moteur. Il était endormi quand je suis revenu.

— Et quand il est parti ?

— Arishall ne peut pas s'en souvenir, Earl, dit sèchement le navigateur. Il avait trop pris de son médicament personnel. On a laissé le petit sur Aestellia et il a dû repartir pour Mercatum. Il suppose qu'il a dû reconnaître le *Golquin* et se sentir un peu chez soi. Maintenant, il est mort. Dommage, mais c'est la vie.

Il se pencha et fouilla sous le sarcophage, puis se releva avec le petit sac de toile que Léon portait toujours.

— Voyons s'il avait quelque chose de valeur.

Ses vêtements, une bague bon marché à la pierre ébréchée, un couteau pliable à la lame usée, une râpe, un livret, un objet enveloppé dans du tissu et quelques pièces.

Dinok les écarta pour débiller ce que contenait le tissu. Un bloc de matériau gris long de quinze centimètres, large de dix et épais de sept ; un bloc de pierre artificielle grossièrement taillée en forme d'idole.

— Des clous. (Dinok n'était pas déçu : ceux qui voyageaient en Bas étaient rarement plus riches.) Un violon d'Ingres, sans doute. On dirait qu'il avait travaillé dessus. Tu le veux, Arishall ?

— Non, et le reste non plus. (Le mécanicien rejeta le livre.) C'est tout à toi, si tu en veux, Earl.

Tu peux tout prendre et on se partage les pièces. Entendu ?

— Le petit sac peut me servir. (Dumarest le souleva, y plaça l'idole, le livre et les outils.) Je me débarrasserai du reste.

— À propos de débarras, on ferait bien de se mettre au travail. Soulève-le, Earl, pendant que je...

— J'ai démissionné. Dinok pourra te donner un coup de main.

*

**

La brume mit du temps à se dissiper. Tant qu'elle serait là, la circulation serait rare. Un bar situé juste après le portail offrait une variété de nourriture et de boisson bon marché. Dumarest prit une tasse de café et s'assit pour le déguster en considérant les autres clients. Il était encore tôt. Par la suite, l'établissement se remplirait d'ouvriers, de voyageurs, d'équipages venus tuer le temps et d'agents en quête de main-d'œuvre à bas prix. Tous seraient une source potentielle d'informations. Il avait maintenant le temps de réfléchir.

Léon était mort et ce qu'il savait était mort avec lui. Il avait dû se réveiller seul à l'hôtel et rechercher partout l'homme qu'il avait cru son ami, avait découvert le vaisseau familial et s'était payé le seul passage qu'il pouvait se permettre.

Un gamin qui avait menti sur sa planète d'origine. Shajok et non pas Ternov. Pourtant, sous l'effet de la drogue, il s'était attaché à ce nom.

Un nom d'une similarité bien séduisante. Et la profession de foi du Peuple Originel, ce culte étrange qui croyait en un monde d'origine commun à toutes les races humaines. Un groupe secret qui ne cherchait pas à faire d'adeptes, mais qui, peut-être, détenait des informations de valeur.

Deux appâts succulents pour quelqu'un qui désirait installer un piège... piège qu'avait senti Dumarest. Mais Léon était mort, désormais, et, par sa mort, il avait prouvé son innocence.

Dumarest sirota son café, puis examina les objets qu'il avait récupérés. Les vêtements étaient très simples et ne cachaient rien : les coutures soudées n'avaient jamais été touchées. La bague était voyante et il avait probablement dû l'acheter pour s'en servir comme coup-de-poing primitif. Dumarest la leva à la lumière et la fit tourner pour inspecter la pierre et l'intérieur de l'anneau. Il tint fermement le métal et tapa très fort la pierre contre la table pour voir ce qu'elle donnait en vibrant sous l'impact. Rien.

Le couteau usé, la râpe et le sac étaient bien ce qu'ils paraissaient être. Le bloc de pierre artificielle dans lequel était taillée l'idole était compact, la surface cédant difficilement sous la râpe. Dumarest l'examina et vit que la surface était lisse, la masse manifestement pleine. Il la déposa et prit le livre.

C'était une mince publication à couverture plastique, les pages bourrées d'informations condensées. Une variété de faits et de chiffres, de formules mathématiques et chimiques, de données astronomiques, de coordonnées d'un millier de mondes, une liste de techniques de survie à adopter dans des environnements hostiles. Un livre qui devait être la fierté de tout jeune homme aventureux. Tout ce qu'un débutant voyageur devait considérer comme essentiel.

Dumarest plia la couverture et plissa les yeux en sentant une différence d'épaisseur. Il prit son poignard et trancha soigneusement la reliure. La pointe coulissa et révéla ce qui avait été glissé dans cette espèce de poche.

Une photographie. Une femme souriante au visage vigoureux avec des yeux enfoncés dans leur orbite d'une étrange couleur d'ambre et des cheveux blond vénitien tirés en arrière et pris dans un filet métallique. Son habit était masculin, un pantalon et une tunique vert délavé. Une grande sœur,

peut-être, ou une parente quelconque. Mais ce ne fut pas la femme qui retint l'attention de Dumarest.

Elle se tenait devant un mur surmonté d'un toit pointu, une maison ou une espèce d'entrepôt. Un dessin très particulier était bien visible sur la pierre ternie.

Dumarest le fixa et plissa les yeux en suivant les lignes qui se rejoignaient en nodules brillants, comme si des fragments de verre brisé avaient été unis et incorporés en une représentation symbolique.

Un poisson. Des points scintillaient sous la lumière, ajoutant à l'impact du dessin.

Le poisson aux écailles éclatantes !

Dumarest reposa la photo et se laissa aller en arrière, à peine conscient de l'activité croissante qui se manifestait dans le café. Ce devait être une coïncidence, une de plus... et pourtant les coïncidences se produisaient quand même. Léon avait pu appartenir au Peuple Originel... ce culte étrange et secret quasi religieux. Qui connaissait peut-être l'emplacement exact de la Terre. Le dessin pouvait être la partie visuelle du procédé mnémonique qu'on lui avait jadis donné sur un monde lointain.

Le Bélier, le Taureau, les Jumeaux Célestes, puis le Crabe, le Lion, la Vierge et les Écailles. Le Scorpion, l'Archer, le Bouc, le Porteur d'Eau et le Poisson aux écailles éclatantes.

Les signes du zodiaque. Douze symboles, chacun représentant une portion du ciel et tournant en un cercle complet. Une fois qu'il aurait trouvé un monde entouré par ces signes, il aurait découvert la Terre.

Un analogue stellaire pourrait faire l'affaire, des schémas établis par ordinateur, les constellations arrangées à partir de n'importe quel point de vue. Une fois qu'il aurait entré les dessins des étoiles du zodiaque, ce serait terminé, sa longue quête serait achevée.

Mais il lui fallait d'abord savoir quelles étaient ces étoiles, leur nombre et leur disposition. Le peuple de Léon pouvait lui fournir cette réponse. Et Léon venait de Shajok.

La journée allait être bonne. Bhol Kinabalu le sentit dès l'instant où il s'éveilla, sentiment renforcé lorsqu'il écarta les rideaux et regarda par la fenêtre. Le vent de la plaine était vif, les pennons qui flottaient au-dessus des maisons étaient braqués raidement vers les montagnes. Il ouvrit la fenêtre et huma l'air sec et pur apportant le parfum d'ulumen. La récolte promettait d'être exceptionnelle, cette année ; avec un peu de chance, il triplerait ce qu'il avait investi.

— Monseigneur.

Sa bonne humeur était contagieuse. La fille dans le lit sourit en s'étirant, puis s'assit, et les draps dévoilèrent sa poitrine nue.

— Ai-je trouvé plaisir à vos yeux ?

Une jeune créature de rien dotée d'une féroce détermination à survivre. Kinabalu l'apprécia comme il savait apprécier bien d'autres choses : sa maison, sa fortune, les entreprises dans lesquelles il avait investi. Il se détourna de la fenêtre. C'était un homme trapu et robuste dont la peau d'ébène brillait de santé. Un Hausi, ainsi que le révélaient les marques de sa caste sur les joues.

— Tu as bien dormi ?

— Profondément, monseigneur.

Elle leva les bras en signe d'invite, puis elle les rabaissa lorsque, en souriant, il hocha la tête.

— Non ?

— Non. (Il vit la crainte apparaître dans ses yeux et se hâta de la rassurer.) Tu me plais, mon petit, mais le soleil s'est levé et il y a beaucoup à faire. Dépêche-toi d'aller préparer le petit déjeuner. Vinia te dira ce qu'il faut faire.

Vinia, qui serait certainement jalouse, mais qui était assez mûre pour savoir qu'un homme avait besoin de nouveauté dans la satisfaction de sa sensualité. Elle formerait la jeune fille, lui enseignerait qu'il y avait un temps pour les plaisirs et d'autres pour la nourriture et le repos. Des points de repère dans la journée, qui laissent la majeure partie de celle-ci libre pour les affaires.

Les affaires : la vraie vie pour tous les Hausi.

Le repas était simple : de la tisane, du pain grillé plongé dans du beurre, une portion de compote et une poignée de fruits secs. Kinabalu mangea lentement en savourant les goûts et les consistances et en sirotant la tisane odorante. L'heure était idéale pour se remémorer les plaisirs de la nuit et penser à tout ce qu'il devrait faire dans la journée.

La récolte... ce ne serait pas mauvais d'envoyer quelqu'un examiner les épis. Les fermiers étaient fondamentalement honnêtes, mais la tentation de tricher subsistait toujours. Quelques vols étaient prévisibles et le fait d'envoyer un de ses hommes pour enquêter les réduirait au minimum. Kinabalu en prit note et passa à autre chose.

La cargaison d'outils d'Elg devait arriver aujourd'hui par le *Zandel*. En tant qu'agent, il devait organiser leur transport jusqu'à la péninsule de Shagrib. Mayna Chow s'en occuperait, mais il y aurait des marchandages à propos des prix. Mar Zelm, à l'entrepôt, était un peu trop généreux quand il s'agissait des achats. Délia Ogez avait du retard dans ses paiements. Il est vrai que les affaires étaient plutôt moroses, mais il ne fallait pas encourager ce genre de retard. La taverne au bout

de la rue de Quendel... Kinabalu poussa un soupir quand Vinia annonça son entrée en frappant à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un appel urgent de Jalch Moore, monseigneur. Il tient à vous parler.

— Tu aurais dû lui dire que j'étais sorti.

— Excusez-moi, monseigneur, mais...

— Peu importe.

Kinabalu se leva de table, conscient que sa journée venait d'être gâchée. Vinia avait agi délibérément, bien entendu, petite vengeance contre la venue d'une autre femme dans la maison. Une erreur, peut-être, mais il lui faudrait l'accepter. De la même manière qu'il lui fallait supporter Jalch Moore... mais pourquoi cet homme était-il donc aussi entêté ?

Sur l'écran, il foudroya du regard le visage maigre aux yeux enfoncés dans leur orbite, aux cheveux de la couleur de la paille blanchie par le soleil, à la bouche mince et dont le menton arborait un petit bouc.

— Kinabalu ! (La voix de Jalch Moore était une râpe irritée.) J'essayais de te contacter. Ou étais-tu ?

— J'étais occupé, monseigneur.

— Pour mon compte, j'espère. Combien de temps devrai-je encore attendre ?

Kinabalu masqua son irritation. Cet homme était un casse-pieds, mais son argent n'avait pas mauvaise odeur. Un accord conclu doit être respecté.

Il répondit paisiblement :

— Monseigneur, je vous en ai déjà parlé. L'équipement est prêt, mais il serait très imprudent de partir sans protection.

— Nous avons des armes.

— Exact, mais d'autres détails entrent en ligne de compte. Il vous faut un guide et un garde au moins. Je vous ai proposé plusieurs hommes capables.

— Des idiots, lâcha Moore. Je ne me laisse pas abuser. Tu ne m'as envoyé que des imbéciles qui me causeraient plus d'ennuis qu'autre chose. Tu dois quand même pouvoir trouver un type qui corresponde à ce qu'il me faut ? À moins que tu ne veuilles me dire qu'il n'existe sur Shajok que des personnages qui n'ont rien dans le ventre et qui n'aspirent qu'à manger pour rien et avoir un salaire sans se fatiguer ?

Il se montrait injuste et il devait le savoir, pourtant Kinabalu dut admettre qu'il n'avait pas entièrement tort. Mais quel homme sensé allait accepter de se joindre à une aussi folle expédition ? Ils étaient au courant des dangers, ce qui n'était pas le cas de Moore. Il lui avait expliqué tout cela une douzaine de fois, en vain.

— Les Hausi ont une réputation, fit amèrement Moore. Je t'ai fait entièrement confiance pour tout organiser avec la promesse que j'aurais satisfaction. Je ne crois pas que ta guilde serait heureuse d'apprendre ma déception.

Une menace, petite, mais une menace tout de même. La guilde ne prendrait pas très bien une plainte de ce genre. L'échec d'un de ses membres se répercutait sur les capacités de tous. Même si Shajok était un monde relativement sans importance, toute plainte risquait de créer une situation désagréable.

Kinabalu répondit d'une voix apaisante :

— Monseigneur, soyez assuré que je fais tout mon possible. Je vous garantis personnellement que

vous pourrez partir très prochainement.

— Prochainement ? Et qu'est-ce que ça veut dire, bon Dieu ?

— Bientôt, monseigneur.

— Une journée ? (Moore insistait.) Deux ? Donne-moi une date précise, mon vieux. Il faut que je sache.

— Deux.

Un pari, mais il n'avait pas le choix. Deux jours pour trouver l'homme approprié pour satisfaire Jalch Moore. Si nécessaire, il offrirait une prime... cela réduirait son bénéfice, mais lui conserverait sa réputation. Mais peut-être n'aurait-il pas à en venir là. Le *Zandel* devait arriver à midi.

*

**

C'était un petit appareil qui suivait un circuit régulier incluant une poignée de planètes. Peu de place pour la cargaison et les passagers, mais il passait par Vonstate, où atterrissaient d'autres vaisseaux. À part quelques libres négociants, il était le seul avec un autre caboteur à venir sur Shajok. Kinabalu se trouvait à l'astroport lorsqu'il atterrit, entendit le coup de tonnerre produit par le déplacement d'air au-dessus de leurs têtes et le regarda se poser dans une brume de lumière bleue due au champ Erhaft. La force de l'habitude le fit examiner les autres personnes en attente. Wen Larz, prêt à sauter sur les touristes ; Zorya qui rôdait dans l'espoir de faire un marché avec l'équipage pour acheter n'importe quoi ; Frend, qui avait besoin de main-d'œuvre bon marché pour sa mine ; Tchaque, qui n'avait rien de mieux à faire.

Il hocha la tête à l'adresse de Kinabalu.

— Qu'est-ce que tu penses de ta nouvelle acquisition, Bhol ?

Question indiscrete et du plus mauvais goût. Le Hausi feignit de l'ignorer.

— Pourquoi es-tu ici, Agus ?

— Je regarde en spectateur. (L'homme se tourna vers le vaisseau et le sas qui s'ouvrait.) Tu es enfin arrivé à satisfaire Moore ?

Il en savait trop, ses questions étaient trop précises, mais il fallait s'y attendre. C'était un dilettante, qui avait du temps à revendre et une curiosité à satisfaire. Kinabalu le considéra, avec ses cheveux en brosse, son visage prématurément vieilli, aux rides trop profondes par rapport à la peau et aux yeux juvéniles.

— J'y travaille.

— Et ça se présente bien ?

Tchaque écarta les lèvres en un rire silencieux comme l'autre homme ne répondait pas.

— Il va falloir y travailler plus dur encore, mon ami. Sirey a pris un autre emploi auprès d'un récolteur. Je pensais que tu aimerais le savoir.

Le guide ! Kinabalu pinça les lèvres. Cet individu lui avait fait une promesse, mais il avait manifestement manqué à sa parole. Ou alors on l'avait acheté. Il lui fallait maintenant trouver deux candidats au lieu d'un seul... et les guides étaient rares.

— Bien entendu, fit nonchalamment Tchaque, on peut toujours trouver un remplaçant, en y mettant le prix. Le prix ou la perspective d'une satisfaction.

— Toi ?

— Peut-être.

— Que sais-tu des montagnes ? Moore veut des gens qualifiés. Il te percera à jour en quelques minutes.

— Tu me connais mal, Bhol.

Tchaque se tourna et regarda l'autre homme droit dans les yeux, d'une manière fort surprenante.

— J'ai chassé et je connais la région. J'ai passé autant de temps dans les contreforts que n'importe lequel de tes fameux guides. Ce n'est pas parce que je ne m'intéresse pas passionnément à l'argent que je suis un imbécile. J'ai d'autres valeurs. Et, je serai franc, cette aventure me séduit. Du moins rompra-t-elle la monotonie de mon existence.

L'aventure et autre chose : Iduna Moore. Une femme magnifique, malgré ses airs masculins. Un défi à tout homme qui ressemblait à Tchaque et qui avait son amour-propre. Il ne réussirait pas, bien entendu, et son échec pouvait s'avérer désagréable, mais ce serait là le problème de Moore, pas le sien.

— Tu sais, Bhol, tu n'as pas tellement le choix. Sirey a probablement pris conscience de sa folie, et qui trouveras-tu d'autre ? Je pense que tu devrais prendre mon offre en considération.

— La décision appartient à Moore.

— C'est exact, mais il a encore moins le choix que toi. (Tchaque eut un sourire, confiant en sa position.) Bien entendu, tu pourrais te laver les mains de cet accord, mais je ne crois pas que ça te plairait tellement. Exact ?

Kinabalu commença :

— Le salaire...

— Je le connais. Je veux cinquante pour cent de plus.

— Tu toucheras ce qui était prévu. (Le Hausi se montrait ferme.) Et tu convaincras Moore de t'accepter. C'est le mieux que je puisse t'offrir, Agus. Personnellement, je ne crois pas que tu aies la moindre chance, mais je ne dirai rien contre toi.

Problème résolu. S'il acceptait. Kinabalu se détendit intérieurement lorsque Tchaque hocha la tête. Le guide, du moins, avait été remplacé, et l'on était revenu à la même situation que précédemment. Il jeta un coup d'œil au vaisseau. Deux femmes étaient en train de descendre la rampe, deux sœurs, apparemment, venues assister à la récolte. Wen Larz s'avança rapidement vers elles en souriant. Son sourire s'élargit encore lorsque apparurent un couple avec un petit garçon et une matrone qui renifla avec mépris en voyant la ville.

— Voilà donc Shajok. Ça ne me plaît guère.

— Vous n'avez pas vu le plus beau, madame. (Larz s'agitait en tournant autour du petit groupe.) Vous aurez droit à un panorama d'une splendeur sans égal qui éblouit l'œil et emplit les narines de délices presque insupportables. Vous êtes arrivée au meilleur moment. Les champs sont superbes. Quelqu'un d'autre veut visiter ? Non ? Alors, si vous voulez bien me suivre, je vais vous guider vers votre lieu de résidence.

Les chambres de l'hôtel dont il était en partie propriétaire. Par la suite, ils prendraient des chaloupes et se dirigeraient vers la plaine pour camper et inspecter les plantes. Des hectares et des hectares d'ulumen en fleurs, les gousses gonflées d'huiles volatiles. Ils verraient un embrasement de couleur qui s'étendait aussi loin que portait l'œil. Ils respireraient et baigneraient dans le nuage de parfum qui voilait tout le secteur.

Kinabalu les ignora et regarda la rampe qui descendait du sas. Zorya parlait au manœuvre et marchandait à propos de quelque chose qu'il tenait entre les mains, probablement un narcotique ou quelques pierres semi-précieuses. Frend passa en fronçant les sourcils, lui adressant à peine un

hochement de tête. De toute évidence, personne ne voyageait en Bas. Sa mine n'aurait pas la main-d'œuvre bon marché qu'il avait espéré obtenir.

Il ne semblait y avoir aucune raison de rester et pourtant le Hausi s'attarda. Plein d'espoir.

*

**

Dumarest sortit du vaisseau sans se presser. Shajok était un monde médiocre. Il le sut, il le sentit presque en descendant la rampe. Une planète qui avait peu d'industrie, un monde retardé où il serait difficile de trouver du travail, de gagner suffisamment pour se constituer une cagnotte. Il était trop facile de rester en plan en un tel lieu, à attendre et à travailler pour se nourrir, s'il y avait de l'embauche.

Une route quittait l'astroport pour se diriger vers la ville, bordée par une foule de mendiants. Des infirmes et quelques vieilles commères, le regard vitreux, en attente, espérant un acte de charité qui n'arrivait jamais. L'hiver les tuait comme des mouches, mais d'autres prenaient leur place au printemps.

La ville elle-même donnait la sinistre impression d'avoir été jadis une forteresse. Les maisons étaient en pierre solide, les toits très inclinés, les fenêtres étroites et dotées de barreaux. Seules les bannières lui donnaient une touche de gaieté, de longues flammes de couleur brillante pointées sans exception vers la masse floue des montagnes lointaines. Dumarest les étudia et y chercha des emblèmes ou des symboles, mais il ne distingua qu'un fouillis de teintes variées.

La place était entourée d'échoppes où l'on vendait les produits du terroir : de la viande séchée en brochette, des tapis, de la vannerie. Il y avait des masses de fruits secs compactés en blocs, des objets en pierre, en bois et en métal pour le ménage. Un forgeron faisait retentir le son de son marteau par-dessus le chahut de la foule. Dans un coin de la place, une femme faisait de la poterie.

Elle était vieille, courbée, les cheveux entremêlés au-dessus de petits yeux brillants. Ses bras étaient nus jusqu'au coude, les mains tachées de glaise grisâtre. Dumarest marqua un temps d'arrêt, prit un bol et considéra le matériau dont il était fabriqué. Une substance grise qui ressemblait à de la pierre et qu'il avait déjà vue.

Il reposa le bol et la femme lui demanda :

— Vous cherchez quelque chose de particulier, monsieur ?

— Quelques renseignements.

— Gratuitement ?

— Contre paiement. (Il laissa tomber des pièces dans le bol.) Est-ce que vous passez ceci au four ?

— Non, (Elle s'approcha de lui en s'essuyant les mains.) C'est de la lévallite mélangée à de la résine polymère. Vous n'y touchez plus et ça se fixe pour devenir aussi dur que de la pierre. Pourquoi ?

— Est-ce qu'un gamin a travaillé pour vous, naguère ?

— Beaucoup de gens ont travaillé pour moi. Ça va, ça vient. Pourquoi m'en souviendrais-je ?

D'autres pièces émirent un bruit métallique en rejoignant les premières dans le bol.

— Il s'appelait Léon Harvey. Jeune, pas très costaud, il venait probablement d'un village. Il avait les traits tirés, si vous voyez ce que je veux dire. Il voulait partir visiter la galaxie.

— Je me souviens de lui. (Des cheveux indisciplinés lui tombèrent sur le visage lorsqu'elle hocha la tête.) Il était mort de faim et je lui ai donné un bol de ragoût. Mais il a travaillé en échange. Il est resté, je l'ai nourri et je lui ai donné un peu d'argent de temps en temps. Ensuite, il a tiré sa révérence brutalement.

— Comme ça ?

— Ça va, ça vient, répéta-t-elle. Je suppose qu'il a trouvé ce qui lui fallait et qu'il est reparti.

— Quelqu'un est-il venu le chercher ?

— Non... vous ?

— Il est mort, répondit platement Dumarest. J'espérais pouvoir avertir sa famille. Il a laissé deux ou trois babioles que j'ai pensé qu'ils aimeraient avoir. Où puis-je les trouver ?

Son haussement d'épaules fut parlant.

— Pourquoi le demander à moi ?

— Il a travaillé pour vous. Il a dû vous parler, faire allusion à sa famille. Non ? (Dumarest récupéra les pièces dans le bol.) Dommage... je crois que nous avons tous deux perdu notre temps.

— Attendez une minute ! (Elle lui prit la main avec une force surprenante.) Nous avons conclu un accord.

— Bien sûr, je paie et vous parlez, mais jusqu'à présent vous n'avez pas vraiment parlé.

— Il n'y a pas grand-chose à dire.

— Non ? (La voix de Dumarest se fit basse et menaçante.) Un gamin, affamé, épuisé, qui travaille pour presque rien. Un étranger, et vous dites qu'il n'a pas parlé ? Merde, il fallait bien qu'il dise quelque chose. Vous étiez la seule personne qu'il connût.

— Il était en fuite, admit-elle. Je l'ai deviné et j'en ai été sûre quand il s'est caché sous le comptoir, un jour. Un groupe qui passait, des hommes des montagnes, je pense. Il les a aperçus et il s'est caché.

— Ternov, fit Dumarest. Il m'a dit venir de là. Où est-ce ?

— Je ne sais pas.

— Une communauté. (Dumarest fit tinter les pièces.) Un village, peut-être. (Il vit le regard incompréhensif.) Le Peuple Originel, alors ? Merde, vous ne connaissez pas votre planète ?

En guise de réponse, elle prit un bloc d'argile, le fit claquer sur le comptoir et y enfonça les pouces.

— Shajok, lança-t-elle. Du moins une partie. Ici, les plaines, ici les champs, et ici la ville. Enfin... (Ses doigts érigèrent une chaîne de pics.)... ici, ce sont les montagnes. Et dans les montagnes... (Sa main s'abattit et ses doigts creusèrent de profondes indentations.)... des vallées. Des endroits où Dieu seul sait ce qui se trouve. Les gens se donnent parfois de drôles de noms. Je ne sais pas. Je ne suis pas un chasseur et j'ai assez de bon sens pour éviter de me passer le cou dans un nœud coulant. Faites comme moi, si vous voulez un bon conseil, m'sieur. Vous voyez ces drapeaux ? Quand ils ne flotteront plus, mettez-vous à couvert et restez-y jusqu'à ce que le vent souffle à nouveau.

— Pourquoi ?

— Parce que, m'sieur, sinon, vous cesserez d'être humain, fit-elle d'une voix sinistre.

*

**

L'intérieur de la taverne était sombre, il y régnait une obscurité où les hommes étaient assis et bavardaient tranquillement devant leur vin. Trop tranquillement, mais sur Shajok beaucoup de détails étaient curieux. Les drapeaux, la ville elle-même, l'étrange atmosphère de l'astroport. Un endroit assiégé, songea Dumarest. Ou qui avait subi un siège. Pas étonnant que Léon, après avoir goûté aux mondes normaux, se fût juré de ne plus jamais y revenir.

Léon, que la vieille avait dû connaître bien mieux qu'elle ne voulait l'admettre. Le gamin avait dû se faire voleur pour gagner de quoi payer son passage. Mais l'argent n'avait pu venir d'elle. Quelle

pouvait donc en être l'origine ? Chez lui, peut-être. Il eût été logique qu'il vole avant de s'enfuir, mais dans ce cas, pourquoi travailler pour la vieille femme ? Et qui étaient ces hommes qui l'avaient effrayé ?

Des questions auxquelles il faudrait répondre, mais il était un problème qui pouvait se résoudre sur-le-champ.

Kinabalu gémit lorsque Dumarest se laissa tomber sur le banc à son côté.

— Mon bras !

— Je le lâcherai dès que vous m'aurez dit pour quelle raison vous me suivez.

— Vous l'avez remarqué ? Parfait. C'est pour cela que vous êtes venu ici ?

— En partie. (Dumarest resserra son étreinte.) Répondez. Pourquoi vous intéressez-vous à moi ?

— Je vous en prie ! (La transpiration perlait sur le visage du Hausi.) Mon os... vous allez le casser ! Je voulais seulement vous offrir un emploi.

— Votre nom ?

Kinabalu se frotta le poignet en répondant à Dumarest. Sous le tissu de sa tunique, il savait que des ecchymoses devaient être en train d'apparaître et de rendre sa peau sensible.

— Earl Dumarest, dit-il. Le manœuvre m'a donné votre nom. J'ai pris la liberté de vous suivre. Cette femme... pourquoi désirez-vous découvrir ce lieu que vous appelez Ternov ?

— Si elle vous a appris cela, elle a dû également vous parler du reste.

— Et pourquoi pas ? (Kinabalu haussa les épaules, très à l'aise.) Elle me connaît et elle connaît ma discrétion. J'ai également pu lui acheter quelques articles qu'elle me fera livrer. L'argent, comme vous le savez, a bien des usages.

— Et ?

— Je vous offre une chance de gagner un peu d'argent. Et de plus l'occasion de découvrir ce que vous recherchez. Une rencontre fortuite, mon ami. Il nous faut la fêter avec du vin.

Il commanda, attendit que la serveuse eût fait son office et suivit du regard le mouvement de ses hanches. Un homme sensuel... ce que n'importe qui pouvait croire. Dumarest ne se laissait pas abuser. Il savait qu'un Hausi ne ment pas. Il ne disait peut-être pas toute la vérité, mais l'on pouvait compter sur sa parole.

— Vous m'avez suivi depuis le vaisseau. Vous m'attendiez ?

— Pas vous en particulier. J'espérais la venue de quelqu'un qui corresponde à mes besoins. Je pense que vous êtes l'homme qu'il me faut. Un peu de vin ?

Dumarest accepta le verre à pied. Il demanda sèchement :

— Quels sont ces besoins si particuliers ?

— Oh, pas grand-chose. Une personne sur cent pourrait faire ce travail. Il s'agit de servir de garde et de protecteur, de s'occuper d'un camp, d'être capable de survivre dans un environnement hostile et, par-dessus tout, de ne pas avoir peur. Mais l'homme qui offre cet emploi est une autre affaire. Il est presque impossible à satisfaire. Apparemment, ce dont il m'avait chargé était simple : préparer une petite expédition dans les montagnes. Fournir une chaloupe, des provisions, un guide et un garde. Tout est prêt et nous n'attendons plus que ce garde. Il se pourrait que je l'aie trouvé. Ma proposition vous intéresse ?

— Cela se pourrait, ça dépend...

— Du salaire, assurément, je comprends bien. Mais Jalch Moore saura se montrer généreux.

— Moore, fit Dumarest. D'où vient-il ?

— Cela est-il important ? (Kinabalu sirota son vin.) Il a de l'argent en même temps que mauvais caractère. Mais si vous êtes intéressé, il m'a un jour parlé d'Ustelan. Je ne suis jamais allé sur cette

planète. Et vous ?

— Non.

— Je le crois un peu fou. Il vaut mieux laisser les montagnes tranquilles. Vous voyez, je suis honnête avec vous. Je vais d'ailleurs être plus qu'honnête : il y a même des chances que vous vous fassiez tuer.

— Par qui ?

— Le vent, mon ami, une chute de température, une lubie de la température. Les montagnes sont dangereuses pour tous les appareils volants. Les courants thermiques sont imprévisibles. Une chute du vent peut causer des tourbillons, une montée également. Et les conditions météo locales sont un mystère. Rares sont ceux qui s'aventurent profondément parmi les collines ; quelques chasseurs, une poignée de prospecteurs, des chercheurs de pierres précieuses. Ils partent, parfois ils reviennent et parfois on ne les revoit jamais.

— Il doit pourtant exister des caravanes, dit platement Dumarest. Des commerçants qui s'aventurent là-bas pour faire leur métier ?

— Exact.

— Sont-ils à l'épreuve de ces dangers ?

— Nul n'est à l'épreuve de la mort lorsqu'elle survient. Et elle peut chevaucher le vent.

— Le vent, dit Dumarest. Les bannières ?

— Des indicateurs, comme vous l'a dit la femme. Tant que souffle le vent, les habitants de la ville sont en sécurité. S'il s'arrête, inutile de s'inquiéter, à condition que l'accalmie ne dure pas. Sinon... mais pourquoi se soucier de cela ? Le vent n'arrête jamais.

— Mais si cela se produisait ?

— Il ne se passerait probablement rien. (Kinabalu but encore.) Une superstition, mon ami, un jouet pour les gens crédules. Une rumeur que font circuler les taverniers, car où peut-on trouver abri et chaleur sinon dans une taverne ? Parlons plus sérieusement : le danger est exagéré. Rien ne pourrait descendre des montagnes face aux vents contraires de la plaine. Mais nous divergeons. Cet emploi vous intéresse-t-il ?

Un voyage dans les montagnes, pour aller chercher... quoi ? Rien d'intéressant, peut-être, mais l'expédition offrait l'avantage de lui fournir un moyen de transport et une chance d'apprendre ce qui se trouvait dans les vallées que la vieille avait mentionnées. C'était peut-être le seul moyen, d'ailleurs. Il lui fallait l'accepter s'il espérait jamais découvrir l'origine de Léon.

Dumarest répondit lentement :

— Je suis intéressé, mais il me faut en savoir davantage.

— Le salaire, par exemple. Je peux vous promettre le prix d'un passage en Haut. Quant au reste... (Kmabalu termina son vin)... Jalch Moore vous l'expliquera.

CHAPITRE VIII

L'homme avait quelque chose de bizarre. Il se déplaçait avec des mouvements nerveux de félin affamé, secouant sans cesse la tête, les mains crispées, le regard allant de gauche à droite. Sa chambre d'hôtel était jonchée de papiers, de cartes, de vieux rouleaux, de livres moisies et de pièces d'équipement. Une dague au manche décoré et à la lame gravée reposait à côté d'une statuette de femme en pleurs. Dans un bocal de cristal, une créature amorphe tournait lentement, comme habitée d'une vie paresseuse. Une illusion, car elle était morte, conservée, et le mouvement qui l'animait était le résultat d'une transmission de vibrations.

— Dumarest, dit-il. Earl Dumarest ? De ?

— Vonstate.

— Et avant ça ? (Le ton aigu et irrité monta un peu.) Ta planète d'origine, mon vieux. Où es-tu né ?

— Sur Terre.

Dumarest attendit la réaction habituelle, l'incrédulité, la conviction qu'il mentait. Il n'y eut rien de tout cela et il considéra la main de Moore et le petit instrument qu'elle tenait. Un détecteur de mensonges tonal, devina-t-il. Les vibrations de sa voix étaient analysées par la magie de l'électronique pour révéler la vérité. Un outil inaccoutumé pour un explorateur.

— Et vous ? Vous êtes d'Usterlan ? demanda-t-il brutalement.

— Oui.

C'était un mensonge. Dumarest connaissait cette planète, malgré ce qu'il avait dit au Hausi. Les gens d'Usterlan étaient basanés et leurs cheveux ressemblaient à de l'ébène torsadée, le tout constituant une protection contre la fureur d'un soleil qui irradiait beaucoup d'ultraviolets. Son regard glissa vers la femme assise paisiblement à côté de la fenêtre. Elle portait des vêtements masculins ; ses cheveux roux étaient coupés court ; son visage était dépourvu de maquillage. Un visage robuste, aux os proéminents, aux lèvres fermes, celle du bas palpitant un peu. Ses yeux étaient bridés vers le haut ; ils étaient d'un gris pâle et les paupières portaient des cils épais. Ses mains étaient larges, les doigts longs, les ongles bien taillés en rond.

Iduna, la sœur cadette de Jalch Moore.

— Monseigneur.

Bhol Kinabalu s'inclina un peu, les mains tendues, la paume vers le haut.

— Voici l'homme que vous attendiez. Il correspond à vos exigences. Dans la négative, je me verrai obligé de mettre fin à mon mandat et d'en aviser ma guilda.

Un ultimatum, malgré les mouvements de mains et le salut déférent. Moore grogna, lâcha l'instrument qu'il tenait, sa main plongea vers la dague, la saisit et la lança d'un geste soudain. Le lancer était imprécis. L'arme aurait dû heurter le mur tout près de Dumarest, craquelant le plâtre avec son manche.

Mais Dumarest la rattrapa, la fit tourner et la relança en un seul mouvement. Le métal se déchira lorsque la lame pénétra dans le détecteur de mensonges. Les composants détruits et la décharge d'énergie produisirent des étincelles.

— Rapide. (La voix de la femme était grave, musicale.) Une épreuve, Jalch ? Dans ce cas, il l'a subie avec succès. Ses réactions ne laissent vraiment pas à désirer.

— Mon détecteur...

— ... est fichu. Mais il aurait pu t'envoyer le poignard dans la gorge s'il avait voulu.

Elle se leva ; elle était grande, impérieuse, les courbes de son corps révélant sa féminité.

— On vous a dit ce que nous voulons que vous fassiez ?

— Non.

— Non ?

Elle fronça les sourcils et jeta un coup d'œil au Hausi. Kinabalu écarta encore les mains.

— Je lui ai expliqué l'essentiel, madame, mais les détails doivent venir de vous. Garder, protéger, ce sont des termes vagues. Seul un escroc promettrait d'assurer ce dont il est incapable. Le guide ? demanda-t-il après un temps d'arrêt.

— Accepté.

— Et cet homme ?

— Nous verrons. Vous pouvez disposer.

Comme la porte se refermait derrière le Hausi, la femme dit à Dumarest :

— Avez-vous déjà fait ce genre de travail ?

— Oui.

— Et pourtant vous n'êtes pas satisfait de ce qu'on vous a dit ?

— Non. (Dumarest affronta son regard.) Si je dois être efficace, il faut que je sache quels dangers m'attendent. Cette expédition que vous me proposez, quel est son but ? La chasse ? La cartographie d'une région ? Le commerce ? La recherche de minéraux ? (Les prunelles grises ne bronchèrent pas.) Quoi ?

— Cela fait-il une différence ?

— Possible.

Dumarest regarda, les cartes éparpillées, les rouleaux, les livres moisiss.

— Combien de personnes pour cette expédition ?

— Nous deux, le guide et vous, si vous acceptez de vous joindre à nous.

— C'est peu.

— Mais suffisant, dit sèchement Jalch. Ma sœur, laisse-moi lui donner des explications. (Sa main toucha un rouleau, passa sur un livre, s'attarda sur la statuette.) Nous sommes en quête d'une légende, dit-il brutalement. Shajok est un monde ancien qui a dû être colonisé à plusieurs reprises. Dans les montagnes se trouvent des vallées qui pourraient cacher les restes de cultures antiques. L'une d'elles pourrait être la vie indigène de cette planète avant l'arrivée des autres. D'après ce que j'ai pu voir, elle serait unique. Vous avez remarqué les bannières ?

Dumarest branla du chef.

— Vous en connaissez le but ?

— Elles servent d'avertissement.

— Pure imagination selon la plupart. Et pourtant, si elles venaient à signaler l'arrêt du vent, ce serait la panique. (Jalch allait et venait nerveusement dans la pièce.) Pourquoi cela, s'il n'existe aucun danger ? Une superstition ? Je ne pense pas. C'est peut-être le produit de mythes amplifiés par des peurs bien réelles. Pourtant, chaque mythe détient en soi le cœur de la vérité. Jadis, il devait y avoir un danger véritable. Jadis, les hommes étaient ici des étrangers et devaient combattre afin de survivre. Le Peuple Originel pourrait encore exister. Si c'est le cas, j'espère le découvrir.

— Le Peuple Originel ?

— Les indigènes de cette planète. (Il y eut un bruit de pages froissées lorsque Jalch ouvrit un livre.)

Regardez ça : un rapport du capitaine Bramh, datant de plusieurs siècles. Il a dû atterrir en catastrophe près des montagnes et a perdu les deux tiers de son équipage pour une cause qu'il n'a pas décrite. Phénomène local, dit-il, et qui les a amenés à désertir. Et voici un document pris dans les archives secrètes de Langousta. Un vaisseau avait été forcé d'atterrir sur Shajok. Un signal de

détresse avait été reçu et une opération de secours organisée. L'épave fut découverte, mais aucune trace de l'équipage ni des passagers. Un mystère absolu. Même le journal de bord était incomplet, il y avait de la nourriture sur la table, tout était comme de normal, mais il ne restait pas un être vivant.

Il déroula par terre un parchemin aux dessins fanés.

— Et ici, une nouvelle preuve, si besoin est. Un prêtre de la secte hyarque avait été appelé au chevet d'un mourant. Sous le sceau du secret, il apprit ce que l'homme savait de Shajok et ce qu'il avait découvert. Une forme de vie qui... dites-moi, avez-vous jamais entendu parler des Khelds ?

Dumarest hocha la tête.

— Des espèces de créatures de légende dont parlent souvent les anciens écrits. Des êtres aux capacités étranges. Ils ont bien des noms. Ce sont des formes de vie intangibles qui peuvent procurer à leurs propriétaires des pouvoirs inimaginables. Les noms changent, mais à la base, c'est la même chose. Ici, sur Shajok, nous pourrions trouver les Khelds.

Le visage traversé de barres sombres, Jalch se dirigea vers la fenêtre et regarda les bannières brillantes qui tiraient sur les mâts.

— Les Khelds, chuchota-t-il. Les Khelds !

Iduna demanda paisiblement :

— Earl, vous comprenez ?

Un fou ou un obsédé, certainement pas un homme totalement sain d'esprit. Jalch Moore avait pris la substance des rumeurs entendues çà et là dans des tavernes et l'avait amplifiée. C'est ainsi que naissaient les mythes de richesses immenses, de trésors laissés par des races mourantes, des pirates imaginaires ou des dévots trop fidèles.

Dumarest découvrait là quelque chose de nouveau. Jalch espérait trouver sur Shajok les êtres mystérieux qui devaient accorder à celui qu'ils reconnaissaient comme leur maître l'accomplissement absolu de ses rêves et ambitions.

Un paranoïaque : le détecteur de mensonges avait rendu ce détail évident. Un mystique, à sa façon, un primitif dans son application grossière du rite de la dague. Pourtant, il avait de l'argent et de l'équipement et l'envie d'explorer les lieux secrets des montagnes. Les vallées, dans l'une desquelles Dumarest découvrirait peut-être ce qu'il cherchait. L'endroit d'où était venu Léon.

Ternov. Une communauté du Peuple Originel, peut-être. Il ne pouvait manquer cette chance.

*

**

Ils partirent deux heures avant la nuit, montèrent très haut et volèrent avec le vent. Le moteur vibra en un ronronnement léger en alimentant en énergie les appareils antigravitationnels incorporés à la chaloupe. C'était un petit appareil tous usages sans cockpit dont les commandes étaient protégées par un capot en plastique.

Jalch Moore tenait les commandes. Le guide à ses côtés désignait parfois les montagnes qui apparaissaient au loin. Dumarest était assis, coincé entre les ballots de provisions et d'équipement, la femme à côté de lui.

Sans la regarder, il lui demanda :

— Qui êtes-vous, son infirmière ?

— Sa sœur.

— Je ne vous ai pas demandé votre lien de parenté. Depuis combien de temps est-il fou ?

— Croyez-vous qu'il le soit ?

Elle vint s'asseoir devant lui. Le soleil couchant projetait de longues banderoles de lumière dans le ciel, leurs reflets entrant dans ses yeux et en accentuant la couleur.

— Il a un rêve, une conviction, et qui êtes-vous pour dire qu'il se trompe ? Un homme qui prétend venir d'un monde mythique. La Terre !

Elle avait lâché ce nom avec une expression de mépris.

— Je n'ai pas menti et vous le savez.

— En raison de l'instrument employé par mon frère ? (Son haussement d'épaules mit en valeur les formes sous l'habit masculin.) Le résultat aurait été le même. Nous avons attendu trop longtemps, Jalch était trop tendu. Une hésitation de votre part et il vous aurait rejeté. Un nouvel échec... et je ne voulais pas qu'il soit à nouveau déçu.

— Vous aviez donc trafiqué le détecteur. Était-ce sage ?

— Vous vous imaginez que je vous crains, vous ou quelque homme que ce soit ? (Iduna sourit, ses dents blanches éclatantes entre les lèvres entrouvertes.) Ou que j'aie besoin d'une machine pour déterminer le caractère de quelqu'un ?

— Non, admit-il. Mais votre frère...

— Pourrait se tromper, je vous l'accorde. Mais il pourrait également avoir raison. Il pourrait encore exister une forme de vie inhabituelle dans les montagnes. Ce pourrait être ce que soupçonne Jalch. Les anciens documents ont pu dire la vérité dans l'absolu. Les légendes se bâtissent tellement vite, médita-t-elle à haute voix. Un héros qui a tué une poignée d'hommes se retrouve crédité d'une centaine, d'un millier, d'une centaine de milliers. Une femme notable par sa luxure voit ses prouesses atteindre des proportions ridicules. Des cités antiques censées être de véritables paradis se sont avérées de simples aspirations d'hommes solitaires. Et pourtant, le héros est réel, la femme également, les cités existaient. Devons-nous les repousser parce qu'il y a eu exagération ?

— Non, mais cela ne suffit pas pour les considérer comme réels. Il est d'autres explications.

— Telles que ?

— Discutons de ce que nous savons. La ville a pu avoir à affronter de véritables ennemis, la construction des bâtiments l'indique. Solides, trapues, des fenêtres étroites facilement fermées par de robustes volets. Les bannières ? (Dumarest fit un geste en direction des montagnes.) Un simple système d'alarme. L'activité volcanique a pu produire des fumeroles, répandre des vapeurs mortelles. Le vent régulier les empêchait d'atteindre la ville et la plaine. En cas d'éruption, les volets pouvaient empêcher l'entrée des cendres brûlantes.

— Et s'il n'y avait pas de volcans ? (Son regard était posé sur le sien.)

— Une forme de vie indigène, peut-être. Des oiseaux prédateurs attaquant en masse. Le vent aurait encore pu les tenir à distance et les maisons protéger les habitants.

— Bien vu, commenta-t-elle. Vous avez l'esprit vif, Earl. Sans la moindre preuve à l'appui, vous avez fourni deux explications à ce que vous avez vu.

— Et votre frère une troisième.

— Non, la sienne est la même que la seconde des vôtres. Vous ne divergez que par la nature de la menace. Et si la peur ancestrale des habitants subsiste, il en est peut-être de même de cette menace.

Son silence constitua une réponse. Dumarest regarda le ciel, puis les montagnes. Déjà, les contreforts étaient dans l'obscurité, seuls les pics reflétant la lumière. Le vent avait un peu faibli. Ils ne tarderaient pas à aborder les dangers dont avait parlé Kinabalu, les violents courants ascendants, les bourrasques.

Il se leva et s'avança prudemment vers les deux hommes aux commandes. La petite chaloupe lourdement chargée était instable.

— On devrait atterrir et camper, dit-il. Avant qu'il fasse trop nuit.

— Pas encore ! lâcha Moore avec impatience. Nous avons encore de la route devant nous.

— Tchaque ?

Le guide haussa les épaules.

— Tu as raison, Earl. La nuit, les vents sont traîtres. De toute façon, il faut que nous établissions des plans pour la suite. Là ! (Son bras se leva en désignant quelque chose.) Une cuvette et un ruisseau. Un endroit parfait où passer la nuit.

— Encore quelques kilomètres.

— Non, fit fermement Dumarest. Nous atterrissons.

*

**

Iduna fit cuire de la viande et des légumes dans une marmite suspendue au-dessus d'un feu de broussailles ; du bois vert qui fumait et envoyait dans les airs des plumets ondulants. Il y avait trois tentes, une pour elle, une autre pour son frère et la troisième que devaient partager Earl et Tchaque. La chaloupe à terre formait le quatrième côté d'un carré sans angles. L'entrée des tentes était face au feu disposé au centre.

Dumarest vérifia la chaloupe. Elle contenait de la nourriture et un peu d'eau, des instruments énigmatiques dans des caisses solides, une masse de papiers et de cartes. Quelques-unes des caisses étaient dotées d'un couvercle qui se refermait automatiquement, soit au moindre choc au fond, soit par télécommande.

Les cages destinées à emprisonner les mystérieux Khelds. Il se demanda comment Jalch Moore avait pu en estimer la taille.

Il y avait aussi des marchandises pouvant servir de monnaie d'échange, et des armes.

Dumarest examina un fusil semi-automatique qu'il chargea. L'arme était simple, mais aussi efficace qu'un laser, et plus fiable.

— Je vois que vous avez déjà chassé, fit Iduna qui s'était approchée. Pour le sport ou pour survivre ?

— Pour manger.

Il jeta un coup d'œil en direction de la tente de Moore, où il aperçut les silhouettes de celui-ci et de Tchaque penchées sans doute sur des cartes.

— Et vous ?

— Pour avoir des spécimens. J'étais chef de mission du zoo de Glatari, avant... enfin, peu importe.

— Avant que votre frère soit tombé malade ? (Façon délicate de présenter la chose, mais il ne voulait pas se montrer cruel.)

— Oui... on pourrait dire ça.

— Que s'est-il passé ?

— Nous étions ensemble sur Huek. C'est un monde étrange qui abrite des formes de vie bizarres dont la plupart sont totalement malfaisantes. Les indigènes ne valent guère mieux, ils ont régressé à un stade pré-culturel. Nous avons payé un tribut, mais malgré cela une bande a capturé Jalch et quand nous l'avons retrouvé...

Il nota son souffle plus rapide.

— Et ?

— Ils... l'avaient blessé ! Son corps n'était plus qu'une plaie purulente. Il a fallu beaucoup de temps et de souffrance pour lui redonner apparence humaine... des greffes, des cuves amniotiques. Mais son esprit avait définitivement changé.

— Et maintenant il veut se venger. C'est cela ? Si les Khelds sont bien ce que l'on dit, il pourrait

les utiliser pour faire ce dont il est incapable. Détruire ceux qui l'ont blessé. C'est pour cela qu'il veut les prendre au piège ?

— Je l'ignore.

— Je crois que vous me mentez. (Son ton était dur et sec.) Il est regrettable, Iduna, que vous passiez votre vie à entretenir les illusions d'un esprit malade.

— Je fais de ma vie ce qui me plaît.

— De votre vie, de votre temps, de votre argent, acquiesça-t-il. Quand le repas sera-t-il prêt ?

— Bientôt. Vous mangerez avec nous ?

— Non. Je vais examiner les environs.

Il faisait nuit noire lorsqu'il revint. Les étoiles étaient rares dans le ciel et la lune était basse sur la ligne d'horizon. Une grosse lune argentée, comme l'avait dit Léon. Mais ce monde n'était pas la Terre, malgré la lune et les étoiles en nombre limité. Le feu était devenu un rougeoiement ténu et il s'accroupit à côté pour verser dans un bol ce que contenait la marmite, puis il mangea avec une cuillère.

C'était une bonne nourriture, riche et judicieusement épicée. Tchaque se joignit à lui au moment où il tendait la main pour se resservir.

— Qu'en penses-tu, Earl ?

— De quoi ?

— De ceci. (Son geste engloba les tentes, la chaloupe et la nuit.) Jalch Moore est dingo. Il m'a gardé dans sa tente pendant des heures à parcourir des cartes qui tombaient en miettes dès qu'on les touchait. J'ai essayé de lui faire comprendre que l'arrière-pays est totalement inconnu, mais il a exigé des faits et des chiffres qui n'existent pas. Demain, il veut partir pour la Trouée de Marasill.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une faille entre deux montagnes. Tu la verras bien assez tôt. Dangereuse pour les chaloupes. (Il se pencha en avant et toucha le fusil posé à côté de Dumarest.) Ce n'était pas utile. On est sécurisé, ici.

— Et par la suite ?

— Ce sera différent, fit Agus Tchaque d'un ton sévère. Il y a des prédateurs que je préfère ne pas rencontrer, sans compter les dangers que nous ne connaissons pas. Il y a bien quelques chasseurs et trappeurs qui viennent chercher des fourrures, mais c'est tout. Sur Shajok, l'élevage principal est celui de l'ulumen et il y a beaucoup de place dans les plaines.

Dumarest se laissa aller en arrière et dévisagea l'homme en face de lui.

— Tu es guide, Agus. Tu dois connaître la région. As-tu entendu parler d'un endroit appelé Ternov ?

— Non, mais ça ne veut rien dire.

Tchaque jeta une brindille sur les braises et souffla dessus pour que le feu reprenne.

— Tu penses au gamin, n'est-ce pas ? On m'a parlé de lui.

— Oui.

— Il devait être un peu trop jeune pour avoir été entièrement initié. Cela arrive. Les vallées sont fermées et elles ont leurs propres coutumes. Elles utilisent des noms particuliers et parfois même leur propre langue. Ternov était peut-être le nom utilisé avant l'initiation. Par la suite, il aurait pu en apprendre davantage. (Tchaque jeta une nouvelle brindille dans le feu.) Tu n'as pas d'autre indice ?

Dumarest lui tendit la photographie.

— Pas une Zelumini, fit immédiatement Tchaque. Leurs femmes sont toutes basanées. Pas une Brasnesch, elles ne s'habillent jamais en vert. (Il se rapprocha du feu et plissa les yeux.) Et les

Candarish ne s'habillent jamais comme ça.

— Le symbole sur le mur. Un poisson. Connais-tu une communauté qui utilise une telle décoration ?

— Un poisson ? Non. (Tchaque lui rendit sa photographie.) Désolé, Earl.

Encore un cul-de-sac, mais il avait quand même appris quelque chose. Léon était jeune et devait l'être encore plus lorsqu'il avait quitté son foyer. Quelques années faisaient la différence entre un enfant et un homme. Se pouvait-il que Tchaque eût raison et que la peur de l'initiation l'eût fait fuir ? La photographie avait pu être prise par un commerçant ambulant. Appartenant à une caravane qu'il avait rejointe.

Dumarest se leva et se tourna, le fusil dans les mains tandis que la nuit était transpercée par un cri sanglotant. Un bruit qui devint un hurlement affolé.

— Non ! Non ! Seigneur, non !

Jalch Moore était torturé par des cauchemars. Le rabat de la tente d'Iduna s'ouvrit et la femme, vêtue uniquement de ses sous-vêtements, courut reconforter son frère. Sa voix, bizarrement douce, apaisa les cris et les pleurs.

— Tu as vu ça ? (Tchaque inspira bruyamment.) Qui aurait deviné que sous ces vêtements se cachait une telle perfection ? Une femme qui...

— Est occupée, comme tu devrais l'être. (Dumarest lui tendit le fusil.) Nous allons monter la garde à tour de rôle. Réveille-moi dans deux heures.

CHAPITRE IX

L'aube arriva en un flot de lumière dorée, les rouges et ambres chamarrant les pics montagneux. L'air était paisible, la fumée du feu montait tout droit, comme dessinée dans le ciel avec un pastel.

À midi, ils atteignirent les contreforts et glissèrent au-dessus du terrain accidenté, la roche nue apparaissant à travers les broussailles : des fourrés de buissons et quelques arbres épineux aux branches tordues et aux feuilles rubis bordées de gris argenté.

— Attention à ces arbres, les avertit Tchaque. Les piquants sont empoisonnés.

Ils mangèrent à bord et atteignirent deux heures après la Trouée de Marasill.

Elle était vaste. Résultat, supputa Dumarest, de quelque ancienne convulsion qui avait coupé la chaîne en deux comme avec une hache gigantesque. Un cours d'eau étroit suivait le fond et disparaissait dans une caverne souterraine, une brume d'embruns en masquant l'entrée. Les parois étaient abruptes et tapissées de végétation. Un calme menaçant habitait l'atmosphère.

— Montez, dit Dumarest à Jalch qui se tenait aux commandes.

— Si on reste trop haut, on ne verra rien. Il devrait y avoir des signes, des cicatrices...

— Qui sont recouvertes de plantes depuis belle lurette. Montez, vite !

La chaloupe s'éleva. Une turbulence les heurta lorsqu'ils dépassèrent le bord de la trouée et le véhicule fit de sérieuses embardées. Puis le danger passa.

— C'était juste ! (Tchaque essuya la transpiration qu'il avait sur le visage et le cou.) Si on s'était écrasés...

Il s'arrêta en frémissant. La chute eût été longue et sans espoir de survie.

— Je lui avais dit d'éviter la Trouée, mais il ne m'a pas écouté.

— Qu'y a-t-il au-delà ?

— La vallée des Candarish. Nous y camperons ce soir.

La vallée était petite et isolée, le sommet des pentes barré par un enchevêtrement d'épineux. Les coteaux étaient coupés de terrasses cultivées. Au fond, gardés par des gamins, les troupeaux à cornes paissaient l'herbe riche. Le village était un groupement de maisons basses de pierre et de torchis, aux toits à pignons et dont les fenêtres étaient de simples fentes pouvant être fermées avec des rideaux de cuir.

Un petit groupe d'habitants s'avança lorsque la chaloupe atterrit. Les hommes portaient des vêtements grossiers de tissu et de cuir, les manches et les épaules des vestes ornées de touffes de fourrure colorée. Les femmes avaient de longues robes amples qui traînaient à terre et marchaient la tête couverte et le visage voilé. Les enfants, sales, le ventre proéminent, les cheveux raides et gras, les regardèrent venir en écarquillant les yeux.

— Mes amis ! (Tchaque sauta de la chaloupe, n'alla pas plus loin et leva les mains.) Nous sommes venus en paix, pour commercer, vous apporter des cadeaux et apprendre votre sagesse. Qui est votre chef ?

— Il se tient devant toi.

Un vieillard tout ridé, les yeux voilés par la cataracte, la bouche trempée de bave, fit un pas vers le guide.

— Te connaissons-nous ?

— Mes cadeaux m'ouvrent vos bras. Des outils de métal et des tissus aux couleurs éclatantes.

— Un commerçant. (Le vieil homme hocha la tête.) Tu es le bienvenu. Entre dans ma maison et nous parlerons.

Il se tourna et s'éloigna, Jalch Moore et le guide sur les talons. Assise à côté de Dumarest, Iduna dit paisiblement :

— Dans quelles profondeurs peuvent sombrer les hommes. Ils vivent dans la crasse et l'ignorance alors qu'à deux pas de chez eux se trouve la porte des étoiles.

— Une porte qu'ils ne peuvent atteindre.

Dumarest regarda la montagne. Le soleil couchant tombait sur les feuilles et les transformait en une barrière de flammes.

— Qu'est-ce que votre frère espère trouver ici ?

— Un indice, une rumeur, peut-être, quelque chose qui le conduise aux Khelds. (Elle sauta hors de la chaloupe.) On marche un peu ? On fait du tourisme ?

Dumarest hésita en considérant les hommes qui les surveillaient. Ils étaient légèrement armés et peu menaçants. Le bétail qui paissait émettait des meuglements et plusieurs femmes se retournèrent et se dirigèrent vers eux.

— Earl ?

Mais l'on n'était jamais trop prudent.

— Allez-y, si vous voulez, Iduna. Je reste ici.

Elle revint au bout d'une heure, les bottes souillées, de la terre et de la crasse sur les mains et le visage. Sans un mot, elle se lava avec l'eau de la cantine. Puis elle prit un fusil et en vérifia le chargeur.

— Des ennuis ?

— Rien que je ne puisse régler seule. Un jeune bouc qui s'est imaginé qu'il avait le droit de me toucher.

— Et ?

— Je lui ai fait comprendre que non. (Elle sourit devant son expression.) Rassurez-vous, Earl, je ne l'ai blessé que dans son orgueil.

Ce qui était peut-être le plus grave, comme elle devait le savoir. Dumarest inspecta son propre fusil.

— Restez ici, ordonna-t-il. Ne quittez pas la chaloupe avant mon retour.

Un feu avait été allumé devant les maisons et dansait mollement en réduisant la lueur des bougies dans les maisons à de vagues taches pâles. Dumarest effectua un vaste cercle pour éviter le feu, les yeux plissés, les oreilles aux aguets. Il surprit un bruit de pieds nus, une inspiration rapide et se laissa tomber en levant le fusil.

Le bruit mourut mais son instinct l'avait averti qu'il était suivi. Il continua d'avancer, se découpant nettement devant le feu, et se jeta à terre lorsque quelque chose sorti des ténèbres jaillit dans sa direction.

Une lance fendit l'air au-dessus de lui et atterrit dans la terre avec un bruit sourd. Un épieu tenu par deux mains arriva alors et la pointe descendit là où il était allongé. Il roula sur le côté, projeta le canon de son fusil contre les tibias nus et se releva tandis que l'homme tombait en hurlant.

— Earl ?

Il ignore l'appel de la femme. Le dos au feu, il conservait sa vision nocturne alors que les autres étaient éblouis. En revanche, sa silhouette était bien visible, désavantage qu'il espérait compenser par sa rapidité.

L'attaque se produisit immédiatement. Deux jeunes hommes au visage robuste jaillirent du sol, l'un avec une massue, l'autre un épieu. Le premier visa vers le haut, l'autre vers le bas.

Dumarest tira pour tuer et évita l'épieu destiné à lui fracasser le crâne. Il tira encore et se mit à courir tandis que l'homme tombait.

— Iduna ! Décollez ! Décollez !

— Qu'est-ce qui se passe ?

Tchaque apparut à la porte d'une maison, Jalch Moore regardant par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rejoignez la chaloupe ! Vite !

Dumarest tira encore alors que deux indigènes apparaissaient de part et d'autre des deux hommes, l'un d'eux tomba, du sang jaillissant de sa bouche, les poumons déchirés par le projectile. L'autre, moins malchanceux, tournoya et tomba en serrant une épaule fracassée.

— Une attaque ? (Tchaque avait rapidement compris la situation.) À la chaloupe, vite !

Dumarest les couvrit tandis qu'ils couraient vers le véhicule. Un épieu blessa le guide au bras, mais celui-ci bascula aussitôt à l'intérieur de la chaloupe, suivi de peu par Moore.

— Earl ?

— J'arrive !

Dumarest se mit à courir en vidant son chargeur, jeta son arme dans l'appareil et bondit pour en saisir le rebord tandis qu'il s'élevait. Il se hissa rapidement à l'intérieur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? (Moore avait l'air hébété.) On parlait tranquillement quand on a entendu un cri, puis des coups de feu. C'était vous, Earl ?

— Oui.

— Vous êtes devenu fou ? Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ? J'allais apprendre un détail d'une importance primordiale et vous avez tout gâché.

Iduna ! Fais immédiatement demi-tour. On peut encore arranger les choses. Elle resta muette et augmenta leur altitude. Tchaque conseilla en serrant son bras :

— Faites attention, ma petite. Posez-vous aussitôt que possible. Ce serait bête d'échapper aux lances pour s'écraser contre une montagne.

*

**

Ils atterrirent dans un petit vallon très haut et très loin de la vallée. Iduna les posa en douceur, guidée par une fusée éclairante. À la lumière d'une lanterne, Dumarest examina le bras du guide, dont seul le gras avait été déchiré, et le banda soigneusement. Jalch Moore fut plus difficile à satisfaire.

— Vous avez tout gâché ! Pourquoi tirer sur des ombres ? Je me suis fié au Hausi et à mon propre jugement ; je me suis trompé dans les deux cas, apparemment. Y aurait-il une raison pour que vous ne désiriez pas que je trouve les Khelds ?

Une paranoïa ; il était au bord de la démence totale. Dumarest répondit patiemment :

— C'était un piège, ils voulaient nous prendre par surprise. Pendant que vous conversiez tous les deux, nous devions être tués. Je les ai percés à jour, c'est tout.

— Je n'y crois pas ! Tchaque ?

— C'est possible, admit le guide. Une petite expédition richement équipée... oui, c'est possible. Nous n'aurions pas été les premiers à disparaître dans les montagnes.

— Mais les renseignements qu'il allait me donner...

— Des paroles, fit Dumarest. Du bavardage pour vous occuper. Vous avez sous-estimé le vieillard. Il ne vous a dit que ce que vous vouliez entendre.

— Non !

— Vous êtes restés avec lui pendant une heure. Qu'avez-vous appris ? Rien. Une heure entière... cela a éveillé mes soupçons. Avec les gens comme les Candarishs, on commerce d'abord et on parle ensuite.

Détails qu'aurait dû se rappeler Tchaque, mais Dumarest n'y fit pas allusion. Le moment n'était

pas aux récriminations.

— Mangeons, dit-il. Mangeons et reposons-nous. Au matin, nous déciderons de ce que nous ferons.

— Il n’y a aucun doute à ce sujet, dit froidement Moore. Nous continuons.

— Pour aller où ?

— Ici ! (Moore déplia une carte et tapa du doigt sur un point précis.) À l’est et au-dessus de ce plateau. Il en est question dans la Saga d’Eldrain. On y trouvera des signes, des indices concernant les Khelds. Les Candarishs auraient pu nous aider... mais c’est maintenant trop tard.

Trop tard aussi pour bien des choses, peut-être. Moore avait sous sa veste une vilaine bosse : un laser. Devant une certaine opposition, il serait prêt à l’utiliser et n’hésiterait pas à détruire leur moyen de transport. Et Dumarest n’oubliait pas l’objet de sa propre quête.

— Si les Khelds existent, nous les trouverons, promit-il. Iduna, et ce repas ? Tchaque, tu devrais examiner la chaloupe pendant que j’inspecte les lieux.

Le vallon était situé en haut d’une éminence ; c’était une cheminée volcanique bouchée par la roche et remplie de terre apportée par les vents. Comme végétation, il n’y avait que de l’herbe élastique sous le pied. Ils étaient à l’abri de toute attaque, tant qu’elle n’était pas aérienne... et ils finiraient par mourir de faim si leur véhicule était endommagé au cours d’un assaut de ce genre.

Plus tard, tandis qu’il regardait la roue des étoiles, Iduna vint s’asseoir à son côté.

— Earl, tout ça a été ma faute, n’est-ce pas ?

— L’attaque ? Non.

— J’ai réfléchi. Si je n’avais pas repoussé ce jeune excité... mais je n’ai pu supporter qu’il me touche.

— Il s’y attendait. Si vous n’aviez pas résisté, il vous aurait capturée et vous aurait mise en sécurité dans un coin retiré.

— Pour se servir de moi ultérieurement, fit-elle amèrement. Lui et ses amis, et tout autre homme qui en aurait eu envie. Des bêtes !

— Vous étiez étrangère. Une femme qui s’habillait comme un homme. Il n’avait probablement jamais vu un visage nu de femme, auparavant.

— Des sauvages ! Des animaux !

— Des primitifs, la reprit-il. À la culture rigide et aux coutumes complexes. Vous vous situiez en dehors de leur cadre d’expériences. Habillée comme un homme, traitée comme un homme. S’il avait été tué et que vous soyez restée en vie, les femmes vous auraient lapidée. À leurs yeux, vous auriez été anormale. Dangereuse. Une créature à détruire.

Elle demanda bizarrement :

— Pensez-vous que je sois anormale, Earl ?

— Non.

— C’est l’avis de certains hommes. Ils se demandent à quoi je ressemble quand je suis nue et laissent entendre que je ne m’intéresse qu’aux femmes. Ils ne comprennent pas.

Une fille solitaire, peut-être. Un père qui n’avait voulu que des fils, un frère aîné à émuler. Et si elle avait travaillé sur le terrain, comme elle le prétendait, ce genre de vêtements constituait une précaution élémentaire destinée à réduire son attirance.

— Il est tard, dit-il. Vous devriez vous reposer un peu.

— Dormir pendant que vous montez la garde ?

— Je suis payé pour ça.

Il aurait aimé qu’elle le laisse, car il sentait sa curiosité féminine, son désir de le sonder.

Derrière la chaloupe, Tchaque toussa, un bruit âpre dans le silence. À l'intérieur du véhicule, Jalch Moore remua dans son sommeil agité.

— Earl !

Il se retourna. Elle s'avança sur lui, leva les bras, lui enlaça le cou et attira ses lèvres contre les siennes. Un instant, il sentit la chaleur pressante de son corps. Puis Jalch tourna encore dans son sommeil en marmonnant et elle se retira lentement.

— Mon frère... il a besoin de moi.

— Oui.

— Bonne nuit, Earl.

— Bonne nuit.

La nuit avança. Dumarest réveilla Tchaque pour qu'il monte la garde à son tour, puis s'installa pour dormir. Puis il se réveilla avec la brutalité d'un animal, une main se tendant vers l'ombre qui le dominait, l'autre tirant le poignard.

— Earl ! (Tchaque agrippa la main qui lui serrait la gorge et recula devant la lame dont la pointe lui piquait la peau.) Non ! C'est moi !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas. Écoute.

Cela venait du ciel. Un pépiement aigu inquiétant, une stridulation bizarre. Dumarest se leva, le fusil dans les mains, les yeux plissés pour sonder le ciel. Il ne vit rien que le scintillement des étoiles lointaines, la bande du cristallin galactique formant un voile pâle près de la ligne d'horizon. Il n'y avait pas de vent, l'air était limpide.

— J'étais assis, je somnolais, je crois, et je l'ai alors entendu, chuchota Tchaque. Cela est passé au-dessus de moi et a semblé monter. Mais je n'ai rien vu. Rien !

Cela se reproduisit, plus proche apparemment. Un son aigu qui mettait les nerfs à vif et emplissait la nuit d'une menace étrange. Puis, lorsque Jalch hurla dans son cauchemar, cela disparut.

— Earl ?

Tchaque était ébranlé, le visage blafard à la lueur des étoiles.

— Est-ce que c'est un des trucs qu'on cherche ? L'un des Khelds ?

— Je l'ignore.

— Si c'est ça, j'espère qu'on ne les trouvera jamais. (Le guide jeta un coup d'œil dans la direction d'Iduna qui était en train d'apaiser son frère.) On garde le silence, entendu ? On ne leur dit rien.

Un bruit dans les ténèbres, une impression... qu'y avait-il à raconter ? Pourtant, aux yeux de Jalch Moore, cela constituerait une preuve de l'existence de ce qu'il recherchait. Il exigerait de rester dans le vallon, installerait ses pièges et attendrait en risquant leur vie. Et Dumarest ne s'intéressait pas à la découverte des Khelds.

*

**

Les jours se ressemblaient. Le réveil, le petit déjeuner, l'avance dans la montagne, l'établissement du camp à la nuit tombante, puis le dîner. Deux fois encore ils tombèrent sur des communautés isolées, firent du troc et entendirent de vagues rumeurs. Une masse d'histoires contradictoires qui les fit errer sans plan précis. Et, chaque jour, Jalch était un peu plus dérangé.

— On les trouvera, marmotta-t-il, penché sur ses cartes. Ici, peut-être. Ou ici ? Il faut qu'on aille sur les pics les plus élevés. (Il grogna comme une bête lorsque Tchaque protesta.) Et tu te prétends un guide : pourquoi tant d'irrésolution ?

— Parce que je tiens terriblement à ma peau. Plus nous monterons, plus le danger croîtra. Les vents...

— Suggères-tu que nous fassions demi-tour ?

— Non.

Dumarest s'inclina sur la carte. Elle était imprécise, simple produit d'hypothèses et de supputations, mais il reconnut certains détails.

— Ici.

Il posa le doigt sur une vallée un peu à l'est.

— Une vallée, alors qu'il nous faut les hauteurs ! Ces idiots ne savent rien. Il faut qu'on inspecte les cimes.

Ils s'élevèrent trop tôt : les courants thermiques se saisirent de la chaloupe et la firent tourner dangereusement près d'un surplomb.

— Il va nous tuer, dit Tchaque en agrippant le rebord de la chaloupe. Earl, tu ne peux pas prendre les commandes, l'arrêter ?

— C'est un bon pilote.

C'était indéniable. Dumarest se pencha et regarda par-dessus bord le fouillis de roches et de ravins encombré d'épineux. Il sentit près de lui la présence de la femme et l'impact doux et chaud de son bras contre le sien.

— Que cherches-tu, Earl ? Qu'espères-tu trouver ?

— Ici ?

— Partout. Tu es un voyageur impénitent et tu cherches quelque chose. Pourquoi ?

— Pourquoi faire la chasse aux spécimens ?

— C'est mon métier.

— Cela pourrait très bien être fait par d'autres gens. (Il se tourna vers elle et surprit son expression interrogative.) Chacun fait ce qui lui plaît, Iduna.

— Tu es extrêmement dur. Et froid. Malgré moi, je t'admire. Une femme a-t-elle jamais capturé ton cœur ?

Elle fronça les sourcils comme il ne répondait pas. Depuis la soirée dans le vallon, ils ne s'étaient plus touchés.

— Tu as aimé, décida-t-elle. Et tu as été aimé en retour. Qu'y a-t-il eu, Earl ? Elle est morte ? Tu l'as quittée ? Y a-t-il une femme solitaire qui t'attend sur une planète lointaine ?

— Y a-t-il un homme qui t'attend ?

— Non, et s'il y en a un, c'est un idiot. Je n'ai jamais été vraiment proche d'un homme. Il se trouve toujours une barrière entre ceux qui me désirent et ceux que je désire. (Elle se pencha un peu par-dessus bord.) Qu'est-ce que c'était ? Un animal ?

Il ne distingua rien. Une diversion, sans doute ; elle voulait changer de conversation. Il sentit la chaloupe tanguer un peu lorsque Tchaque s'avança vers eux.

— Iduna, il faut que vous l'arrêtiez. (Il dodelina de la tête en direction de Jalch qui se tenait aux commandes.) Il veut monter jusqu'au plus haut sommet de la chaîne puis explorer tout le secteur. Il est fou.

— Il est responsable de cette expédition, fit-elle froidement.

— Il est quand même fou. Les vents... on n'a jamais réalisé cela. Il ne comprend pas et ne veut rien écouter. Je vous en prie, demandez-lui de se montrer plus prudent. Je... (Tchaque s'interrompit et jura comme le véhicule faisait une embardée.) Le fou ! Pourquoi ne m'écoute-t-il pas ?

Dumarest s'éloigna du bord.

— C'est toi le fou, dit-il brutalement. Tu nous déséquilibres. Retourne à l'avant, vite !

Trop tard. Comme le guide se déplaçait, un courant ascendant, allié aux tourbillons contre les flancs de la montagne, créa une turbulence qui fit tourner la chaloupe, laquelle alla heurter une crête. Seul le fond de l'appareil toucha le roc, mais cela suffit.

— Vite !

Dumarest saisit un ballot, le jeta par-dessus bord et en prit un autre.

— Allégez l'appareil avant qu'on retombe trop bas.

Avant qu'ils ne chutent dans une cheminée naturelle et les tourbillons qu'elle devait emprisonner. Le choc avait arraché certains conducteurs antigravitationnels de leur logement. Surchargé, la majeure partie de sa poussée absente, l'appareil s'inclina en descendant, entama une vrille.

— Dépêchez-vous !

Dumarest jeta un nouveau ballot par-dessus bord, qu'il fit suivre des plus grosses caisses métalliques et d'un coffret d'instruments.

— Non ! (Jalch abandonna les commandes et se précipita vers la cargaison.) Vous ne pouvez pas faire ça ! J'en ai besoin !

Dumarest lui assena un coup à la mâchoire et le fit s'étaler, assommé. Il se précipita vers les commandes pour essayer de redresser la chaloupe qui tombait en vrille. Il entendit Tchaque crier et vit se rapprocher la paroi de la cheminée. Puis ils touchèrent brutalement la pente.

— La cargaison... Larguez tout !

Tchaque obéit tandis que l'appareil s'écartait de la roche, se soulevait un peu, pour recommencer ensuite à tomber en heurtant une masse d'air froid, et se jetait de nouveau contre le flanc de la montagne. La chaloupe se mit presque sur le côté, glissa sur une grosse roche, se précipita dans les airs et s'écrasa un peu plus bas.

Le métal se déchira bruyamment et un flot de fumée âcre s'éleva des commandes. Il y eut un court-circuit et les moteurs se turent tandis que l'engin basculait en rebondissant.

Pour atterrir dans un ravin peu profond. L'impact fut amorti par le tapis végétal sur lequel atterrit l'épave.

CHAPITRE X

Tchaque gémit et se leva en se tenant le bras et la tête. La peau était fendue sur sa tempe et le sang lui maculait la joue. Il avait les cheveux pleins de bouts de feuilles et sa tunique était déchirée dans le dos et sur le côté.

— Earl ? Earl, où es-tu ?

— Ici.

Dumarest s'avança vers le guide. Des taches brillantes souillaient le plastique de ses vêtements et il avait les mains sales.

— Comment ça va ?

— Ma tête ! (Tchaque la palpa et grimaça en se touchant la tempe.) Rien de cassé, je crois, mais j'ai un mal de chien.

— Tu peux te déplacer ? (Dumarest regarda l'autre homme faire quelques pas.) Parfait. Allons chercher les autres.

Iduna gisait à l'écart, le visage pâle, une joue tachée du vert et du marron des feuilles et de la terre. Elle bougea lorsque Dumarest la toucha, à la recherche d'une fracture possible. Une jambe de pantalon était déchirée, révélant sa cuisse blanche. Ses mains remontèrent vers la taille et elle soupira en ouvrant les yeux.

— Earl. Que s'est-il passé ?

— On s'est écrasés. (Ses doigts palpèrent son cuir chevelu et n'y trouvèrent rien de plus grave qu'une bosse.) On a eu de la chance.

— Et Jalch ?

Jalch Moore était mort. Il reposait en haut de la pente, niché entre les branches tordues d'un épineux, les feuilles rubis lui encadrant le visage, des épines argentées dans la joue et le cou. Ses yeux étaient ouverts, vitreux, les mains levées, les doigts recourbés, comme si, au dernier moment, il avait voulu s'accrocher à quelque chose et le tenir contre soi.

Un rêve, peut-être, un bonheur oublié. Du moins ses cauchemars étaient-ils terminés.

— Jalch ! (Iduna voulut échapper à la main de Tchaque.) Il faut que j'aille le chercher !

— Soyez prudente, mon petit. Si vous touchez à l'un de ces piquants, vous le regretterez.

— Mais mon frère...

— Il est mort. Il a eu la nuque brisée. (Dumarest regarda en direction de l'épave de la chaloupe.) Il a dû être éjecté avant l'atterrissage. On ferait bien de voir ce qu'on peut récupérer.

— Mais Jalch ? Vous n'allez pas le laisser comme ça ?

— Pourquoi pas ? Je te l'ai dit : il est mort. Que lui importe maintenant l'endroit où il se trouve ? (Dumarest s'interposa lorsqu'elle échappa à l'étreinte de Tchaque.) Tu veux prendre le risque de te blesser rien que pour le redescendre ? Et ensuite ? Pourrons-nous le ramener à la vie ? Un peu de bon sens, voyons ! Nous avons des soucis bien plus graves que Jalch.

Elle dit d'une voix hésitante :

— Tu as sans doute raison, Earl. C'est que... voilà, nous étions vraiment très proches.

Et maintenant, elle était seule. Dumarest l'observa tandis qu'ils descendaient. Elle ne pleurait pas, mais son visage était un masque dur et inflexible. Peut-être sanglotait-elle intérieurement, mais rien ne transparaissait.

— Là ! (Tchaque avait trouvé une boîte métallique.)

— Laisse. On a besoin de nourriture et de la pharmacie. Et de tissu aussi, si possible. Et des fusils.

Dumarest leva les yeux vers l'homme mort qui tenait encore son laser sous le bras, mais le risque

était trop grand.

— Cherchez les fusils. Déployez-vous et rapportez ce que vous trouverez à la chaloupe.

Ils ne ramenèrent pas grand-chose : une coupe de tissu, des fruits secs, une caisse d'instruments brisés, une gourde. Dumarest la souleva et découvrit qu'elle était à moitié pleine.

— On pourrait continuer à chercher, suggéra Tchaque. Passer le reste de la journée à faire ça.

— Non.

Le secteur était trop vaste, la végétation trop épaisse. Les ballots et le reste du chargement s'étaient éparpillés lorsque la chaloupe s'était presque retournée.

— On ne peut pas réparer l'appareil ?

— Impossible.

Dumarest l'avait examiné. Le moteur était inutilisable, les conducteurs arrachés.

— Et nous ne pouvons espérer des secours. Tchaque, tu as une idée de la façon de sortir de ces montagnes ?

— À pied, non, admit le guide. Mais je peux te dire à quoi on peut s'attendre : des crevasses qu'on ne pourra franchir, des parois qu'on ne pourra escalader. Des prédateurs, des épineux, des cañons en cul-de-sac. Earl, on a vraiment besoin de ces fusils !

— Cherche-les si tu veux, moi je pars.

— Tu pars ? (La femme était incrédule.) Mais il faut qu'on se repose et...

— On est contusionnés. Si on attend, on sera raides.

Plus nous traînerons ici, plus la route sera dure. (Dumarest déroula la coupe de tissu et en fendit une longueur à l'aide de son poignard.) Enveloppe ta jambe... pour protéger ta cuisse. Toi aussi, Tchaque, colmate-moi ces déchirures.

Dumarest en profita pour rejoindre la chaloupe. Il souleva un panneau tordu, tendit la main à l'intérieur et arracha une poignée de fils électriques. Le fauteuil de contrôle était recouvert d'un plastique épais. Il le découpa et obtint ainsi un petit rectangle aux extrémités duquel il perça des trous. Puis, à l'aide des fils électriques, il se fabriqua une fronde.

Il l'essaya avec une pierre, qu'il envoya très haut sur la pente.

— Tiens. (Il tendit à la femme son poignard et ce qui restait du bout de plastique.) Fais un sac et des gants. Rien d'élégant, mais que ça protège nos mains des épines.

Iduna considéra les objets sans paraître comprendre ce qu'on lui demandait.

— Comment...

— Coupe des bandes minces de plastique en guise de cordon. Utilise la pointe pour faire des trous. Le tissu constituera une bourse. Tchaque, aide-moi à prendre du métal sur l'appareil.

Ils parvinrent à en récupérer trois bandes d'un mètre de long sur vingt-cinq millimètres de large et six millimètres d'épaisseur. Des épées grossières sans pointe ni tranchant, mais dont le poids pouvait en faire des massues. Les épineux avaient trop de pointes, les branches étaient trop tordues et le bois était trop dur pour pouvoir leur servir à quelque chose.

— Nous avons maintenant des machettes, mais sans tranchant, fit Tchaque.

— Avec une meule, je te fais ça sans problème. Ça, ou une enclume et un marteau.

— Pourquoi ne pas demander une radio, pendant que tu y es ? Et une chaloupe en parfait état de marche ? (Tchaque souleva l'une des armes, la fit tourner et grogna lorsque l'extrémité s'enfonça dans le sol.) Les chasseurs ont des fusils à répétition et des lasers, commenta-t-il. On n'a même pas

d'épée digne de ce nom. Earl, il faut bien l'admettre : on n'a pas la moindre chance de s'en tirer.

— Pourquoi pas ? (Dumarest fixa le guide de ses yeux de glace.) On peut marcher. On peut s'orienter grâce au soleil et aux étoiles. Tant qu'on pourra marcher, on ira quelque part.

— Pas dans les montagnes. Tu ne sais pas à quoi elles ressemblent et... (Il baissa la voix.)... ce truc risque de revenir. Tu te rappelles ? Dans le vallon ?

— On s'en inquiétera quand le moment sera venu. Prête, Iduna ? Alors, en route.

*

**

Dumarest ouvrit la marche et emprunta un sentier remontant par le sud du ravin ; une fois en haut, il considéra l'étendue d'épineux qui descendaient doucement jusqu'au bord d'une falaise. C'était une barrière de bois et de pointes presque compacte que rien de vivant ne pouvait aisément pénétrer. Il prit à gauche et suivit la limite des buissons jusqu'à l'endroit où ceux-ci rejoignaient un affleurement de roche, un coin acéré qui s'élevait brutalement pour retomber en pente plus douce vers le flanc de la montagne.

— Un cul-de-sac. (La voix de Tchaque trahissait sa fatigue.) Les montagnes en sont pleines. Il faut faire demi-tour, Earl, et repartir dans une autre direction.

Des kilomètres et des heures gaspillés. De l'énergie en moins et de la fatigue en plus. Dumarest considéra la paroi devant eux et nota les failles, les petites fissures, les touffes de végétation.

— On grimpe, dit-il.

— Et si on trouve encore des épineux de l'autre côté ? Si on glisse et si on tombe dedans, on sera pris au piège.

C'était un risque à courir. Dumarest fixa sa machette autour du cou à l'aide d'un fil électrique, ainsi que tout le reste de son attirail. Sans la moindre hésitation, il commença l'escalade. Six mètres plus haut, il s'arrêta et regarda en bas.

— Je me suis servi de mes mains et des prises que j'ai pu trouver. Iduna, suis-moi. Tchaque, tu passes en dernier.

— Je ne suis pas alpiniste, Earl.

— Tu y arriveras. Contente-toi de regarder en haut et devant toi, jamais en bas.

Dumarest continua de monter tandis qu'ils le suivaient, les doigts s'enfonçant dans les fentes, les bottes reposant sur de minuscules corniches, les touffes de végétation. L'une d'elles céda sous son poids. Il entendit le halètement d'Iduna lorsque la terre lui tomba dessus et le juron de Tchaque quand un caillou heurta sa tempe blessée.

— Earl ?

— Ce n'est rien. Continuez.

Il monta encore sur quatre mètres, puis se trouva confronté à un surplomb sous lequel il se glissa comme un crabe. Une rafale de vent secoua les épineux et leurs feuilles, dont scintillèrent les couleurs rubis et argent, leurs piquants se relevant comme s'ils cherchaient une proie.

La courbe de l'affleurement était lisse, usée par les intempéries. Dumarest alla aussi loin que possible, puis regarda vers le haut et vers le bas. À trois mètres de l'autre côté, l'érosion avait fait tomber une masse pierreuse en creusant un trou au-dessus d'une corniche d'environ un mètre vingt de large. Un endroit sûr pour se reposer, s'ils y parvenaient.

Il n'y avait qu'une seule façon d'y arriver : prendre de l'élan, sauter, atterrir et se débrouiller pour garder l'équilibre. Si l'on glissait, on tomberait pour se retrouver au milieu des buissons.

Earl ? Qu'est-ce qu'il y a ?

La femme paraissait inquiète.

— Rien. Tenez bon.

Dumarest examina de nouveau la courbe. Elle était nue, à part une fissure étroite presque horizontale. Il prit l'épée grossière qu'il avait en bandoulière et fit pénétrer dans le trou la pointe de la lame émoussée. Il la bloqua en tapant dessus avec la main, puis s'y accrocha, se balança et se laissa retomber juste au bord de la corniche.

Il recouvra péniblement son équilibre. Il put alors se mettre à quatre pattes, ses poumons inspirant l'air à grandes goulées.

— Earl ?

Iduna était au-dessus de lui, le visage blême et tendu. Il vit ses lèvres se pincer au fur et à mesure qu'il lui disait ce qu'elle devait faire.

— Earl ! Je ne peux pas ! Je vais...

— Tu n'as pas le choix ! (Il se montrait délibérément brutal.) Saisis cette barre, balance-toi et lâche prise. Je te rattraperai juste avant que tu ne tombes. Vite ! Ne réfléchis pas, vas-y !

Elle toucha le bord de la corniche, tituba et haleta lorsqu'il la ramena en sécurité. Tchaque la suivit avec une agilité inattendue. Refusant finalement de se reposer, Dumarest les conduisit le long des épineux jusqu'à une pente douce au sud, ponctuée de buissons bas.

Ils tombèrent sur une crevasse impossible à franchir. Tchaque la considéra d'un regard morne.

— Je te l'avais dit, Earl. Il est difficile de franchir ces montagnes par les airs et impossible de les traverser à pied. On n'y arrivera jamais.

— Tu abandonnes trop vite.

Dumarest examina autour d'eux la végétation et le terrain. Le jour tirait déjà à sa fin et la lumière flamboyait sur les pics tandis que la crevasse s'emplissait d'une ombre menaçante.

— Il nous faut de l'eau. Je parie qu'il y en a de l'autre côté.

— Comment le sais-tu ?

Iduna suivit du regard la direction indiquée par sa main.

— Il n'y a plus d'épineux... car il leur faut très peu d'eau. Et vous voyez comme ces feuilles reflètent la lumière ? Quelle végétation est-ce là, Tchaque ?

— Des frodars... en bonne saison, ils auraient des fruits.

— Et les fruits ont besoin d'eau. (Dumarest prit l'épée grossière des mains de la femme.) Allons la chercher.

Ils la trouvèrent à la nuit après s'être frayé une route parmi les épineux à l'aide des bandes de métal. Un mince torrent courait entre les rives hautes et s'élargissait en un petit lac de quelques mètres de large. Dumarest retint ses compagnons qui se précipitaient vers l'eau.

— Non. On boira et on se lavera plus en aval. Je ne veux pas laisser de traces ici.

Plus tard, lorsqu'il se fut entièrement immergé dans le torrent et qu'il eut lavé ses vêtements et ses bottes, Dumarest retourna au lac. Il posa tout autour de celui-ci des pièges fabriqués avec du fil électrique, qu'il fixa au sol avec des pitons.

— S'il y a des prédateurs, ils doivent se nourrir de petit gibier, n'est-ce pas, Earl ? demanda Iduna.

— Petit ou gros, il faut que l'on mange.

Dumarest la prit par le bras et la conduisit en terrain plus élevé. Tchaque, qui n'était plus qu'une tache dans les ténèbres, les suivit en titubant de fatigue.

— Est-il utile d'aller aussi loin ?

— Si nous restons trop près, notre odeur chassera le gibier. Comment va ta tête ?

— Mal. (Tchaque gémit en se palpant la tempe.) Je regrette qu'on n'ait pas retrouvé la

pharmacie. Quelque chose qui atténue la douleur ne me serait pas désagréable.

— Essaie de dormir. Ça te fera du bien.

— Et toi, Earl ? Tu ne dors donc jamais ?

Iduna se laissa tomber par terre lorsqu'ils atteignirent un emplacement convenable.

— Seigneur, que je suis fatiguée ! J'ai l'impression que je pourrais dormir pendant une semaine.

Tu penses qu'on va attraper quelque chose ?

Deux créatures étaient prises dans les pièges lorsqu'ils vérifièrent ceux-ci au matin. Des espèces de petits rats à la peau grise couverte de fourrure, huileuse au toucher. À l'aide de son poignard, Dumarest les dépeça et les nettoya, puis les découpa en portions. Iduna considéra avec dégoût le morceau qu'il lui présentait.

— On ne les fait pas cuire ?

— La viande crue est plus nourrissante que cuite. Mâchez lentement et mangez tout en marchant.

— À quoi bon ? Est-ce qu'on ne fait pas que repousser l'inévitable ? Quel espoir pouvons-nous encore avoir, Earl ?

— Il y a de l'espoir. Au sud-est, il doit se trouver une vallée ! Avec peut-être des habitants. Si nous l'atteignons, nous pourrions nous en tirer.

— Parmi des bêtes sauvages comme les Candarish ?

— Parmi des êtres humains. Prends donc cette viande et fais ce que je te dis.

Il haussa la voix comme elle ne faisait aucun effort pour lui obéir.

— À toi de choisir, mon petit. Ou tu manges ou tu meurs de faim !

*

**

Ils suivirent le cours d'eau jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le sol, puis atteignirent une crête et traversèrent un petit plateau. Cette nuit-là, ils se tapirent à l'abri d'un bouquet de broussailles et repartirent sans manger le lendemain matin. Un vol d'oiseaux apparut et tourna au-dessus de leurs têtes. Dumarest en abattit trois avec sa fronde, mais en perdit un, qui tomba dans les épineux. Ils n'étaient que bec et plumes, et leur chair était coriace et d'un goût désagréable.

Les épineux se firent plus denses et s'agglutinèrent pour former une barrière de cent mètres de large s'étendant aussi loin que portait le regard. De l'autre côté s'élevait un monticule de pierre.

Debout sur les épaules de Dumarest, Tchaque annonça :

— Impossible, Earl. On doit faire demi-tour.

— Demi-tour ?

Iduna s'était laissée tomber et était assise, le dos courbé, le visage marqué par la fatigue.

— Vous voulez dire qu'on a fait tout ça pour rien ?

Elle était découragée, au bord du désespoir. Faire demi-tour, ce serait briser son désir de survie. Dumarest fronça les sourcils lorsque le guide se laissa tomber à son tour à côté de lui. Les montagnes étaient un véritable labyrinthe de sentiers prometteurs se terminant en barrières rébarbatives. Dumarest regarda une rafale de vent secouer les feuilles épineuses.

Un vent qui soufflait dans leur dos. S'il persistait, ils avaient une chance.

Tchaque regarda Dumarest s'agenouiller et se servir du tissu voyant pour faire un petit tas de fibres.

— Si tu penses à y mettre le feu, Earl, ça ne marchera pas. Les épineux brûlent lentement.

— Je ne pense pas au bois, mais aux feuilles.

Dumarest prit une pierre dans sa bourse et frappa le dos de son poignard contre le silex. Des étincelles jaillirent, qui tombèrent sur le tissu qui se consuma doucement avant d'émettre une flamme

minuscule.

— Donnez-moi vite quelque chose qui brûle !

Il y avait de l'herbe sèche qui contenait encore de la sève et émit de la fumée en même temps que de la chaleur. Suivirent des branchages, des feuilles rubis que Dumarest récupéra grâce à son poignard et ses gants.

— Continuez de l'alimenter.

Cependant, Dumarest alla examiner la barrière. Il devait y avoir des espaces à la base des troncs et le petit gibier avait dû créer des pistes. Il en trouva une, puis une autre plus importante et il s'agenouilla pour regarder dedans. L'ouverture était très basse et bloquée par les feuilles. La fumée l'enveloppa, poussée par le vent, et s'engouffra dans le tunnel sinueux.

Dumarest empila les braises dans l'ouverture et regarda les piquants argentés se recroqueviller et tomber, les feuilles rubis flamber et lâcher une fumée âcre.

En l'absence du vent, le feu se serait éteint, faute d'oxygène. Mais les flammes s'engagèrent dans le tunnel et ils entendirent des claquements secs. Iduna leva les yeux tandis que Dumarest déchirait en bandes le reste de tissu.

— Earl ?

— Enveloppez-vous la tête et le cou avec ça. Assurez-vous que vous n'avez pas de peau à l'air libre.

Le vent baissa et le feu avec lui, de minces filets de fumée s'élevant pour mourir dans l'azur du ciel. Le sol était à peine chaud, mais les feuilles épineuses n'étaient plus que cendres noircies.

Emmitouflé de la tête aux pieds, Dumarest s'engagea dans le tunnel, l'épée en avant, le corps aplati, les genoux et les coudes le poussant vers l'avant. Au bout de vingt mètres, les effets du feu avaient disparu. Mais ici, au beau milieu de la barrière, les feuilles étaient relativement plus hautes. La pénombre était importante, les masses de feuilles cachaient le soleil et l'air était rempli d'une coloration rubis.

Il continua d'avancer, son corps ouvrant un passage que les autres pouvaient emprunter. Les feuilles étaient de plus en plus serrées au fur et à mesure qu'il approchait de l'autre extrémité de la barrière. Il sentit les épines lui racler le dos et les épaules, les piquants s'efforçant en vain de percer sa cotte de mailles en plastique. Certains s'accrochèrent au tissu de sa tête et déchirèrent ce qui lui protégeait les yeux.

Il roula, tapa des pieds et reprit son avance en s'aidant de la bande métallique. Celle-ci toucha du bois, puis quelque chose qui hurla et s'enfuit. Il se retrouva enfin à l'air libre, se retourna et hacha l'ouverture pour agrandir le passage à l'intention des deux autres.

— On y est arrivés !

Tchaque ne bougea pas lorsque Dumarest lui ôta le tissu qu'il avait sur la tête. Il était plein d'épines cassées.

— Earl, on a réussi !

Ils ne pourraient répéter leur exploit. Le tissu était déchiré, inutilisable et chargé de poison. Dumarest le laissa sur place en repartant vers l'éminence rocheuse. Il passa entre deux imposantes flèches de pierre et s'engagea dans un canon peu profond ouvert à l'autre extrémité et donnant sur un panorama de ciel bleu et de nuages moutonneux.

Ils étaient arrivés au milieu du défilé lorsque le prédateur les attaqua, surgissant de derrière une roche. Il était tout en longueur, bas sur ses pattes dotées de griffes acérées et avait la queue couverte d'une crête épineuse et la tête blindée de plaques ; ses mâchoires arborant des crocs incurvés.

Dumarest vit la forme brun rougeâtre bondir du rocher dont elle avait presque la couleur. Un

simple coup d'œil, mais celui-ci suffit à lui sauver la vie. Dumarest plongea en avant, le flanc labouré par un coup que lui donna la bourse contenant les cailloux. Il se releva au moment où la bête atterrissait.

— Iduna ! Derrière la roche ! Tchaque, en garde !

Le guide fut trop lent, tâtonna avec sa bande métallique, le visage blême, la bouche béante. Si la bête l'avait attaqué, il eût constitué une proie facile, mais la créature ne songeait qu'à sa cible première.

Elle s'accroupit, un sifflement jaillissant de sa gueule ouverte, la queue épineuse cinglant l'air. Les plaques osseuses lui couvrant la tête fournissaient une défense contre les épineux. Les yeux brillaient derrière des paupières transparentes, enfoncés dans leur orbite, surmontés d'épaisses arcades sourcilières. Les épaules étaient larges, le corps effilé, l'épaisse fourrure constituant une parfaite armure naturelle. Un engin de destruction brutale fait pour tuer.

— Tchaque, aidez-le ! Aidez Earl !

Dumarest ignore la femme et se concentra sur la bête. Il tenait l'épée grossière dans la main droite, les pieds bien plantés, prêt à bondir dans n'importe quelle direction. Avec un délai supplémentaire, il aurait utilisé la fronde pour essayer de toucher les yeux luisants, mais il n'en avait pas le temps.

La bête attaqua brutalement. Elle plongea en avant en une explosion d'énergie, la terre jaillissant sous les pattes arrière, les pattes avant tendues, les griffes scintillant comme de l'ivoire. Dumarest sauta à droite. Sa lame se leva et retomba au passage sur le flanc de la créature. Une véritable épée eût tranché chair, tendons et os, eût ouvert des artères et des veines qui auraient lâché un flot de sang. La barre ne fit que contusionner l'animal, le choc ankylosant la main et le bras de Dumarest.

La bête atterrit en sifflant, se retourna pour bondir de nouveau. Une pierre rebondit sur l'épaule lorsqu'elle décolla, projectile trop réduit et trop faiblement lancé. Dumarest se baissa et sentit quelque chose lui frôler la tête lorsqu'il fit tourner la barre, pour l'abattre de toutes ses forces sur une des pattes arrière de l'animal.

Un coup destiné à mutiler que Dumarest exécuta de son mieux. S'il espérait tuer la bête, il fallait avant tout la ralentir. Il se releva, du sang coulant de son cuir chevelu lacéré, le bout d'une griffe ayant tranché la peau comme un rasoir. Il fit passer la barre de sa main droite à la gauche, prit le poignard dans sa botte et le tint comme une épée, le pouce sur la lame, la pointe vers le haut.

Cela lui permettait de travailler d'estoc comme de taille.

— Tchaque ! Vas-y ! Frappe dès que tu le pourras, mais attention à la queue !

Le guide resta coi, debout, la barre pendant mollement au bout de son bras.

— Tchaque, merde ! Fais ce que je te dis !

Il n'avait plus le temps d'attendre pour voir s'il allait l'aider. Dumarest banda ses muscles, ploya un peu les jambes, anticipant le saut. Sa patte arrière blessée projetterait l'animal sur sa gauche réduisant la distance et la hauteur. La cible serait petite et Dumarest savait qu'une seule erreur lui coûterait la vie.

Il se leva lorsque la bête bondit, le bras gauche tendu, la barre fermement maintenue. Il avait bien visé. La pointe émoussée disparut entre les mâchoires béantes, plongea dans les tissus internes fragiles et s'enfonça plus profondément encore sous le poids de la créature. Les crocs raclèrent le métal et cognèrent contre la garde. Dumarest lâcha l'instrument, se laissa tomber et sentit le courant d'air produit par les griffes tandis qu'il poignardait l'estomac sans protection.

Le sang coula à flots lorsqu'il libéra la barre, brûlant, fumant, lui souillant le visage et tout le corps, se mêlant à la terre qui jaillissait sous les griffes affolées.

La tête blindée se tourna, le sang gicla le long du métal que les crocs attaquaient. La douleur emplissait l'univers de la bête et la faisait pencher de côté, les entrailles sortant de sa chair déchirée. Elle était en train de mourir, elle était presque morte. Pourtant, il lui restait encore de la vie et ce désir bestial de tuer.

Dumarest hurla lorsque Tchaque bondit en avant.

— Non ! Reste à l'écart, mon vieux ! Reste à l'écart !

Le guide l'ignora, leva sa barre, visa un point devant les pattes avant. Il espérait peut-être lui briser le dos.

Le coup était dangereux car il le plaçait à portée de la queue qui cinglait l'air. Celle-ci frappa lorsque la barre s'abattit, les pointes épineuses de l'extrémité fouettèrent le flanc de Tchaque et le jetèrent au sol avant qu'une patte griffue ne vienne l'écraser.

Tchaque hurla et se tordit tandis que Dumarest plongeait en avant, levait son poignard et l'abattait dans le cœur de la créature, telle une flèche d'argent.

— Earl ! (Iduna se précipita vers lui.) J'ai essayé de faire quelque chose, haleta-t-elle. J'ai jeté des pierres. Earl... est-ce qu'elle est morte ?

— Oui.

— Et Tchaque ?

Tchaque agonisait. Il avait le visage maculé de terre et de sang, ses yeux pleins de souffrance étaient levés vers eux. Il avait eu le dos brisé et les griffes avaient mis à nu ses côtes, révélant la masse spongieuse des poumons. Ceux-ci se remplissaient déjà, noyant l'homme dans son propre sang.

— Earl ! (Tchaque toussa, cracha une bouchée d'écarlate.) Trop lent, j'ai été trop lent.

— Tu l'as tuée. (Un mensonge, peut-être, mais qui devait le reconforter.) Tu m'as sauvé la vie, Agus.

— J'en suis heureux, Earl. (Chose incroyable, il sourit.) Maintenant, vous aurez au moins quelque chose à manger. Earl, tu sais, la femme... (Il toussa de nouveau et rejeta du sang.) La femme, Earl, elle...

— Il délire. (Iduna se pencha et ses mains touchèrent le corps torturé.) Ça va, Tchaque, dit-elle doucement. Ça va.

— Cette douleur ! (Son visage se contorsionna.) Bon Dieu, quelle douleur !

La souffrance l'inondait comme une flamme. Les nerfs et les muscles déchirés relayaient leurs messages, maintenant que le choc était passé. Une souffrance qui pouvait durer plusieurs minutes, chaque seconde n'étant plus qu'une éternité d'enfer.

— Earl ! Je t'en prie ! Cette douleur ! Pour l'amour de Dieu, fais quelque chose ! Je ne la supporte plus.

— Très bien, Agus, fit doucement Dumarest.

Et il lui enfonça son poignard dans le cœur.

Phal Vestaler, Grand Collecteur et, en vertu de cette charge, Président du Conseil, se tenait devant l'Autel Alphanien et communiquait avec le passé. Moment solennel qu'il mena à son terme avant de se retourner, les mains levées, pour faire face à la vingtaine de gamins en train de subir l'initiation.

Un moment extraordinaire de leur vie : après l'achèvement de la cérémonie, ils ne seraient plus les mêmes. L'époque de l'enfance serait terminée. Ils adopteraient les vêtements des hommes, auraient des occupations d'hommes et en accepteraient les responsabilités. Ils épouseraient les femmes choisies pour eux et prendraient part à toutes les cérémonies. Ils écouterait et apprendraient et, plus tard, en temps voulu, ils enseigneraient. Ainsi qu'il en était depuis le commencement.

Vestaler les considéra du haut de son estrade. Les signes étaient déjà là : le visage juvénile mais solennel, vieilli avant l'âge, les yeux fixes, les lèvres fermes. S'ils avaient peur, ils le cachaient bien.

Ils devaient avoir peur... la terreur de l'inconnu, les rumeurs aggravées par les chuchotements, l'imagination multipliant les chimères les plus folles. Il était passé par là, lui aussi. Comme eux maintenant, il avait tremblé avant d'affronter ces mystères, presque tenté de s'enfuir et seule la honte d'afficher sa peur l'avait retenu.

D'autres n'avaient pas été aussi fermes. Ils avaient porté le jaune avant de pouvoir tenter de nouveau leur chance. Et même alors...

Vestaler se secoua mentalement en reconnaissant la tendance que suivaient ses pensées. Ruminer était inutile, tout autant que regretter. Nul ne l'avait accusé, pourtant il éprouvait un sentiment de culpabilité. Il aurait dû le savoir : à lui la responsabilité... à lui la faute.

— Maître !

Un benjamin se tenait à côté de lui, le bol d'eau entre les mains. Rappel discret que le temps passait et qu'il restait encore beaucoup à faire. Les instructions, les mises en garde, la bénédiction. Et, après cela, le voyage jusqu'au lieu de l'épreuve. Sa voix avait une sonorité d'orgue.

— Vous êtes sur le seuil de l'âge adulte. Être un homme, ce n'est pas seulement grandir. Un homme n'est pas un grand enfant. C'est une personne qui a affirmé son droit à l'existence, au service. Il a gagné le droit de perpétuer sa lignée en produisant des enfants. Mais comment prouver que vous avez atteint l'âge viril ? Que vous êtes capables de prendre la place qui vous revient parmi nous ? Capables de partager comme tous les fruits de votre labour et de la terre ?

Un silence tandis qu'un gong retentissait, son tonnerre accentuant le sens de ses paroles, les gravant dans leur mémoire.

— Vous allez être conduits vers des hauts lieux. Vous serez laissés seuls pendant toute une nuit. Ceux qui manquent de volonté, qui ont un sentiment de culpabilité en eux, qui ne sont pas aptes à rejoindre la communauté des hommes, ne reviendront pas. Si l'un de vous doute de ses aptitudes, il peut encore s'exprimer.

Un autre silence, un autre coup de gong. Ceux qui prendraient la parole seraient expulsés, recevraient un complément d'instruction et pourraient encore tenter leur chance. Les hommes grandissaient à une vitesse variable... et parfois ne parvenaient jamais vraiment à la maturité.

Le moment de la bénédiction était venu. Vestaler la donna, plongea les mains dans l'eau parfumée et répandit quelques gouttelettes. Une pluie symbolique couplée d'un lavage réel, acte qui l'absolvait, qui les absolvait tous de tout sentiment de culpabilité.

Si l'un d'eux échouait, le sang ne leur retomberait pas sur la tête. Et certains échoueraient. Comme toujours.

Le gong retentit pour la dernière fois, tonnerre léger résonnant dans la salle, mourant en murmures, comme transformé par les artefacts et les parois. En réponse à ce signal, les portes s'ouvrirent sur des hommes en armes attendant dehors, l'escorte qui allait conduire les futurs initiés.

Vestaler regarda les enfants partir d'une fenêtre cachée. Les parents aussi devaient les observer en secret, mais d'autres n'avaient aucune raison de se dissimuler ainsi. Les hommes âgés, ceux qui n'avaient pas d'enfant parmi les initiés, les gamins qui avaient presque l'âge de la sélection et ceux qui attendraient encore plusieurs années.

Mais il n'y avait aucune femme, aucune fillette. Elles avaient leurs propres rites et, en ce genre de moment, elles se faisaient discrètes.

Sur le flanc de la colonne, Varg Eidhal marqua le pas. C'était un homme de grande taille qui avait le rire facile et aimait le sport et le vin. Les cérémonies l'irritaient et il ne valait rien dans les champs... deux détails qui avaient convaincu le Conseil de lui accorder d'aller patrouiller sur les pentes lointaines.

C'était un travail qui lui plaisait. Il avait le temps de chasser et d'échapper à la routine. Son ancienneté lui avait donné le poste de commandant et il appréciait assez cette vie. Ce n'était qu'à de tels moments qu'il avait tendance à se montrer un peu trop vif avec ses hommes.

— Restez au pas, là ! lança-t-il. Armand, allonge le pas Lambert, raccourcis le tiens ! C'est mieux. Gauche ! Gauche ! Gauche, droite, gauche !

L'un des adolescents trébucha.

— Du calme, petit. (Eidhal se montra exceptionnellement doux.) Garde la tête haute et le regard droit devant toi. Rappelle-toi bien que demain tu seras un homme.

Un homme ou un souvenir... une larme dans les yeux d'une femme, une ride dans l'expression d'un homme. Eidhal n'aimait pas y réfléchir.

Les maisons restèrent derrière eux tandis qu'ils traversaient les champs aux plantations denses. Un personnage se leva et les regarda fixement, un homme vêtu de gris, le visage inexpressif, les mains pendant mollement le long des cuisses. Un fantôme, quelque chose qu'Eidhal n'avait pas envie de regarder, à quoi il n'aimait pas penser. Il ignore l'appel du personnage qui s'avança en titubant vers la colonne.

— 'tendez ! J' veux v'nir. J' veux...

La silhouette en gris s'arrêta, une main se leva pour jouer avec sa bouche. La main retomba lorsque, comme un automate, l'homme se tourna pour reprendre son désherbage incessant.

— M'sieur ! (L'un des jeunes avait entendu l'appel.) Pourquoi il ne peut pas...

— Avance, mon garçon ! lança sèchement Eidhal. Tu comprendras plus tard.

Les champs passèrent et ils aperçurent le bout de la vallée dans tous ses détails. Les pentes qui rétrécissaient tout en s'élevant et le rubis des épineux en haut des crêtes. Une piste conduisait vers les hauteurs, bien nette du fait du passage des ouvriers ; un autre fantôme disparut à leur approche.

Le pas était maintenant devenu plus lent. Le soleil, quoique bas, était encore assez haut pour permettre une halte et Eidhal n'était pas du genre à jouir de l'inconfort d'autrui.

Armand s'avança vers Eidhal lorsqu'il les fit arrêter sur une section de piste horizontale.

— Tu veux que je parte en avant, Varg ? Au cas où ?

Il leva son épieu de manière éloquente. Des bêtes de proie risquaient d'être tapies par là ; il fallait mettre le plus de chances possibles du côté des adolescents.

— Vas-y. Emmène la moitié de la patrouille et faites attention. Criez si vous apercevez quelque chose. (Eidhal jeta un coup d'œil au soleil.) Tu as presque une heure. Mais ne dépasse pas le croissant.

Il soupira tandis qu'ils se précipitaient sur le sentier menant à la crête et il regretta de ne pouvoir les accompagner, car son poste impliquait des responsabilités qu'il ne pouvait ignorer.

— Monsieur ! Vous pouvez nous dire à quoi on doit s'attendre ? Donnez-nous un tuyau.

— Comment t'appelles-tu, mon gars ?

— Clem Marish, monsieur. Je...

— Tu devrais savoir qu'il ne faut pas le demander.

Eidhal se souvenait de lui, maintenant. Il avait porté le jaune. Il n'y avait rien de mal à cela, mais ce qui était grave, c'était qu'il venait d'enfreindre la règle.

— Oui, monsieur. Je sais, monsieur. Pardon.

Terrifié par ce qui allait se produire.

— Reste simplement calme, fit paisiblement Eidhal.

Un conseil prudent qu'il avait déjà dû recevoir.

Aucun père ne pouvait rester vraiment silencieux, malgré la tradition.

— Garde la tête froide, reste où on te mettra et sois déterminé.

L'adolescent hocha la tête sans conviction et Eidhal se rappela alors autre chose : Clem avait eu un frère aîné qui n'était pas revenu. Pas étonnant qu'il fût effrayé...

— Debout ! ordonna-t-il vivement. (S'attarder davantage serait cruel : la peur était contagieuse.) Debout et en route !

Derrière la butte, un éventail d'épineux clairsemés remontait en pente douce pour s'élever ensuite brutalement en une masse de flèches effilées. Celles-ci suivaient une courbe inégale sur quinze cents mètres, restes d'une crête ancienne qui avait été fracassée et érodée au cours des millénaires. Les cailloutis étaient empilés au pied des pénitents, touffes d'herbe et de buissons accrochées aux détritiques. Une section avait été dégagée : le haut-lieu de l'épreuve.

Eidhal les conduisit jusque-là en se tenant bien droit ; les silhouettes d'Armand et de ses hommes en train de fouiller parmi les roches lui paraissaient toutes petites.

Dumarest les regarda arriver. Il était appuyé contre une flèche, la femme affalée à ses pieds. Iduna était proche de l'épuisement total, les cheveux emmêlés, les vêtements souillés. Ses yeux n'étaient plus que des creux sombres dans la pâleur de son visage.

— Earl ! marmotta-t-elle. Earl ?

— Des hommes, dit-il. Des hommes et des gamins. Tout va bien, Iduna. Nous allons être en sécurité, ajouta-t-il sur un ton réconfortant.

— En sécurité ? Avec des bêtes sauvages comme les Candarishs ?

— Avec des gens.

Dumarest bougea et sentit la douleur taraudante des contusions, des muscles épuisés. La lacération de son cuir chevelu était devenue une brûlure suppurante. Il faisait preuve de prudence, malgré ce qu'il venait de dire. Si ces hommes appartenaient à la vallée qu'il recherchait, ils risquaient de ne pas faire de quartier avec des étrangers. Un peuple qui désirait demeurer secret ne pouvait se permettre d'éveiller la curiosité. Dumarest passa derrière l'empilement rocheux tandis qu'Iduna se relevait pour se placer à côté de lui.

— Des gamins, fit-elle d'une voix étonnée. Pourquoi sont-ils ici, Earl ? Que font-ils ?

Le petit groupe s'était arrêté devant l'une des flèches rocheuses. Sous leurs yeux, un adolescent l'escalada et vint s'installer maladroitement au sommet. Une fois qu'il fut en place, les autres passèrent à un autre pilier de pierre éloigné du premier.

— Earl ?

— C'est un rite. Une initiation. Ces gamins vont devoir rester là-haut toute la nuit. Ils devront

rester éveillés et attendre l'aube. Il se peut qu'ils y restent plusieurs jours.

— Mais pourquoi ? (Elle avait parlé sans réfléchir, trop fatiguée pour procéder à une synthèse.) Dans quel but ?

— C'est une coutume de la tribu. Une fois l'épreuve passée, ils deviendront des hommes.

Dumarest jeta un coup d'œil au groupe d'éclaireurs. Jusqu'à présent, ces derniers ne les avaient pas remarqués.

— Nous sommes arrivés à un mauvais moment.

— Vont-ils nous tuer ?

C'était une possibilité. Des étrangers en un lieu sacré, des observateurs qui n'avaient rien à faire ici. Mieux vaudrait se cacher et attendre jusqu'à la nuit. Mais il n'en restait pas moins qu'il y aurait des gardes et, assurément, des prédateurs en tout genre. Des bêtes qui attendaient que se relâchent les mains fatiguées et que tombent les jeunes corps, nourriture facile à capturer en ces lieux sauvages.

— Une folie, dit Iduna, trop engourdie pour continuer à poser des questions, pour exiger une réponse. Traiter des enfants comme ça ! Pour quelle raison ?

Pour se débarrasser des plus faibles, pour mettre leur courage à l'épreuve, pour faire de la virilité un état précieux. La méthode était grossière, certes, mais elle marchait. Dumarest connaissait les épreuves par le feu, l'eau, la capacité de se passer de nourriture et de vivre des produits du secteur. Un moyen de s'assurer du dynamisme, d'éliminer de la lignée les gènes destructeurs.

Aucune petite communauté ne pouvait se permettre de supporter le fardeau des handicapés. Aucune culture raisonnable ne permettait que survive une variation destructrice dans le pool génétique.

Léon avait-il refusé d'y participer ? S'était-il enfui, victime de sa propre terreur ? C'était possible... s'il était venu de la vallée suivante. Si la vallée était Ternov.

— Earl !

Il fit volte-face en entendant le cri d'Iduna et vit une créature dotée d'un grand nombre de pattes, la queue épineuse relevée, les mandibules claquantes. Une espèce de scorpion de trente centimètres de long qui se précipitait vers le pied d'Iduna. Il l'écrasa sous son talon, mais le mal était fait.

— Eidhal ! Par ici !

Armand arrivait en courant, l'épieu levé, suivi des autres hommes. Dumarest se pencha, ramassa deux cailloux. Il en jeta un de chaque côté et attendit qu'ils aient détourné l'attention des gardes. Comme ceux-ci hésitaient, il s'avança et leva les mains en signe indubitable de paix.

Armand lança son épieu. C'était une sagaie d'un mètre cinquante à la pointe cruellement barbelée. Le métal scintilla en se précipitant vers la poitrine de Dumarest. Celui-ci baissa la main et attrapa l'arme tout en tournant et continua son mouvement circulaire pour finir par courir au-devant de l'homme qui se tenait face à lui.

— Eidhal !

Armand recula, trébucha sur une pierre et tomba tandis que Dumarest lui sautait dessus. Le garçon vit le visage tendu, maculé de terre et de sang coagulé, la vilaine pointe de l'épieu dirigée vers sa gorge. Il sentit la piqure vive lorsqu'elle vint toucher son larynx.

— Non !

— Arrête ! (Eidhal arrivait au pas de course.) Ne le tue pas ! Vous autres ! Ne bougez pas !

Il s'arrêta près de Dumarest et considéra l'homme à terre, la goutte de sang apparaissant sous la pointe de l'épieu.

— Si tu appuies sur la lance, tu mourras ! Je le jure ! (Son regard se leva et il aperçut Iduna, qu'il prit pour un homme.) Vous mourrez tous les deux.

— Vous tueriez une femme ?

— Une femme ?

Eidhal la regarda un peu mieux et remarqua la courbe des seins sous la tunique tachée, la courbe des hanches.

— Elle aussi, si tu tues Armand. Tu as trois vies entre tes mains.

Voilà qui était clairement énoncé... et il pensait ce qu'il venait de dire. Dumarest regarda le cercle des gardes, les visages effrayés et interrogateurs des adolescents qui devaient encore grimper sur les flèches rocheuses. Ils étaient disciplinés, aucun d'eux n'avait bougé. Ni aucun des gardes.

— Je suis venu en paix. J'ai montré mes mains vides et pourtant il a essayé de me tuer. Pourquoi ?

Armand déglutit lorsque Dumarest releva un peu l'arme.

— J'ai vu quelque chose bouger. Il y a des prédateurs... et tu es habillé en gris.

La marque d'un fantôme... on ne pouvait lui en vouloir. Eidhal jeta un coup d'œil à Dumarest et se rappela la vitesse incroyable avec laquelle celui-ci avait évité la lance. Il n'avait rien d'un fantôme, quels que fussent ses vêtements.

L'un des gardes s'éclaircit la gorge.

— Varg, et les gamins ?

Un rappel venu à temps, car les ombres s'amassaient déjà dans les creux. S'ils ne voulaient pas que l'initiation soit annulée, il leur fallait agir vite.

— Continuez. Faites vite.

Eidhal étudia de nouveau Dumarest et la femme. Des étrangers... et la règle était claire. Mais les jeunes devaient être en train de les observer et ce n'étaient pas encore des hommes.

— D'où venez-vous ?

— De par là.

Dumarest tourna la tête derrière lui et recula en tenant toujours l'épieu.

— De là ? Du nord ?

Eidhal était incrédule. Rien d'humain n'avait pu venir de cette direction.

— Nous étions en chaloupe et nous avons eu un accident. Trois ont survécu. L'un est mort lorsque nous avons été attaqués par une bête sauvage.

Eidhal inspira bruyamment quand Dumarest se mit à la décrire.

— Un tirran ! Et vous l'avez tué ?

— On l'a tué et on a vécu grâce à sa chair.

(Dumarest considéra les piliers de pierre et les jeunes visages attentifs.) Vous n'en avez pas, par ici ?

— Rarement. Le dernier que j'ai vu, c'était il y a des années, et je me suis estimé heureux de ne pas avoir été attaqué. (Eidhal les considéra avec respect.) Ici, nous avons des codors... plus petits, mais tout aussi malfaisants, dans leur genre. Bien trop malfaisants, mais il n'aimait pas trop y penser. Et il avait encore son travail à faire.

Dans la vallée, décida-t-il. Là où le sentier était plus plat. Les gamins ne pourraient voir l'exécution rapide et les corps auraient disparu à l'aube. Dommage, car l'homme avait de la force et la femme pouvait fournir des enfants très sains. La règle était parfois dure à appliquer.

— Vous devriez venir avec moi. Les jeunes doivent attendre seuls. Armand, ton épieu.

Dumarest conserva l'arme et regarda successivement les deux autres, estimant la distance. Il pouvait en tuer au moins deux, davantage peut-être, mais s'il combattait maintenant, la fin serait inévitable. Il se pouvait aussi qu'il fût inutile de combattre. Il regarda Eidhal et sa robe verte.

— Une question. Y répondras-tu ?

— Oui.

Un homme sur le point de mourir avait droit à une certaine courtoisie.

— Je cherche Ternov, est-ce que je l'ai trouvée ?

Il vit l'expression vacante et sentit un malaise momentané. Pourtant, s'ils faisaient partie du Peuple Originel, ils devaient rechigner à le révéler. Il reprit rapidement :

— Je suis venu porteur d'un message de Léon Harvey. Tu le connais ? (Sans attendre de réponse, il sortit la photographie.) C'est à elle que je le remettrai.

La salle du Conseil était confortable, comme si le temps lui-même s'était arrêté, piégé dans la pierre épaisse des murs et dans les poutres massives du toit. Un contreplaquage soigneux. Des signes des anciens étaient visibles de tous côtés, les visages sculptés dans le bois semblaient remuer et se déplacer dans les flammes dansantes des lanternes, sourire, hocher la tête et, parfois, froncer les sourcils.

Un fantôme, Phal Vestaler le savait. Les objets inanimés ne pouvaient rendre de jugement, mais si les pierres avaient pu parler, assurément auraient-elles protesté en ce moment. Le martèlement de son maillet exigea le silence.

— Messieurs, veuillez vous rappeler que vous constituez le Conseil. Nous ne sommes pas à une fête, mais à une assemblée officielle. Aryan, tu as la parole.

L'homme prit son temps. En orateur habile, il connaissait la valeur du suspense et, songea lugubrement Vestaler, il avait le soutien de bien d'autres, moins talentueux.

— Aryan ?

— Sauf votre respect, maître, je rassemblais mes pensées. (Il se leva, comme l'exigeait la coutume, et s'éclaircit la gorge.) Fondamentalement, la question me semble simple. En fait, je suis surpris que le Conseil ait été réuni pour cela. Les étrangers sont interdits. Tous ceux qui s'approchent doivent être détruits. Ce sont deux étrangers. Ils auraient donc dû être détruits. Varg Eidhal a failli à son devoir et devrait être puni. C'est la règle, reprit-il après avoir marqué une pause.

Aryan connaissait la valeur de la concision. Lorsqu'il s'assit, Vestaler fit :

— Croft ?

— Je suis d'accord avec tout ce qu'a dit Aryan.

Croft était un petit homme assoiffé de hauteur qui essayait à toute force de monter dans la société en roulant pour ce qu'il considérait être le parti gagnant.

— Cette règle a pour but d'assurer notre isolement. Ce n'est que grâce au secret que nous avons pu demeurer à part et suivre nos antiques traditions. Une fois qu'elle aura été violée, nous serons soumis à des influences destructrices dont nous pouvons aisément imaginer l'étendue.

— Usdon ?

— Il semblerait que certains membres du Conseil ne saisissent pas bien l'objet de la réunion. Nous ne sommes pas ici pour déterminer la culpabilité ni le châtement d'Eidhal. Personnellement, je considère qu'il a apprécié intelligemment la situation. S'il n'a point tué, il est facile de rectifier cet oubli. Notre souci essentiel est assurément ce Dumarest et le message dont il se prétend porteur.

Enfin du bon sens. Vestaler se détendit un peu. Aryan et ses partisans étaient les représentants d'une tendance troublante, d'un souci introspectif du détail et de la tradition. Isolée, Ternov n'en existait pas moins dans un univers beaucoup plus vaste, même s'ils l'oubliaient.

Ils oubliaient aussi l'importance du message dont Dumarest pouvait être le porteur. S'il avait rencontré Léon et si le gamin avait... mais c'était beaucoup trop espérer.

Il jeta un coup d'œil à la photographie devant lui sur la table. Il y vit un visage souriant, celui de Zafra, plus jeune que maintenant. Il espéra qu'il lui serait épargné de nouvelles souffrances.

— Maître ?

C'était Byrute. Il se leva lorsque Vestaler hocha la tête.

— Pourquoi ne pas faire venir cet homme et exiger qu'il nous remette ce message ?

— Il veut ne le donner qu'à une seule personne.

— Nous pourrions exiger...

— Et essayer un refus. (Vestaler l'interrompt sèchement.) Nous n'avons pas affaire à un homme ordinaire. Sa simple survie en est la preuve.

— Il a pu mentir, fit Byrute, têtue. Il n'y a peut-être eu ni chaloupe, ni accident, ainsi qu'il le prétend.

— J'ai considéré cette possibilité, mais comment aurait-il pu nous rejoindre ? Et l'on ne peut nier sa condition physique. La femme était tellement épuisée qu'elle a dû être transportée sur une civière. Dumarest avait besoin de soins médicaux et son état physique prouve qu'il a souffert de manière correspondant à ce qu'il a dit. L'interroger ne nous apporterait pas grand-chose. Je propose donc que lui et la femme puissent jouir d'une liberté relative en attendant une décision sur leur sort.

Le vote eut le résultat auquel il s'attendait. Toute la séance avait en un sens été une perte de temps. Il fallait pourtant observer les formalités. Une communauté fonctionnait non pas selon des lignes dictatoriales mais par accord commun. Nul ne pouvait avoir le droit de devenir véritablement le maître. Le titre qu'il avait obtenu était de droit et non de force.

Plus tard, Usdon le rejoignit, pénétra dans la Salle Alphanienne, se dirigea vers l'Autel et resta debout à considérer ce qu'il contenait.

Sans raison apparente, il dit :

— Trois ont échoué, maître.

— Je sais.

— L'un d'eux était le fils de ma fille.

L'extension de sa lignée, la continuation métaphorique de son corps. Vestaler se rappelait l'enfant. Vif, brillant et impatient de devenir un homme. Son pénitent était désert à l'aube.

— Il n'était pas faible, dit sauvagement Usdon. Il n'avait aucun sentiment de culpabilité. Il n'y avait aucune raison pour qu'il échoue.

Vestaler demeura silencieux. En de tels instants, il n'y avait rien à dire.

— Je regrette... (Usdon tendit la main et toucha l'artefact devant lui.) Je regrette maintenant que...

Il hocha la tête ; il était blessé, incapable d'apaiser sa douleur. Il trouvait refuge dans une blessure plus grande encore, une perte plus poignante.

— Pensez-vous possible que Dumarest puisse m'aider ?

Les chances n'étaient pas favorables, pourtant l'espoir subsistait. Mais Vestaler se devait d'être honnête.

— J'en doute, Mari. (Sa main se posa sur l'épaule de son ami.) Je ne vois pas de quelle manière il le pourrait.

CHAPITRE XII

Dumarest s'étira et se souvint. Il y avait eu à manger et à boire, de l'eau chaude pour se baigner, une tasse de quelque chose de fort, un lit pour se coucher. Puis il s'était produit une douleur abominable dans son cuir chevelu, des mains l'avaient tenu et une voix avait murmuré des instructions à voix basse.

Sa main se leva pour toucher sa peau. Ses doigts se posèrent sur quelque chose de mou.

— N'y touche pas, fit une voix. Tu aggraverais ta blessure.

Dumarest se redressa et considéra une chambre dont il avait à peine le souvenir. Petite, des murs de pierre, la fenêtre dotée de solides barreaux. Une porte en bois percée d'un judas. Le lit était dur, le matelas ferme et les couvertures étaient un tissu épais en patchwork. Des losanges rouges, verts et jaunes. Des carrés bleus et ambres et des triangles puce, pourpres et bruns.

— Nous avons dû nettoyer et cautériser la plaie, fit la voix. L'infection était profonde.

La femme était assise sur une chaise appuyée contre le mur et se trouvait hors de son champ de vision avant qu'il ne tourne la tête. Une femme qui n'était plus jeune, aux cheveux blonds pris dans un filet métallique. Les yeux étaient d'ambre, le visage avait des os épais.

— Je suis Zafra Harvey.

— La mère de Léon ?

— J'ai eu jadis un fils. (Sa voix était lointaine, comme si elle parlait d'une autre vie, à une autre époque.) Tu prétends avoir quelque chose à me dire. Un message à me remettre.

— Cela peut attendre.

Dumarest s'assit encore plus droit sur le lit. Il était nu.

— T'es-tu occupée de moi ?

— Oui, mon métier est de guérir.

— Docteur ? Infirmière ? Comment va Iduna ?

— Ta femme va bien. Elle ne souffrait que d'épuisement. Maintenant qu'elle a mangé et dormi, elle ira bien.

— Ce n'est pas ma femme.

Il considéra le visage de Zafra et nota toutes les ridules au coin des yeux, le vieillissement des lèvres et du cou.

— Quand la photographie a-t-elle été prise ?

— Il y a longtemps. En des jours plus heureux.

— Ici ? En ville ? Quittez-vous souvent Ternov ?

— Ternov ?

— La vallée.

— Nous l'appelons Ayat. Nous ne la quittons jamais.

Le nom qu'ils réservaient aux autres gens... et la femme avait menti.

Elle lui demanda :

— Je t'en prie. Le message.

— Après.

— Mais Léon...

— Ton fils ? (Dumarest branla du chef en voyant sa tête s'incliner.) Que lui est-il arrivé ? Pourquoi s'est-il enfui ?

— Il est mort. Nous ne parlons pas de lui.

Une mort symbolique, peut-être, accompagnée des cérémonies appropriées, avec radiation du nom de tous les documents, son souvenir lui-même effacé. Un nom qu'il ne fallait pas mentionner.

Une coutume qui était familière à Dumarest et qu'il ne supportait pas.

Mais c'était une femme, une mère, et il n'avait aucune raison de lui faire du mal.

— Je l'ai connu. Nous avons travaillé ensemble, voyagé ensemble. Il m'a parlé de ce lieu. Il m'a dit que vous pourriez m'aider.

A peine un mensonge. C'était la photographie qui lui avait appris cela. Il ajouta doucement :

— Je suis navré de vous apprendre sa mort.

Elle resta aussi immobile qu'une statue de pierre.

— Que s'est-il passé ? la pressa-il. A-t-il échoué à l'épreuve ? S'est-il enfui de honte ?

— La honte ne fut pas sienne. Il portait le jaune et tout le monde le comprenait. Mais lorsque l'heure de l'épreuve a à nouveau sonné, il est resté introuvable.

— Il s'était enfui. Mais comment ? Avec qui ?

— Nul ne l'a accompagné.

— Une chaloupe ? Un commerçant ?

Elle resta coite et il sut qu'elle ne parlerait plus pour l'instant. Dumarest se leva, lutta contre une légère nausée et s'approcha d'une table contre un mur. Ses affaires étaient posées dessus : le poignard, l'idole qu'il portait sous sa tunique, ses vêtements et le reste. Tout avait été nettoyé et plongé dans quelque chose qui les recouvrait d'une pellicule violette. Il frota et celle-ci laissa une marque sur son pouce.

— Le gris est la couleur que portent les fantômes, expliqua-t-elle. Le vert celle des habitants de la vallée. Le violet t'évitera tout embarras.

— Voilà qui est aimable de votre part. (Dumarest prit le poignard et gratta nonchalamment l'idole.) Je suis en résidence surveillée ? Dans ce cas, je vais avoir le temps de travailler là-dessus.

— Tu es libre d'aller et venir parmi les maisons et dans les champs voisins. Aucun travail ne sera exigé de toi. Tu pourras manger avec les célibataires et les veufs.

— Pas de gardes ?

— Tu seras surveillé. Maintenant, je t'en prie, donne-moi le message dont tu te prétends porteur.

— Tu l'as reçu en partie. Léon est mort. Je pensais que tu aimerais le savoir. Il est mort bravement, ce fut un héros pour ceux qui l'ont connu.

Un mensonge éhonté, cette fois-ci, mais qui ne pouvait faire aucun mal et ne pouvait que la reconforter. Dumarest le fit suivre d'un autre.

— Il est mort entre mes bras. Il m'a parlé de toi et m'a demandé de te transmettre son amour. Le reste de ce qu'il m'a dit est réservé à d'autres oreilles que les tiennes.

— A-t-il parlé de...

Elle s'interrompit comme si elle avait conscience qu'elle en demandait trop. Qu'elle risquait de s'attribuer l'autorité d'autrui.

— Tu disais ?

— Rien. (Elle se leva et se dirigea vers la porte.) Fais attention à ta blessure. Si la douleur venait à croître, avertis-m'en. Si tu te sens fiévreux ou étourdi aussi. Tu serais avisé de conserver tes forces pour les quelques jours qui vont venir.

Un bon conseil qu'il suivrait... si on le laissait vivre jusque-là.

*

**

C'était la fin de l'après-midi et Dumarest devina que la drogue qu'on lui avait donnée l'avait fait dormir plusieurs heures. Un long repos dont il avait besoin, et il avait maintenant faim.

Il mangea dans une cabane avec une vingtaine d'autres hommes qui le regardèrent sans piper mot. Pas même les jeunes, qui pourtant devaient être curieux. La nourriture était bonne : elle était cuite à la vapeur, et consistait en une masse de haricots et de viande parfumée avec des herbes, un gâteau aux noix et au miel auquel étaient incorporés de petits corps écrasés. Des insectes, peut-être, ou des graines, voire des vers destinés à apporter des protéines. Dumarest mangea sans s'inquiéter de la nature des aliments.

Le repas se termina par une tasse de tisane, de l'eau chaude dans laquelle avaient infusé des herbes âcres. Un composé médicinal grossier, mais qui produisait manifestement son effet. Les hommes qu'il voyait paraissaient en bonne santé, comme les adolescents et les gardes. Dumarest fit un signe de tête à l'adresse d'un visage familier.

— Salut. Tu es l'un de mes gardes ?

Varg Eidhal grogna, hésita un instant, puis vint s'asseoir lourdement sur le banc à côté de Dumarest.

— Tu as bien mangé, commenta-t-il. C'est très bien. Un combattant a besoin de reconstituer ses forces.

— Les gamins, combien ont échoué ?

— Trois. (Eidhal avait une mine sévère.) Deux ont disparu et un sera un fantôme.

— Trois... y en a-t-il toujours autant ?

— Parfois plus, rarement moins. Jamais ils ne reviennent au complet.

— Et cela ne vous dérange pas ?

— C'est la règle.

La règle, la loi, la coutume qui gouvernait leur vie. Et ce n'était sans doute là qu'un parmi des milliers d'autres préceptes.

— Si tu dois me surveiller, dit-il, il vaut mieux que tu restes près de moi. Tu pourras me servir de guide.

Un guide et peut-être un allié en cas de besoin. Un espoir ténu, car une vie de conditionnement ne pouvait être oubliée en un moment, mais Dumarest ne pouvait se permettre de négliger la moindre occasion.

Les maisons étaient intéressantes, bâties solidement, et suivant les mêmes principes que celles de la ville. Toutes arboraient des décorations, un arc, un taureau, un crabe. D'une forge retentissait un bruit de marteau et un homme musculeux salua Eidhal de la tête lorsqu'il s'arrêta à la porte ouverte.

— Les pointes seront bientôt prêtes, Varg. Maintenant, il faut que je prépare des poignards pour les hommes nouveaux.

— Ils ne pourraient pas attendre ?

Le forgeron sourit en brandissant son marteau.

— Rappelle-toi, Varg, quand ç'a été ton tour. Tu aurais pu attendre, toi ?

Le poignard, signe de virilité, l'acier acéré porté à la ceinture, que tous devaient voir. Dumarest se demandait pourquoi on lui avait permis de garder son arme. Il le comprenait désormais.

Ils passèrent devant les maisons serrées confortablement les unes contre les autres. Aux portes de certaines, les femmes filaient, tournaient des poteries, transformaient le grain en farine avec l'aide d'hommes qui faisaient tourner les meules pesantes. Une communauté active où chacun partageait le travail et ses fruits.

Dumarest considéra d'un air songeur une longue bâtisse basse et aux volets épais qui se dressait à part.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La Salle Alphanienne.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est l'endroit particulier où ont lieu les cérémonies. Où l'on se rappelle le passé.

Là où devaient être conservés leurs documents et les objets rendus sacrés par leur rareté, là où devait s'abriter le passé. Alpha... alpha... un mot qui, Dumarest le savait, signifiait commencement.

— Varg, quel nom vous donnez-vous ?

— Nous sommes d'Ayat.

— Et ? (Dumarest insista comme l'homme n'en disait pas davantage.) Êtes-vous le Peuple Originel ?

— Je... je vais te montrer les champs.

Il n'avait rien voulu admettre, mais cela suffisait à Dumarest. Pourtant, un mystère demeurait. Ayat était peut-être un nom de couverture, mais pourquoi Léon avait-il prétendu venir de Ternov ?

Les champs étaient bien tenus, les rangées de haricots étaient dépourvues de mauvaises herbes. D'autres s'occupaient de la maturation des céréales, des tubercules et des buissons qui donnaient des noix et des baies. Les animaux domestiques étaient élevés dans la partie basse de la vallée. Dumarest observa des enfants des deux sexes qui chassaient les oiseaux. Ce n'était que lorsqu'ils seraient plus âgés et que la puberté exercerait ses effets qu'ils seraient séparés.

Eidhal marqua un temps d'arrêt lorsqu'un homme arriva vers eux d'un pas lourd. Il était grand, robuste, les épaules larges sous le tissu gris de sa robe. Son visage était sans expression, ses yeux sans intelligence et sa bouche humide de bave. Ses lèvres se tordirent en un large sourire béat lorsqu'il s'arrêta devant Dumarest.

— Donne... donne...

— Il veut une sucrerie, dit Eidhal. (Il fouilla dans sa poche et en sortit un fruit sec.) Donne-lui ça.

Une main spatulée s'empara de la datte et la fourra dans la bouche baveuse.

— C'est tout, Odo. Retourne au travail.

— Donne... donne...

— Non ! Au travail, maintenant !

— Odo a envie...

— Odo va être battu s'il ne fait pas ce qu'on lui dit. (Eidhal se montrait ferme mais doux.) Allez, maintenant, au travail.

Dumarest s'écarta tandis que le garde ramenait l'idiot dans le champ.

— Un fantôme, expliqua Eidhal en revenant. Un enfant qui ne sera jamais un homme.

— Comment est-ce arrivé ?

— Cela se produit de temps à autre. (Le visage d'Eidhal était sévère.) Parfois, un gamin croît dans son corps, mais pas dans son esprit. On lui donne sa chance, comme celui-là. (Il désigna un gamin qui portait une robe jaune.) S'il estime qu'il n'est pas prêt pour l'épreuve, on lui permet d'attendre sans que cela soit honteux pour lui. S'il refuse encore, il doit alors s'habiller en gris.

— Beaucoup refusent ?

— Depuis ma naissance, un seul. Il a été envoyé nettoyer les épineux et vivre seul. Il s'est donné la mort.

— Et Odo ?

— C'était un gosse brillant, intelligent, impatient de devenir un homme. Il était la fierté de tous ceux qui le connaissaient. J'étais de service ce jour-là. À l'aube, il était devenu comme tu le vois maintenant. Il eût mieux valu qu'il disparaisse.

Un idiot condamné à une vie de labeur incessant, castré pour éviter la continuation de sa lignée,

un homme qui n'était guère plus qu'un animal. Méprisé, rejeté, pourtant nécessaire en tant que main-d'œuvre de base. Un fantôme.

Pourtant, Eidhal s'était montré gentil. Dumarest se demanda s'il existait une parenté entre eux. C'était plus que probable ; dans une communauté autarcique, les liens du sang étaient nombreux. Son fils, peut-être, ou le fils d'une sœur, un cousin.

Gentil... mais Eidhal eût été plus miséricordieux s'il avait enfoncé son épieu dans le cœur d'Odo.

*

**

Iduna attendait leur retour. Elle courut au-devant d'eux, le regard inquiet tandis qu'on examinait le cuir chevelu de Dumarest.

— Earl ! Je m'inquiétais. Ta tête ?

— Ça va. Et toi ?

Elle avait perdu la pâleur hideuse de l'épuisement. Ses cheveux formaient un casque roux autour de son crâne, elle avait les yeux clairs et sa peau donnait une impression de bonne santé. Comme lui, elle portait du violet, des nouveaux habits qui accentuaient les courbes de sa silhouette.

Elle aligna son pas sur celui de Dumarest et resta à ses côtés. Varg Eidhal passerait discrètement derrière. Comme eux tous, il croyait qu'elle était la femme de Dumarest.

— Je les ai écoutés, Earl. La femme a parlé quand elle pensait que je dormais. Ils n'ont pas l'intention de nous laisser repartir !

— L'ont-elles dit ainsi ?

— Pas la peine. Elles parlaient de ce que je pourrais faire et comment je pourrais m'intégrer à leur communauté. Elles ont même émis des hypothèses sur un mari possible. (Sa voix prit un ton écoeuré.) Comme si j'étais une jument dans un haras, bonne uniquement à fournir de nouveaux enfants. Mon corps utilisé pour accroître leur nombre.

Et à fournir une source nouvelle de gènes. Un croisement ne pouvait donner qu'une progéniture saine.

— Earl, qu'est-ce qu'on va faire ?

— Attendre.

— Combien de temps ? Tu ne comprends pas ce que je dis ? Elles ont parlé de moi, pas de toi. De mes connaissances éventuelles en poterie, tissage, cuisine, couture. Elles n'ont pas arrêté de me questionner, de me sonder, et elles n'ont pas parlé de toi une seule fois. Ils n'ont pas besoin de toi, Earl. Je crois qu'ils ont l'intention de te tuer.

Et elle aussi. Ces femmes ne faisaient que bavarder, elles se livraient à des hypothèses, mais la décision ne leur reviendrait pas.

— Quand elles parlaient, ont-elles mentionné un nom ?

— Un nom ?

— Celui de cette vallée. Ternov.

— Non. (Elle était catégorique.) Je leur ai demandé où on était et elles n'ont pas voulu me répondre. Mais ensuite je les ai entendues dire qu'il se passait des tas de choses passionnantes en Ayat. (Ses doigts se serrèrent sur son bras.) Earl, j'ai peur. Il faut qu'on s'échappe avant qu'il ne soit trop tard.

S'échapper sans nourriture, ni carte, ni armes dans ces étendues désertiques. Avec des gardes sur les talons.

— Il faut attendre, dit-il patiemment. Prenons les choses comme elles viennent. Lorsque le

moment se présentera, nous en profiterons.

Des mots creux, mais qui parurent redonner du courage à Iduna.

— Attendre, fit-elle. Oui, Earl, il faut attendre. Mais sois prudent. Ne les laisse pas te faire du mal. Promets-leur n'importe quoi, fais n'importe quoi, mais reste en vie !

C'était une réaction inattendue, mais il percevait son hystérie latente. Une cloche se mit à sonner dans la Salle Alphanienne et Eidhal s'avança vers eux.

— Le couvre-feu, annonça-t-il. Et l'appel. Il est temps que vous rentriez dans vos appartements.

Dumarest put voir que les autres, eux, se rendaient tous dans le mystérieux bâtiment. Peut-être pour prendre part à une cérémonie. Pour songer au commencement, si le nom de ce lieu signifiait bien ce qu'il suspectait.

Plus tard, Dumarest regarda les étoiles par la fenêtre de sa chambre. Il était tard et il n'entendait aucun mouvement à l'extérieur. Les barreaux étaient solidement ancrés. La porte était verrouillée et on lui avait fourni un seau pour ses besoins naturels. Restait le toit.

Dumarest l'examina en se tenant debout sur le lit. Des poutres épaisses étaient reliées par des pannes plus petites sur lesquelles devaient être placées les tuiles. Il en délogea une à l'aide de son poignard et redescendit pour la poser. Il répéta l'opération jusqu'à ce que le trou soit suffisamment large pour le laisser passer.

Il était évident que tes gens pour qui les seules ouvertures permettant de sortir étaient une porte ou une fenêtre n'avaient pas songé au toit. Et les prisonniers habituels devaient traîner avec eux leurs propres chaînes mentales.

Il sauta du toit, atterrit comme un chat, resta accroupi, figé, en cherchant la silhouette d'un garde se découpant sur le ciel.

Il ne vit rien. Soit il n'y avait aucun garde, soit il se trouvait de l'autre côté de la bâtisse. Il se releva et se mit à courir vers la Salle Alphanienne.

La grande porte double n'était fermée que par une serrure simple qui céda sous la pointe de son poignard. Il se glissa à l'intérieur et referma le battant derrière lui.

Il se retourna et se trouva en train de contempler un musée. Une église. Il y avait un peu des deux.

Des renforcements où étaient peints en éclats brillants des animaux, une femme, une balance, un scorpion. Il y en avait douze et devant chacun brûlait un encensoir en cuivre martelé.

Des bibliothèques où reposaient de très vieux livres, d'étranges artefacts, des pierres et des bouts de tissu. Une espèce d'autel, élevé sur une petite estrade. Une peinture de femme en train de pleurer. Une autre représentant une destruction par les flammes. Une troisième montrait quelque chose de brillant et de merveilleux qui émergeait d'un œuf cassé.

Le mur derrière l'autel était couvert. Il s'élevait vers le dôme lisse au-dessous duquel, juste au centre, était placé un objet trapu parfaitement poli.

Dumarest examina rapidement les lieux qui étaient déserts, et il put étudier à loisir tous les dessins. Ils correspondaient parfaitement au procédé mnémotechnique qu'il avait appris des années auparavant : *Le Bélier, le Taureau, les Jumeaux Célestes... le Crabe, le Lion... Les signes du zodiaque.*

Exactement ce qu'il recherchait. Pour rien.

Tout cela était trop abstrait : les points qui ne pouvaient être que des étoiles étaient trop nombreux et sans relations réelles. Il avait espéré découvrir des constellations, qu'il était facile de se

rappeler, des panneaux indicateurs dans le ciel qui lui diraient quel était le chemin de la Terre. Et voilà qu'il se trouvait face à des impressions artistiques qui pouvaient n'avoir aucun rapport avec la réalité. Il longea encore les murs, regarda, étudia, essaya de se rappeler.

Y avait-il eu un archer dans les cieux ? Un homme au corps de cheval en train de bander un arc ? Une femme qui vidait une cruche d'eau ? Des jumeaux ? Une balance ? Un crabe ?

Rien de ce qu'il se rappelait ne correspondait véritablement et des portraits aussi grossiers auraient dû se graver dans son esprit.

Impatient, Dumarest s'intéressa aux livres dans les vitrines. Les portes étaient fermées et il en força une pour consulter un livre à la forte odeur de moisi. Les pages étaient jaunies et tachées. Un état civil, apparemment, avec des noms, des dates, etc. Dans un autre il trouva des détails sur l'agriculture. Un troisième contenait des données sur la technologie primitive.

Il le remplaça, referma les portes et se dirigea vers l'autel et son objet bizarre. Ici, peut-être, il trouverait la réponse. Les coordonnées perdues et si importantes permettant de retrouver la Terre.

En s'approchant, il entendit des voix étouffées, le grincement des portes qui s'ouvraient. Dumarest leva les yeux, chercha un endroit où se cacher, mais le dôme était parfaitement uni.

S'enfuir signifierait se battre. Et se battre, pour l'instant, c'était mourir. Lorsque Phal Vestaler entra dans la Salle Alphanienne avec une douzaine de gardes, il trouva Dumarest agenouillé devant l'autel, la tête penchée, les mains jointes en une attitude de supplication.

— En train de se recueillir ? (La voix d'Aryan était incrédule.) Ce n'est pas possible ! Il ne connaît pas les Mystères.

Il s'assit à la table, irrité d'avoir été appelé aussi tard.

— C'était une comédie, une ruse pour sauver sa peau.

C'était exact, mais Dumarest n'aima pas que la chose fût présentée de façon aussi dogmatique. Il se tenait au bout de la table, péniblement conscient de la présence des gardes à ses côtés et derrière lui. À leurs yeux, il avait commis un crime impardonnable. Ils n'hésiteraient pas à agir si on le leur demandait. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil.

Il avait pourtant un allié. Vestaler déclara paisiblement :

— Je vous ai dit ce que j'ai trouvé. Rien n'a été dérangé.

Il n'avait pas parlé de la bibliothèque forcée.

— Et si vous ne l'aviez pas envoyé chercher ? D'ailleurs, pourquoi l'avez-vous fait mander, maître ?

Vestaler attendait cette question. Aryan ne pouvait apprécier qu'il eût voulu parler à Dumarest en particulier. Mais il ignorait ce que lui avait rapporté Zafra, l'espoir qu'elle avait ainsi suscité.

Il était trop tard pour revenir sur cette erreur. Car que se serait-il passé s'il n'avait retrouvé Dumarest ?

Il eût assurément perdu son rang et son titre. Sa position et tout ce qui l'accompagnait. La honte et le châtement, la réduction à une tâche domestique, le bannissement et le mépris comme s'il était un fantôme.

Il lui fallait donc les convaincre que Dumarest n'était pas entré pour voler.

— Tuez-le, lança Aryan. Tuez-le, qu'on n'en parle plus !

— Attendez ! (La main d'Usdon claqua sur la table.) Écoutons au moins ce qu'il a à dire.

— Il va dégoïser des mensonges, se moqua Croft. Il ne sait rien et...

— Vous en êtes certain ?

La voix de Dumarest s'était élevée pour emplir la salle tandis qu'il s'avavançait jusqu'à toucher la table, ceci afin de capter leur attention.

— Vous vous croyez seuls dans l'univers ? Seuls à perpétuer les croyances anciennes ? (Sa voix se fit plus grave et solennelle.) *De terreur, ils s'enfuirent, pour trouver des lieux nouveaux où expier leurs péchés. Ce n'est que lavée que la race de l'Homme pourra être réunie.* Les paroles qu'il avait entendues de la bouche de Léon et de bien d'autres avant lui.

Il se tut et les dévisagea tous un à un.

Barog, un vieillard qui parlait rarement, dit lentement :

— Prétends-tu donc être l'un des nôtres ?

— Des vôtres, non. Mais j'ai la même croyance, assurément. Ignorez-vous qu'il en existe beaucoup comme vous sur une foule de mondes ? Serait-il impossible que je fusse l'un d'eux ?

— Nous sommes le vrai Peuple Originel, dit sèchement Croft. D'autres peuvent le revendiquer, mais ils mentent. Ils utilisent des machines.

— Votre forge est dotée d'un soufflet. Vous obtenez de la farine grâce à des meules, vous tissez

avec un métier, vous façonnez des pots avec un tour. Tout cela, c'est également des machines.

— Mais elles ne font pas appel au démon de l'énergie.

— Et cela vous justifie, en conséquence. Interprétation bien particulière de la croyance. L'absolution en question a une signification bien plus profonde.

— Tu oses nous condamner ? Toi ?

— Tu ne nous as pas encore dit pourquoi tu es entré dans la Salle Alphanienne, fit Aryan.

Pour profiter de l'occasion avant qu'il fût trop tard. Pour apprendre ce qu'il pouvait pendant qu'il en était encore temps. Mais ça, Dumarest ne pouvait pas le leur dire.

— Je suis loin des miens, dit-il paisiblement. Je suis un étranger et je connais la règle. Dans ma position, n'auriez-vous pas fait de même ?

Excellente réponse, songea Vestaler, mais Croft n'était pas satisfait. Celui-ci s'appuya sur la table en ruminant sur ce qu'il considérait comme une insulte, sur l'affront qu'il croyait avoir subi. Les machines étaient le produit du mal ; à cause d'elles, l'Homme s'était diversifié. Comment quelqu'un qui avait adopté leur foi pouvait-il croire à autre chose ?

— Je pense quand même que tu mens, fit-il sévèrement.

— Facile à dire alors que tu es assis au Conseil, protégé par tes gardes. Cela serait-il aussi facile si nous étions face à face à l'extérieur ? Mais il est vrai que tu ne crois pas aux combats personnels. Léon m'avait averti.

— Léon Harvey ! Ce petit renégat ? Ce lâche !

— Un lâche ? (Dumarest branla du chef.) Donne-lui le nom que tu veux, mais jamais plus celui-là. Songe qu'il a quitté seul la vallée et a traversé le désert jusqu'à la ville. Et qu'ensuite il a trouvé du travail, gagné de l'argent, voyagé jusqu'à un autre monde. Un lâche ? (Sa voix adopta un ton méprisant.) De mon point de vue, c'est toi le lâche, pas lui.

— Maître !

— Tu l'as provoqué, dit sèchement Vestaler.

— Mais Léon...

— Nous savons tous ce qu'a fait Léon. Il ne peut y avoir d'excuse, je te l'accorde.

— Pourtant, voilà quelqu'un qui le défend ! (Croft devenait repoussant dans sa colère.) Ils sont de la même race. Est-il venu ici nous voler encore ? Je dis que c'est un criminel et qu'il mérite de mourir. C'est la règle qui l'exige !

La règle, toujours elle, la barrière d'acier qu'il lui fallait encore percer. Croft était un fanatique tout comme Aryan. Mais ils n'étaient pas seuls.

Dumarest demanda lentement :

— L'un de vous s'est-il jamais demandé pour quelle raison Léon s'était enfui ?

— Il n'y a aucun doute, répondit Usdon avant que Croft ait pu exprimer encore sa colère. Il n'a pu affronter l'épreuve.

— Ah, oui, l'épreuve. Monter en haut d'une roche, y rester assis toute une nuit avec la peur de s'endormir et de tomber, et écouter les prédateurs rôder, ainsi que toutes ces créatures qui grimpent et qui piquent. Un gamin en bonne santé ne devrait pas avoir de difficulté à rester éveillé. Exact ?

Usdon hocha la tête.

— Pourquoi certains échouent-ils donc ?

— Par sentiment de culpabilité, répondit Aryan. Par peur. Par connaissance de leur faiblesse. C'est la preuve qu'ils ne sont pas adaptés à la survie.

— Non ! fit brutalement Usdon. Mon...

Il s'interrompit, ne voulant pas mentionner la perte qu'il venait de subir.

Une circonstance heureuse pour Dumarest, qui pourrait s'appuyer dessus.

— Nous avons parlé d'absolution, dit-il à Croft. Vous vous moquez de ceux qui croient la même chose que vous mais utilisent des machines. L'important, c'est de les utiliser sans se laisser dominer. L'énergie en elle-même ne peut faire aucun mal. C'est comme un épieu qui, en soi, est un instrument utile. C'est celui qui s'en sert qui peut en faire quelque chose de mal. Un épieu, un poignard, un fusil, n'importe quel instrument, toute forme de pouvoir. L'épreuve que vous pratiquez est une forme de pouvoir. Le pouvoir que vous avez sur les jeunes. Un pouvoir que vous avez utilisé à mauvais escient.

Il entendit un souffle général, protestation instinctive devant ce qu'ils considéraient comme une accusation follement injuste. Il continua sa pression.

— Un gamin s'est enfui de son seul foyer. Il a quitté sa mère, ses amis, son peuple. Il a plongé dans l'inconnu... et voilà que certains d'entre vous le traitent de couard. Vous n'avez jamais songé qu'il pouvait avoir une excellente raison. Et aucun de vous ne semble s'inquiéter des jeunes qui disparaissent ni de ceux qui sont transformés en fantômes. Vous voulez continuer de sacrifier vos jeunes hommes ? Vous délectez-vous des larmes de leurs mères ? De votre abus de pouvoir ?

— C'est une épreuve, rétorqua Aryan.

— Une initiation. Qui existe depuis toujours, continua Croft.

Barog, plus observateur que les autres et moins aveuglé par l'orgueil, intervint alors.

— Tu te trompes dans ton jugement. Nous ne sommes pas de mauvaises gens.

— Tu sais... dit Usdon.

Il considéra ses mains qui tremblaient. Trop tard, songea-t-il sinistrement. Quoi qu'il advienne, il était trop tard désormais. Sham avait disparu... rien ne pouvait le ramener. Rien. Et pourtant, d'autres pourraient être sauvés, si Dumarest n'avait pas menti. S'il pouvait confirmer son accusation.

— Tu sais, répéta-t-il. Tu sais ce qui arrive aux gamins, ce qui leur dérobe le cerveau, hein ?

— Oui. Je le sais et je vous le dirai... dit Dumarest mais je veux une contrepartie.

*

**

Iduna frissonna en sortant de la maison, réaction causée moins par la fraîcheur de la nuit que par la vue des hommes armés qu'elle découvrit à la lueur des étoiles. Le réveil avait été brutal, une main posée sur l'épaule et un ordre qu'on lui avait chuchoté, sans qu'on réponde à ses demandes d'explications. Peut-être allait-elle être conduite en un lieu isolé pour être exécutée et enterrée.

La voix sourde de Varg Eidhal la rassura.

— Ne vous en faites pas, nous ne vous voulons aucun mal. C'est simplement qu'on a besoin de vous dans la Salle du Conseil.

— Pourquoi ?

— Suivez-nous, c'est tout.

Pour subir une parodie de jugement, des questions auxquelles elle ne pourrait donner de réponses. Et une peine qu'il lui fallait arriver à éviter.

Elle tituba un peu en entrant dans la salle aux lumières chaudes et ses yeux habitués aux ténèbres de l'extérieur furent incapables d'en distinguer immédiatement tous les détails. Elle aperçut alors des hommes assis à une table, des gardes et la haute silhouette de Dumarest.

— Earl ! Qu'est-ce que...

— Rien de grave, Iduna.

Elle vit qu'il était détendu, apparemment maître de la situation. Elle poussa un profond soupir de soulagement.

— Je veux seulement que vous répondiez à quelques questions. (Il hocha la tête dans la direction de Vestaler assis au bout de la table.) La vérité, il est inutile de mentir.

Il observa le cercle de visages tandis qu'elle confirmait ce qu'il avait déjà dit au Conseil.

— Maintenant, parlez-nous des Khelds.

— Les Khelds ? (Elle jeta un coup d'œil à Dumarest.) Eh bien, nous pensions, ou du moins mon frère pensait, qu'on pouvait les trouver dans les montagnes. Une très ancienne forme de vie indigène qui, à un moment donné, avait dû menacer la ville. Mon frère, ajouta-t-elle, souffrait de surtension.

— Il était détraqué ?

— Non.

— Plein d'illusions, alors ? (Vestaler tapota sur la table comme elle hésitait.) Il faut que vous répondiez à ma question. Votre frère était-il totalement normal ?

— Oui. Il était simplement déterminé à trouver les Khelds.

— Y est-il parvenu ?

— Non.

— Avez-vous la moindre preuve qu'existent de telles créatures ?

Elle hésita de nouveau, ne sachant que dire, se demandant quel était le but de cette réunion. Si elle mentait, elle risquait de se condamner avec Dumarest. Si elle disait la vérité, le résultat risquait d'être le même.

— Dois-je répéter la question ?

— Non, c'est inutile. (La vérité, avait dit Dumarest. Faute de meilleure indication, elle obéit.) Non.

— Vous ne les avez jamais vus ? Je parie des Khelds.

— Non.

Croft lâcha aussitôt :

— Mensonge. Je le savais. Un de plus.

Supposition logique, mais Usdon n'était pas satisfait.

Un fol espoir, peut-être. Une confiance en l'enfant qui n'avait jamais été ébranlée. Sham n'avait pu échouer. Il devait y avoir une explication.

Dumarest la lui donna.

— Iduna n'a pas eu la même expérience que moi. Elle était alors endormie. Je vous l'ai dit, mais vous avez absolument voulu la questionner.

— Et à juste titre, fit Aryan. Ton histoire est ridicule. Quelque chose d'invisible que tu as entendu mais n'as point vu. C'est bon pour les légendes ou les récits qui font peur aux enfants. S'ils existent, pourquoi ne les avons-nous jamais vus ?

— Ou entendus ? fit Croft, triomphant. Réponds un peu à ça !

Il était pris au piège, songea sinistrement Vestaler. Dumarest s'était bien défendu. Sa vie et celle de la femme en échange de cette information.

— Tu ne les as pas vus parce qu'autrement tu serais devenu un fantôme. Quant à les entendre, je pense que cela a dû arriver. Réfléchissez, rappelez-vous. Vous avez tous subi l'épreuve. Aucun de vous n'a-t-il entendu un bruit ténu dans l'air, à ce moment-là ? Un crissement ? Eu l'impression d'être menacé ?

Il attendit une réponse, mais cela s'était passé il y avait trop longtemps. Même s'ils en avaient le souvenir, aucun d'eux ne l'admettrait. Peut-être avec raison : être le premier à appuyer ce qu'il avançait équivaldrait à partager son sentiment de culpabilité.

— Les Khelds sont anciens, dit Dumarest. Peut-être peu nombreux désormais. Il doit s'agir d'une

forme aérienne de vie qui ne pénètre jamais dans les vallées. Les courants ascendants sont trop forts. Les pénitents sont élevés et idéalement placés pour ces créatures. Et c'est dessus que vous placez des gamins qui constituent une cible facile pour ce genre de prédateurs. Ceux-ci arrivent, prennent ce qu'il leur faut et partent sans laisser de traces.

— Si ce que tu dis est vrai, pourquoi les enfants ne sont-ils pas tous attaqués ?

Question astucieuse : Barog n'était pas idiot.

— J'ai dit que les Khelds étaient peu nombreux, lui rappela Dumarest. Peut-être ont-ils un territoire précis, peut-être chaque gamin en nourrit-il plus d'un. Franchement, je l'ignore. Mais je devine ce qui se passe. Les gosses sont seuls, apeurés, chacun étant la proie de ses propres craintes et de son imagination. J'ai entendu ce bruit : il engourdit, obstrue le cerveau... et je suis un adulte. Un gamin doit être terrifié. Peut-être que les Khelds se nourrissent de l'émotion même ainsi produite. De cela ou d'une forme d'énergie nerveuse... je n'en suis pas sûr non plus. Mais il existe un moyen de le découvrir.

— Lequel ?

— Vous êtes tous des adultes. Prouvez-le.

Usdon inspira bruyamment en comprenant.

— Prouvez-le, lança Dumarest. Faites ce que vous exigez de vos enfants. Subissez l'épreuve ! (Son index se braqua sur Aryan.) Toi ! (Sur Croft.) Toi ! (Sur chacun d'eux, l'un après l'autre.) Prouvez que vous êtes des hommes... si vous l'osez !

*

**

Eidhal était redevenu enfant, un gamin accroché au sommet de son pénitent, et il essayait d'oublier les rumeurs et les histoires exagérées, les peurs ainsi que le souvenir de ceux qui avaient entrepris l'épreuve et n'étaient pas revenus. Un adolescent seul et effrayé qui observait le tournoiement des étoiles et entendait le frémissement du vent qui montait de la vallée.

Une illusion : il n'était pas enfant et il n'était pas seul. Aryan se tenait sur la flèche de pierre à sa droite, Croft un peu plus loin, Dumarest à sa gauche. Deux autres volontaires parmi les gardes se trouvaient un peu plus loin, et Usdon était encore au-delà.

Tout ça n'était guère plaisant, mais il avait voulu participer et avait également voulu qu'ils fussent sept, le nombre le plus bas à entreprendre l'initiation. Les autres membres du Conseil étaient assurément trop âgés. Barog ne serait jamais arrivé à grimper jusqu'en haut et Vestaler avait été mis en minorité.

Il y eut un bruit de raclement. Eidhal donna un coup de pied et un corps plein de pattes tomba au pied du pénitent. Les ilders sentaient leur proie sans peine ; ils étaient casse-pieds plus qu'autre chose, mais une piqûre risquait de le faire sursauter et glisser. Et, plus bas, les codors étaient en attente.

Eidhal se détendit et se força à apaiser la tension qui l'habitait. Il n'avait aucun souci à se faire. Il avait réussi jadis et s'en était tiré indemne. Il est vrai que quatre de son groupe avaient échoué et qu'un cinquième s'était transformé en fantôme, mais c'était il y avait bien longtemps. Ils étaient pourtant aussi solides que lui. N'avait-il survécu que par pur hasard, ainsi que l'avait laissé entendre Dumarest ? Parce qu'il n'avait pas été attaqué par les mystérieux Khelds ? Aurait-il survécu, autrement ?

Odo était également solide ; c'était un gamin vigoureux avec un goût pour la vie, très joueur, qui faisait les délices de sa mère et la fierté de Charl. Ce dernier était mort un an plus tard : il avait levé son épieu trop lentement ; peut-être avait-il simplement voulu trouver une mort propre. Lyd non plus

n'avait pas fait de vieux os. Elle avait pleuré son mari, puis s'était aventurée parmi les bêtes de proie qui avaient tué son mari. Eidhal l'avait suivie, mais trop tard. Elle était morte entre ses bras ; c'était sa seule sœur... pourquoi la vie était-elle aussi injuste ?

Il se raidit en entendant un léger bruit. Le vent ? C'était possible. La brise légère pouvait jouer des tours aux oreilles trop attentives. Il écouta encore, se concentra, et entendit un pépiement ténu et aigu qui mourut au moment où son cerveau l'enregistra. Un son familier qu'il avait oublié et il eut la chair de poule en se rappelant le passé. À l'époque, il avait hésité et l'avait rejeté comme un produit de son imagination en se souvenant des conseils qu'on lui avait donnés.

— *Garde la tête froide et sois déterminé.*

Un conseil qu'il avait retransmis par la suite.

Il y eut une rafale de vent et le son inquiétant se reproduisit, accompagné cette fois par un bruit de bottes et un halètement humain.

— Varg... tu as entendu ?

Dumarest, accroché à la pierre, leva les yeux sur lui, son visage restait indistinct sous la lumière des étoiles.

— Je ne suis pas sûr, je...

— Descends. En silence. Tu pourras t'arranger avec les prédateurs ?

— Oui. (Heureux de pouvoir bouger, Eidhal descendit du pénitent et se tint au côté de Dumarest.)

Qu'est-ce qu'il y a ?

— Par là. Vers l'endroit où se trouve Croft. Ne fais pas de bruit.

Dumarest avança en silence vers la droite, Eidhal tel une ombre à son côté. Il s'attendait à ce que le coin grouille de codors, mais il n'en vit aucun. Un corps chitineux craqua sous son pied, preuve qu'ils avançaient comme des chats, car ces créatures étaient particulièrement circonspectes.

— Écoute !

Dumarest s'était arrêté et regardait en direction de Croft, toujours perché sur sa flèche de pierre. L'homme n'était que vaguement visible sur le champ d'étoiles, une tache qui bougea lorsque l'air s'emplit d'une légère stridulation, un pépiement qui crût et redescendit, parut planer au-dessus de la forme floue, puis l'embrasser.

Croft gémit. Ce n'était guère plus qu'un soupir. Un souffle jaillissant de poumons oppressés, une exhalaison prolongée. Le pépiement prit de la puissance, puis, brutalement, se tut.

— Bon Dieu ! (Eidhal sentit son estomac se contracter, la chair de poule couvrir sa peau lorsqu'il leva les yeux.) Merde, qu'est-ce qui se passe ?

Sur le pénitent, quelque chose était en train de se nourrir. C'était une créature diaphane, aux membranes de gaz qui captaient la lumière des étoiles et la reflétaient en miroitements mécheux. Une toile de filaments quasi invisibles qui volaient avec le vent, tombaient en se condensant et remontaient en s'étendant. Une toile animée par une forme diffuse, étrangère à toute expérience humaine.

— Croft ! Il faut...

— Non !

Dumarest le retint. Ils ne pouvaient rien faire... et ce qu'il avait avancé venait de s'avérer exact.

— Il est parti. Il est déjà trop tard. S'il ne tombe pas de son perchoir, il sera un fantôme.

— Croft.

Vestaler hocha la tête, conscient de son sentiment de culpabilité, soulagé qu'Usdon s'en fût tiré. Il y avait du vin sur la table et il s'en versa une mesure, la sirota, les yeux songeurs tandis qu'il regardait fixement par-dessus le rebord du verre.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi Croft ?

— Il avait peur, répondit Dumarest. C'est sa peur qui l'a tué.

La transpiration de peur attirait peut-être les Khelds. Le visage d'Usdon s'assombrit : il se rappelait ce qu'il avait vu. Une chance qu'il fût tombé et se fût fracassé le crâne en atterrissant, victime facile des prédateurs.

Mais l'on avait récupéré le corps pour l'enterrer avec tous les honneurs. Une cérémonie que méritait Croft. Par sa mort, il avait sauvé la vie de bien d'autres. L'épreuve dans les hauts lieux serait supprimée. L'initiation serait changée, les jeunes vies seraient épargnées, la présence gênante des fantômes éliminée pour toujours.

Usdon servit du vin à Dumarest et leva son verre.

— Pour ce que tu as fait, nous te remercions, dit-il solennellement. Puisse ta vie parmi nous être longue et agréable.

Il restait encore une barrière à franchir. Lui et Iduna étaient en sécurité, mais toujours prisonniers de la vallée. Encore un problème à résoudre, mais Dumarest leva son verre en silence.

Le vin était fort, savoureux, réconfortant, et soulagea sa fatigue. Le voyage, la veille, le retour... et il n'avait pas encore recouvré toutes ses forces.

— Comment as-tu deviné ? demanda Vestaler. Léon te l'avait-il dit ?

— Non, il n'a trahi aucun de vos secrets. Mais ce qui avait dû se passer était évident. Il était curieux et avait dû se glisser près du haut lieu pour observer l'épreuve. Il avait vu ou entendu quelque chose qui l'avait effrayé. Il avait porté le jaune pour gagner du temps et, lorsqu'il n'avait pu faire autrement, il ne lui restait plus qu'à s'enfuir. (Dumarest abaissa son verre vide.) À sa manière, il s'est montré très brave.

— Tu avais de l'affection pour lui, fit Usdon. Peut-être te rappelait-il quelqu'un ?

Lui, alors qu'il était jeune, qu'il voyageait, travaillait. Un peu désorienté et manquant d'assurance, étranger dans un monde sans cesse changeant. Mais il avait manqué à Léon ce que Dumarest possédait : la chance qui lui avait permis de survivre.

Je vais en ce lieu par la grâce de Dieu ! Quelle pensée réconfortante.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment vous avez pu échapper aux Khelds la première fois que vous les avez rencontrés, dit Vestaler.

— Nous étions quatre. Nous étions proches. Tchaque et moi étions éveillés et nous renforçons mutuellement. Et j'ai déjà rencontré des formes de vie très bizarres.

— Et tu n'es pas sujet à la peur, dit Usdon. Ton courage a sauvé les autres.

— Peut-être. (Dumarest se servit encore du vin.)

Mais je pense en fait que c'est Jalch qui nous a sauvés. Il rêvait, il avait un cauchemar et il s'est réveillé. Peut-être que ses pensées, sa haine... qui sait ?

— Tu es pourtant allé dans le haut lieu en sachant ce qui pouvait se passer. Un acte de bravoure. (Usdon leva de nouveau son verre.) Toi et ta femme ferez de beaux enfants. Et, à leur tour, ils joindront leurs forces aux nôtres.

— Ce n'est pas ma femme.

— Elle n'est pas du Peuple Originel ? (Usdon fronça les sourcils, puis haussa les épaules.) Ce

n'est pas important. Elle pourra être initiée aux mystères, apprendre tout ce que nous savons, le passé qui doit être retenu. C'est inhabituel, mais faisable. Nous te devons cela et bien plus.

Il acquerrait une maison et un statut, qui gagnerait en force avec les années. Il y aurait du travail pour occuper son esprit et ses mains, des gamins à instruire et des hommes à enseigner. Il leur raconterait des histoires des autres mondes et étendrait leurs horizons, bien au-delà de celui de la vallée. Avec le temps, il réussirait à changer leurs coutumes, à introduire des machines, à encourager le commerce. À leur redonner la vie.

La consanguinité les marquait déjà, les visages se ressemblaient beaucoup, les rides de faiblesse étaient juste sous la surface. Un sang frais les revitaliserait, le sien et celui des autres. Les montagnes pouvaient contenir des minéraux et des pierres précieuses, les prédateurs fourniraient des peaux et des fourrures. Même les Khelds pourraient être pris au piège et vendus à des zoos. Une tâche d'envergure pour n'importe qui et là, peut-être, il serait aussi proche que jamais de son foyer. De la Terre.

Une tentation. Un piège plein d'appâts charmeurs ; l'autorité, le respect, la sécurité, le pouvoir de manipuler des vies, de guider la destinée d'un peuple. Iduna.

*

**

Elle pénétra dans la salle comme sur un signal, se dirigea droit sur lui, les mains tendues, les traits rayonnants de plaisir.

— Earl ! Je m'inquiétais ! Dieu merci, tu es sain et sauf !

— Et toi ?

— On m'a gardée dans une maison. Il y avait un métier à tisser et elles ont essayé de m'apprendre à l'utiliser. Earl, cela n'est pas pour moi.

Il répondit platement :

— Ils disent que nous devons rester ici. Tu devras tisser, cuire le pain, fabriquer des poteries, faire la même chose que les autres femmes. T'accoupler avec moi, ajouta-t-il. Porter mes enfants.

— Earl !

— Cette perspective t'horrifie-t-elle ?

— Non, pourquoi serait-ce le cas ? (Son regard fut des plus candides en affrontant le sien.) S'il le faut, nous n'avons pas le choix.

— Ton corps contre le mien, continua-t-il lentement. Brûlant quand nous nous enlacerons, ton sein empli de mon enfant qui croîtra et alimentera ensuite une vie nouvelle. Pas une seule fois, Iduna, mais plusieurs. Nous mangerons ensemble, dormirons ensemble. Ton corps me donnera le plaisir, mes mains... (Il s'interrompit et la dévisagea.) Tu ne t'y opposes pas ?

— Non. (Elle déglutit, puis se força à sourire.) Bien sûr que non. Tu es un bel homme, Earl. Aucune femme ne pourrait attendre mieux. Nous pourrions être heureux ici, toi et moi. La vallée est un endroit agréable, les gens sont gentils. Quand... ?

— Maintenant ! Aujourd'hui !

— Tu veux dire que cette nuit... ? (Elle déglutit de nouveau.) Mais, pourquoi cette hâte ? Earl, il faut que tu me donnes un peu de temps, quelques jours au moins... Mon frère... je ne puis déjà oublier Jalch.

— Il était ton frère, Iduna, pas ton mari. Ce que je serai.

— Oui, Earl, bien entendu. Mais il faut quand même un peu de temps. (Elle eut un petit rire tendu.) Tu ne comprends pas. Je... tu seras le premier. Je t'en prie, Earl ! Je t'en supplie !

Elle se détendit lorsqu'il hocha la tête ; son soulagement était évident. Comme elle partait,

Dumarest dit sèchement :

— Ainsi que je vous l'avais dit, ce n'est pas ma femme.

— Mais elle obéira. (Vestaler avait assisté à la scène, appuyé contre le mur.) Elle doit obéir. Elle n'a pas le choix.

— Je ne suis pas d'accord, dit paisiblement Dumarest. Nous pourrions toujours partir.

— Cela est impossible. Nul ne peut quitter la vallée !

— Vraiment ? (Dumarest les considéra tous l'un après l'autre.) Comme Zafra, tu mens. Des hommes ont quitté la vallée pour aller chercher Léon. Il les a vus et en a eu peur. C'est pour cela qu'il a pris le premier astronef qu'il a trouvé.

— Il...

— ... s'est enfui, l'interrompit Dumarest. Nous savons pour quelle raison, mais il n'est pas parti les mains vides. Il a emporté trois objets. Une carte qui lui permettrait de sortir des montagnes. Quelque chose de valeur qu'il pourrait vendre afin de prendre un billet : de quoi s'agissait-il ?

— D'un sceau ancien, répondit amèrement Usdon.

Avec des pierres et du métal précieux. Nous l'avions ici depuis le commencement.

— Et la photographie, termina Vestaler. Celle que tu avais sur toi. Elle est sans importance.

Dumarest dit paisiblement :

— Je ne comptais pas la photographie. Il y avait quelque chose qui avait beaucoup plus de valeur. Une garantie au cas où il serait capturé. Grâce à cela, il pourrait marchander pour sa liberté.

— L'Œil ! (Usdon se tourna vers Vestaler.) Maître, il parle de l'Œil du Passé !

Il savait ! Il devait savoir. Un instant, le soulagement donna le vertige à Vestaler et il dut se raccrocher à la table. Les ruminations, les regrets étaient terminés. Il pourrait désormais dormir en paix au lieu de passer d'interminables heures à s'accuser de son échec. Il aurait dû le savoir, le soupçonner. Mais comment était-il possible d'imaginer l'éventualité d'un tel événement ?

Un gamin... agir de la sorte ! Cette idée même était incroyable.

Il se força à contrôler sa voix.

— Tu es au courant ? Il te l'a dit ? Si tu sais où il est, mon vieux, dis-le-nous ! Je t'en supplie ! hurla-t-il comme Dumarest demeurait silencieux.

— Je le ferai, dit Dumarest. Dès que je serai revenu en ville.

*

**

Le prix ; on eût dit qu'il y avait toujours un prix à payer. D'abord sa vie et celle de la femme. Maintenant, leur volonté de quitter la vallée, de voyager sous escorte jusqu'à la ville. D'être amenés jusqu'à l'astroport où des vaisseaux partaient pour d'autres mondes.

Un danger. Quelque chose de contraire à la règle... mais comment pouvait-il refuser ?

Vestaler avait l'impression que son monde venait d'être renversé, qu'il traitait avec un homme habitué à des choses qui dépassaient son expérience. Qui avait appris très tôt à profiter de la moindre chance qu'avait à offrir la vie, du moindre atout qui lui permette de survivre.

— L'Œil, Phal, le pressa Usdon. L'Œil du Passé.

L'objet le plus sacré qu'ils possédaient. Qui avait été volé et qui, par suite d'une incroyable série d'événements, pouvait désormais être recouvré.

Si Léon n'avait pas rencontré Dumarest. S'il n'était pas mort. Si Dumarest lui-même était mort dans l'accident ou dans les montagnes... c'était assurément le destin qui l'avait guidé.

À moins qu'il n'ait menti. La chose était possible. Vestaler se força à réfléchir un peu plus et tâcha de se rappeler s'il avait donné un indice qu'il eût pu lui renvoyer. La photographie ? Trois

objets, avait dit Dumarest. La photographie en faisait-elle partie et l'histoire avait-elle été changée tandis qu'il en rejetait l'importance ? Usdon avait-il parlé trop rapidement et donné un indice essentiel ?

Vestaler tendit la main pour emplir un verre d'une main tremblante. Il en renversa un peu en l'élevant jusqu'à sa bouche. Comment être sûr ?

— L'Œil, tu l'as vu ?

Dumarest resta coi.

— Quelle taille a-t-il donc ? (Usdon se montrait plus rusé.) Tu comprendras qu'il nous faut une preuve de ce que tu avances.

— Il n'est pas très gros... et vous n'avez pas besoin de preuve : je vous le donnerai dès que je serai arrivé en ville.

Il était donc sur Shajok ! Vestaler tendit encore la main vers la cruche, mais n'alla pas plus loin. Il fallait garder les idées claires et il regretta ce qu'il avait déjà bu.

— Il est donc en ville. Tu pourrais nous dire à quel endroit et, une fois que nous l'aurions récupéré, tu pourrais partir.

— Non.

— Tu doutes de ma parole ?

— C'est ma vie, dit sèchement Dumarest. Trop d'accidents pourraient se produire durant le voyage. On fait ça à ma façon, ou pas du tout.

Une impasse, mais Usdon avait quelque chose à suggérer.

— La femme, tu es prêt à la laisser ici ?

— Pour qu'elle me rejoigne par la suite ? Oui.

Voilà une garantie possible, mais le sort de la femme comptait-il pour Dumarest ? Le risque était à courir et des hommes armés l'accompagneraient pour le tuer s'il tentait de leur échapper ou de les tromper.

— Très bien, dit Vestaler. Passons aux détails.

Iduna les regarda quitter la maison. Elle se tenait à plusieurs mètres, face à l'extrémité de la vallée qui s'éloignait des montagnes.

Elle se raidit lorsque Dumarest la toucha.

— Earl ! Tu m'avais promis...

— De te laisser tranquille, ce que je ferai. Je ne vais pas tarder à partir et tu me suivras dans quelques jours.

— Tu pars ? Non, Earl, tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas me laisser seule ici !

— Tu seras en sécurité, Iduna. (Sa voix se durcit devant son expression.) Il n'y a rien à y faire. C'est la seule solution.

— Tu pourrais attendre encore quelques jours.

— Attendre quoi ?

— Le...

Son regard quitta son visage, se braqua sur le ciel et s'éclaira devant ce qu'il aperçut.

— Ça, Earl. Ça !

Une chaloupe qui se posa rapidement à proximité. Une chaloupe qui contenait deux personnages vêtus de flammes écarlates, l'un tenant un laser, tous deux décorés du grand sceau du Cyclan.

Hsi dominait la salle du Conseil. Il se tenait comme une flamme vivante au bout de la table, l'acolyte à son côté. La voix du cyber était une modulation précise et seuls ses mots affichaient une menace implacable.

— J'ai un appareil implanté dans le corps. Si mon cœur venait à cesser de battre, un signal serait émis et reçu par ceux dont je fais partie. Ils sauraient alors où et quand je suis mort. Si c'était dans cette vallée, une destruction totale s'ensuivrait. Hommes, femmes, enfants, plantes, animaux seraient réduits en cendres.

— Vous n'oseriez pas, dit Vestaler. Vous n'en avez pas le pouvoir.

— Vous commettez une erreur en croyant cela, dit Hsi d'une voix égale. Je ne m'inquiète nullement des habitants de cette vallée : une fois que je serai parti, vous pourrez continuer à mener votre vie comme avant. Mon seul intérêt, c'est Earl Dumarest.

Il le tenait enfin et ce dernier était incapable de s'attaquer à lui du fait de son souci d'autrui. Une faiblesse dont les cybers ne pouvaient se rendre coupables. Hsi éprouva un chaud sentiment de satisfaction de réalisation mentale, seul plaisir qu'il pût connaître.

— Vous m'avez suivi.

— Bien entendu. Une fois que vous avez été repéré sur Mercaturo, votre capture était inévitable. Vous imaginiez-vous vraiment pouvoir continuer d'échapper au Cyclan ?

— Le gamin. Vous l'avez trouvé.

— Simple prédiction. C'était un innocent qui essayait de se rapprocher de vous en utilisant un simple nom. Ternov... il n'existe pas de lieu de ce nom, mais cela a suffi à éveiller votre intérêt. Il a dû vous entendre poser des questions ou autres, mais les détails sont sans importance. La drogue qui vous avait été vendue par l'apothicaire était sans effet. Un sédatif inoffensif. Votre utilisation de la chaloupe pour arriver à pénétrer sur l'astroport fut ingénieuse.

Dumarest dit sèchement :

— J'étais pressé.

— Avec quelque raison. Vous auriez été capturé dans l'heure. Heureusement que le capitaine Shwarb savait ce qu'il avait à faire.

Acheté, comme tous les autres avant lui.

— Vous avez dit au gamin quel vaisseau j'avais pris, fit sèchement Dumarest. Il est monté à bord après moi. Et vous avez payé Dinok et le mécanicien pour qu'ils mentent à propos de sa planète d'origine. Et il fallait que Léon soit tué, naturellement... Espèce de porc rouge !

— Il était sacrificable.

— Vous m'avez envoyé sur Shajok, dit amèrement Dumarest. Vous m'avez offert un appât que je ne pouvais refuser. J'aurais dû le deviner.

— Tout homme a une faiblesse, dit Hsi. Et nul ne peut avoir à perpétuité une chance aussi insolente que la vôtre. Combinaison du hasard et des circonstances qui, en plus de vos réflexes rapides, vous a permis d'échapper au Cyclan jusqu'à présent.

— Pourquoi avoir attendu aussi longtemps ? Vous saviez où j'allais. Vous auriez pu organiser un comité de réception à l'astroport.

— Le temps jouait contre nous. Les vaisseaux sont rares. Et il y avait des précautions à prendre.

— Oui, fit Dumarest. (Il regarda la femme.) Que t'ont-ils promis, Iduna ?

— Earl ?

— Au début, j'ai soupçonné Tchaque. Ton frère était un peu trop voyant et ce n'est pas le genre du Cyclan. Tchaque constituait un remplaçant. Et quand il est mort, il a essayé de me dire quelque

chose sur toi... Que s'est-il passé ? T'a-t-il vue utiliser une radio dans ta tente, un soir ? A-t-il noté quelque chose d'autre quand tu te déshabillais ? A-t-il menacé de te trahir si tu refusais de voir les choses à sa façon ?

— Je ne comprends pas. (Elle le considéra, l'air intrigué.) Earl, que dis-tu ? Nous devons nous marier. Tu sais que je voulais vivre avec toi. Tu sais que je t'aime.

— Tu parles, Charles !

Elle cria lorsque le poignard étincela et coupa le tissu du corsage qui révéla les seins hauts moulés dans la dentelle. Il tailla de nouveau dans le bandeau qui lui ceignait la taille. Une ceinture mince d'un peu plus de deux centimètres d'épaisseur. Le métal apparaissait aux extrémités coupées.

— Une balise radio. (Dumarest la jeta de côté.) Tu savais que l'aide allait arriver. C'est pour ça que tu voulais absolument attendre. Mais tu es une mauvaise actrice, Iduna. Tu ne sais pas feindre ce que tu ne ressens pas. Et tu ne sais pas masquer ce que tu éprouves. Voilà ce qui a confirmé mes soupçons.

Elle avait reculé lorsqu'il l'avait touchée, elle avait eu une expression horrifiée lorsqu'il avait délibérément décrit leur avenir avec une grossièreté exagérée.

— Et Tchaque ?

— C'était un animal. Il voulait m'utiliser.

— Et tu l'as accepté. Tu n'avais pas le choix. Pourquoi, Iduna ? Le Cyclan avait-il promis de guérir ton frère ? Jalch était-il si important pour toi ?

— Il était dément ! C'était un fou !

Et, chose incroyable, celui-ci avait eu pourtant raison, mais Dumarest n'en parla pas. Il ne mentionna pas davantage le baiser qu'elle lui avait donné, preuve qu'elle savait parfois jouer la comédie.

— De quoi s'agit-il donc ? la pressa-t-il. Te donner un corps d'homme ? (Il capta un léger clignement d'yeux.) C'est donc ça. Te débarrasser de la chair féminine que tu portes. De ce corps que tu détestes. Dommage, tu pourrais être très belle.

— Belle !

Elle faillit cracher. Son visage était hideux, déformé par la colère.

— Un objet destiné à être utilisé par les hommes, pour leur propre plaisir. Bon Dieu, pourquoi suis-je née femme ? Je peux faire tout ce que font les hommes, et mieux que la plupart. Et parce que j'ai ça... (Elle toucha son corps nu.) On me considère comme un jouet, une poupée amusante. As-tu idée de ce que c'est que de détester ce qu'on est ? Je ferais vraiment n'importe quoi pour devenir un homme.

Elle était folle, se rendit-il compte, obsédée tout autant que son frère. Pourtant, alors que lui avait en fait raison, elle était manifestement dans l'erreur. Sa conviction d'infériorité était le produit d'une paranoïa qui l'avait transformée en infirme sexuelle...

— Tu es sûre qu'ils peuvent te fournir ce qu'ils ont promis ?

— Quoi ?

Iduna jeta un coup d'œil en direction du cyber, grand, impassible, l'acolyte aux aguets à son côté.

— Il le faudra bien !

Et pourquoi cela ? Tu as entendu ce qu'a dit Hsi à propos de Léon, qu'il était sacrificable. Tout comme toi, désormais. Tu as fait ton travail, tu l'as guidé jusqu'à moi. Dorénavant, tu ne lui sers plus à rien.

Sa voix était un marteau qui frappait le tissu fragile de son esprit, alimentant la paranoïa qu'elle avait en commun avec Jalch.

— Tu ne vois pas qu'ils t'ont utilisée ? Promis plus qu'ils ne peuvent donner ? Qu'ils ont joué sur ta faiblesse ? Tu ne seras jamais un homme, Iduna. La vie que tu espérais est un rêve.

— Non !

— Dites-lui la vérité, Hsi. Un cyber ne ment pas. Vous ne pouvez faire ce qu'elle désire et vous le savez. Dites-le-lui !

Hsi répondit d'un ton égal :

— La chose est faisable, avec le temps. Vous le savez.

— Le temps ?

Iduna lui fit face, avança d'un pas, la folie dans les yeux. Un animal tendu prêt à bondir, déchirer et tuer.

— Vous avez menti. Salopard... vous avez menti !

— Ega !

L'acolyte tira au moment où elle bondit, le rayon du laser la frappa entre les deux yeux. L'acolyte s'affala lui aussi, également mort, le manche du poignard de Dumarest dépassant de l'orbite rougie de sang de l'œil gauche.

— Earl ! Non !

Dumarest avait ignoré le cri d'Usdon. Au moment où la lame avait quitté sa main, il avait bondi, sa main s'était levée et le tranchant était venu s'écraser contre la tempe du cyber. L'homme s'écroula et il déchira les larges manches de la robe pour dénicher le laser qu'il savait s'y trouver.

— Tu l'as tué ! (Vestaler le regardait fixement, horrifié et paralysé par la mort soudaine qui venait de pénétrer dans la salle.) La vallée !

— Il n'est pas mort. Qu'on aille chercher Odo, et vite !

*

**

Il remua et s'assit sur la table sur laquelle il était tombé. Le coup l'avait à peine assommé et il ne sentit aucune douleur dans la chair contusionnée. Un instant il demeura silencieux et considéra les deux personnages morts, puis Dumarest désormais seul dans la salle.

— C'était inutile. Il ne vous aurait été fait aucun mal.

— Vraiment ?

— Votre vie nous est importante, comme vous devez le savoir.

— Ma vie, oui, admit Dumarest. Mais votre définition du mal ne correspond pas à la mienne. Vous auriez pu me brûler les jambes et les bras ; parce que mon cerveau serait resté intact. Mon cerveau et les connaissances qu'il contient.

— Les connaissances qu'il nous faut. Elles nous appartiennent, elles ont été volées au Cyclan. Le jumeau affiné a été développé dans nos laboratoires.

— C'est de l'histoire ancienne. Maintenant, ce qui compte, c'est que c'est moi qui le possède et pas vous. Ce qui me rend maître de la situation.

— Fou, donnez-nous la séquence correcte des quinze unités et vous serez récompensé. Cela, je le promets.

— De l'argent, un endroit pour vivre dans le luxe et avec des nourritures précieuses, des hommes qui m'obéissent, une protection... mais combien de temps ? Non, Hsi. Nous savons tous deux que je ne reste en vie que parce que vous avez besoin de moi. Une fois que vous détiendrez ce secret, je suivrai les autres. Derai, fit amèrement Dumarest. Kalin, Lallia... j'ai quelques raisons de haïr le Cyclan.

La haine : une émotion inconnue du cyber comme toutes les autres. L'amour, la peur, la pitié,

l'envie, l'ambition, l'espoir... tout ce qui affaiblissait les hommes inférieurs.

— Des erreurs ont été commises, admit Hsi. Vous constituiez un facteur inconnu inexactement apprécié. Ceux qui ont échoué ont payé leur erreur. Mais je n'échouerai point. Je vous tiens et vous ne pouvez m'échapper.

— Vraiment ?

— Vous ne pouvez me tuer, votre souci pour les habitants de cette vallée vous en empêche. Vous ne pouvez vous échapper... ma chaloupe ne fonctionne que selon mes ordres personnels. Vous pourriez me mutiler, mais à quoi bon ? Non, Dumarest, pour vous, c'est la fin. Le peuple même que vous protégez vous maintiendra prisonnier pour survivre. La logique, assurément, vous dicte d'accepter l'inévitable.

Le résumé de faits connus qui, selon le cyber, ne conduisaient qu'à une seule conclusion. Dumarest ne tuerait pas, il ne pouvait s'enfuir, il ne pouvait qu'attendre. Il ne tarderait pas à se retrouver dans un laboratoire secret, son cerveau serait sondé et la séquence essentielle serait découverte.

Il marcha jusqu'au bout de la salle, se tourna et manipula sa ceinture sous la tunique. Lorsqu'il se retourna, il tenait quelque chose dans la main. Une petite éprouvette métallique aux parois épaisses et solides.

— Le jumeau affiné, dit-il. Vous le vouliez... vous pouvez l'avoir.

— La séquence...

— Est une tout autre chose. (Dumarest leva la voix.) Odo ?

Il entra dans la salle en trébuchant, Vestaler à son côté, Usdon derrière lui. Il reprit son équilibre, la bave lui coulant de la bouche, les yeux vides d'expression tandis qu'il regardait les morts.

— Odo envie, marmonna-t-il. Donne qu'éq' chose bon Odo.

Des fruits secs qu'il se fourra dans la bouche et mâcha tout en continuant de baver. Vestaler était mal à l'aise.

— Earl, qu'as-tu l'intention de faire ? Si tu tues le cyber, nous mourrons tous. Si tu ne le fais pas...

— Il a pu mentir, dit Usdon. Est-ce le cas ?

— Non.

— S'il meurt, nous serons donc tous détruits ?

— Oui.

— Il est donc de votre intérêt que je reste en vie, dit Hsi d'une voix égale. De surcroît, je dois être obéi. Dumarest doit être appréhendé, ligoté fermement et gardé. Il sera placé dans ma chaloupe sous la surveillance de plusieurs hommes. (Il se leva de la table.) Je pars immédiatement.

Usdon jeta un coup d'œil à Vestaler.

— Maître ?

— Nous n'avons pas le choix, dit amèrement Vestaler. Je suis navré, Earl, mais nous devons obéir au cyber.

— Attendez, fit Dumarest. Il y a une autre possibilité.

— La vallée...

— ... n'en souffrira pas, je vous le promets.

L'éprouvette métallique s'ouvrit et révéla deux petites seringues, l'une rouge, l'autre verte.

— Rouge, dit-il en la montrant à Hsi. La moitié soumise du jumeau affiné.

— Et alors ?

— Vous la vouliez... la voici !

Dumarest se déplaça brutalement en un élan d'énergie qui lui permit de franchir l'espace qui les séparait avant que le cyber eût pu réagir. Lorsqu'il porta la main à son cou, la seringue était déjà enfouie dedans.

— Non ! Vous...

— J'ai résolu le problème, dit sèchement Dumarest. Réfléchissez-y, cyber... si vous en êtes encore capable !

Car son intelligence était désormais prisonnière de l'unité biologique nichée à la base de son cortex, totalement divorcée du contrôle de son corps et des mécanismes de son esprit. Il était peut-être encore conscient, mais comme dans un rêve. Perdu dans des limbes intemporelles.

— Il n'est pas mort, dit Dumarest comme les autres se dirigeaient vers lui. Considérez qu'il n'est plus qu'une tasse qui attend d'être remplie.

Il s'approcha alors d'Odo, la seringue verte plongea dans la chair de l'idiot. En un instant, ce fut fait.

— Odo !

Vestaler considéra le corps mou retenu par les bras de Dumarest.

— Je ne comprends pas. Que s'est-il passé ?

— Odo est endormi. Il faut que vous vous occupiez soigneusement de lui. On peut le nourrir, le laver et le garder au chaud, mais il ne peut rien faire par lui-même.

Il posa doucement à terre le corps imposant.

— Et le cyber ?

Hsi regardait ses mains. Il les fit tourner, le regard fixe, la bouche ouverte, molle dans les contours de tête de mort de son visage. Ses yeux étaient vides, fenêtres vierges d'une maison déserte. De ses lèvres sortit une voix monotone.

— Odo envie... donne Odo... Odo gentil...

L'intelligence de l'idiot était maintenant dominante dans le corps du cyber. Le transfert d'ego était l'effet magique du jumeau affiné. Dumarest lui tendit un bout de fruit sec.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? (Usdon était interdit.) J'ai vu... qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ils ont changé, fit Vestaler. Le cyber est devenu Odo. Il est Odo. Earl !

Dumarest sentit la peur dans sa voix et en perçut la cause.

— Inutile de vous inquiéter. Le corps de Hsi est en parfait état. Aucun signal ne pourra être envoyé et vous ne subirez pas de représailles. Je l'emmènerai avec moi en partant avec la chaloupe. Le corps de l'acolyte pourra être abandonné dans le désert.

Par contre, Dumarest récupérerait sa robe et pourrait ainsi accompagner le cyber jusqu'à la ville, prendre un billet sur un vaisseau et abandonner la pathétique créature sur un monde lointain. On le retrouverait et l'on s'en occuperait : le Cyclan prenait soin des siens.

Mais, avant ce moment-là, Dumarest se serait évaporé, il serait reparti, perdu dans l'infini de l'espace.

Vestaler demanda d'une voix morne :

— Et l'Œil ? L'Œil du Passé ? Je suppose que tout ce que tu as dit à son sujet n'était qu'un mensonge destiné à assurer ton évasion ?

— Non, ce n'était pas totalement un mensonge.

*

**

Il avait laissé l'idole dans sa chambre, il alla la chercher et revint dans la Salle Alphanienne où l'attendaient les autres. Un long moment, Dumarest examina les dessins, les bouts de matériaux divers

dans les vitrines, les bibliothèques. Puis il leur fit face devant l'autel, l'idole à la main.

— Léon portait ceci, expliqua-t-il. Un violon d'Ingres, peut-être, mais je ne l'ai jamais vu travailler dessus. Le matériau est le même que celui utilisé par la potière qui l'avait embauché en ville. Une substance bien pratique pour dissimuler ce qu'il voulait. Quelque chose qu'il avait pu voler.

— L'Œil ? (La main de Vestaler trembla en touchant la statue grossière.) Là-dedans ?

En guise de réponse, Dumarest la souleva et l'écrasa contre le sol en pierre. Elle se fracassa, des fragments volèrent en tous sens et il se forma un petit tas de particules ternes à la lumière jaune. Parmi elles brillait un détail.

— L'Œil ! (La voix de Vestaler était un cri de joie.) L'Œil du Passé !

Il était petit et rond, lentille de cristal emplie de dessins flous et informes, des pointes de couleur qui se mélangeaient en une folle profusion. Vestaler le prit et le nettoya, des larmes de gratitude coulant sur ses joues ratatinées.

L'Œil était revenu ! De retour à sa place légitime ! L'impossible avait été accompli ! Son esprit baignait dans un soulagement qui lui tournait la tête.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dumarest. À quoi sert-il ?

Il avait le droit de le savoir. Sans lui, la douleur aurait subsisté, la blessure ne se serait jamais refermée. Le destin avait dû le conduire ici, les anciens agissant à leur manière immuable. Quelle autre explication pouvait exister ?

Usdon dit paisiblement :

— Phal, il a gagné le droit de savoir.

L'initiation, la sécurité de la vallée... oui, il en avait gagné le droit. Et bien davantage, mais la tradition devait être respectée.

Vestaler dit sur un ton solennel :

— Usdon, proposes-tu qu'Earl Dumarest soit mis au courant des mystères intérieurs ?

— Oui, maître.

— Et toi, Earl Dumarest, qui dois bientôt nous quitter, jures-tu de ne jamais révéler à quiconque, pour quelque raison que ce soit, ce qui va t'être montré ?

— Je le jure.

— Tu es avec nous, si tu n'es des nôtres. Le Peuple Originel t'accepte. Suis-moi donc, regarde et reste humble.

Vestaler se tourna et s'approcha de la machine énigmatique scellée dans le sol sous le dôme. Il se pencha au-dessus tandis qu'Usdon circulait dans la salle pour éteindre les lanternes. Lorsqu'il n'en resta plus qu'une seule au bout de la salle, il vint se tenir au côté de Dumarest.

— Maintenant, dit Vestaler. Vois les splendeurs que nous avons perdues. Le passé que nous devons nous rappeler.

Il toucha quelque chose et, soudain, la lumière et la couleur emplirent le dôme.

Un dessin.

Une scène.

Une région de la vieille Terre.

Dumarest le savait, le sentait, percevait que ce ne pouvait être rien d'autre. Elle était tout autour de lui, se déversant hors de la machine, la lumière passant par l'Œil, l'optique qui contenait les images holographiques.

Un parc, de l'herbe tondue, des arbres, des oiseaux qui ressemblaient à des marionnettes. Au premier plan, un imposant monument de pierre marquée par les intempéries. Un obélisque à la cime

pointue.

Un flou, puis une nouvelle scène. Un pont qui paraissait flotter au-dessus d'un fleuve, des câbles qui ressemblaient à une toile d'araignée. Sur l'eau, les formes de toutes sortes de bateaux.

Le visage de géants solennels sculptés au flanc d'une montagne.

Un vaste cañon.

Une gigantesque cataracte.

Des océans, des glaces, des déserts, des champs infinis de céréales en train de mûrir. Des pyramides massives, des cités qui se déployaient jusqu'à la ligne d'horizon, des immeubles vertigineux qui se tendaient vers le ciel.

Une scène après l'autre, chacune emplissant le dôme, chacune culminant par un spectacle d'une majesté impressionnante.

Une seule planète pouvait avoir abrité autant de beauté !

La Terre !

Mais ce n'était pas le monde qu'avait connu Dumarest. Il n'y avait ici aucun signe des terribles déchirures, des désolations arides qu'il avait connues enfant. Aucune blessure béante... c'était un monde en paix, bouillonnant d'énergie et de vie, une planète dans la fleur de l'âge.

Il cligna les yeux lorsque le spectacle cessa et que les ténèbres se refermèrent sur lui, un moment désorienté.

— Tout ce que nous devons nous rappeler, chuchota Vestaler. Notre antique héritage, perdu du fait de nos coutumes abominables. Un jour, lorsque nous aurons été purifiés, cela nous appartiendra de nouveau.

Dumarest se détourna et sentit l'étreinte d'Usdon sur son bras.

— Attends, ce n'est pas tout.

Un éclair et le dôme s'illumina d'étoiles. Des points flamboyants marqués par des noms et des nombres ; Sirius 8,7 ; Procyon 11,4 ; Altaïr 16,5 ; Epsilon de l'Indien 11,3 ; Alpha du Centaure 4,3.

Des panneaux indicateurs dans le ciel ! Dumarest les regarda, gravant les données dans sa mémoire. Des noms et des chiffres qui devaient être des distances. Une relation pouvait être établie par un ordinateur, le centre commun serait déterminé et les coordonnées modernes découvertes.

— Earl ? (Usdon se tenait à son côté, sa voix était inquiète.) Ton visage... quelque chose ne va pas ?

Dumarest inspira profondément. La chaloupe l'attendait, il allait repartir. La fin de sa quête n'était plus désormais qu'une question de temps.

— Non, tout va bien, répondit-il.

L'AVENTURIER

**Jak Malan arnaque les truands et les milliardaires.
Il leur prend leur argent et leurs femmes.**

Jak Malan tâta les liens de ses poignets. Rien à faire. Ils étaient si serrés qu'il commençait à ne plus sentir ses doigts.

— Admirez notre ingéniosité, ironisa M. Tchou. Quand nous vous jetterons à la mer, ces deux barres de glace, solidement fixées à vos chevilles, maintiendront vos pieds à la surface de l'eau. Question de densité, évidemment. Imaginez quelle difficulté vous aurez alors à respirer, la tête immergée. Bien sûr, la glace va fondre. Mais cela prendra du temps. Beaucoup de temps...

Quelques minutes plus tard, suffoquant dans l'eau puante, Jak Malan ouvrit la bouche et un flot de mer envahit sa gorge et ses poumons. D'affreux hoquets le tordirent. Puis il perdit connaissance.

N° 7

DUEL SANGlant A HONG-KONG

DÉJA CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Hank Frost, soldat de fortune.

Par dérision,
l'homme au bandeau noir s'est surnommé

LE MERCENAIRE

Il est marié avec l'Aventure.
Toutes les aventures.
De l'Afrique australe à l'Amazonie.
Des déserts du Yémen
aux jungles d'Amérique centrale.
Sachant qu'un jour,
il aura rendez-vous avec la mort.

Chez votre libraire le n° 25

**COUP DE SIMOUN
SUR AL KHOFRA**

*Original :
Achevé d'imprimer en juin 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

N° d'imprimeur : 4748.
N° d'éditeur : 5474.
Dépôt légal : juillet 1988.
Imprimé en France

Ce pirate a été lancé sur la toile
en janvier 2013

Quatrième de couverture

La Galaxie a été
me mais plus person-
Terre. Sauf Earl Duma-
tain et fascinant futur, il
sa vie, à retrouver le ber-
mettre en travers de la rou-
humaine tapie derrière tous les

conquise par l'Hom-
ne ne se souvient de la
rest. Aventurier d'un loin-
va s'acharner, au péril de
ceau de l'humanité. Et se
te du Cyclan, l'intelligence in-
pouvoirs des mondes colonisés.

– Sur Shajok, murmura la femme, il y a des montagnes. Et dans ces montagnes... il y a des endroits où Dieu seul sait ce qui s'y trouve. Vous voyez ces drapeaux ? Quand ils ne flotteront plus, mettez-vous à couvert et restez-y jusqu'à ce que le vent se lève à nouveau.

– Et pourquoi ? demanda Dumarest.

– Parce que, si vous ne le faites pas, vous cesserez d'être humain, répondit la femme d'une voix sinistre. Shajok était un monde implacable, mais Dumarest savait qu'il y trouverait un indice de la plus haute importance sur la position de son objectif ultime : la Terre.



ISBN 2-258-02291-6

ILLUSTRATION PENICHOUX



L'ŒIL DU ZODIAQUE

Table of Contents

[CHAPITRE PREMIER](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[CHAPITRE VI](#)

[CHAPITRE VII](#)

[CHAPITRE VIII](#)

[CHAPITRE IX](#)

[CHAPITRE X](#)

[CHAPITRE XI](#)

[CHAPITRE XII](#)

[CHAPITRE XIII](#)

[CHAPITRE XIV](#)

[CHAPITRE XV](#)

[Quatrième de couverture](#)